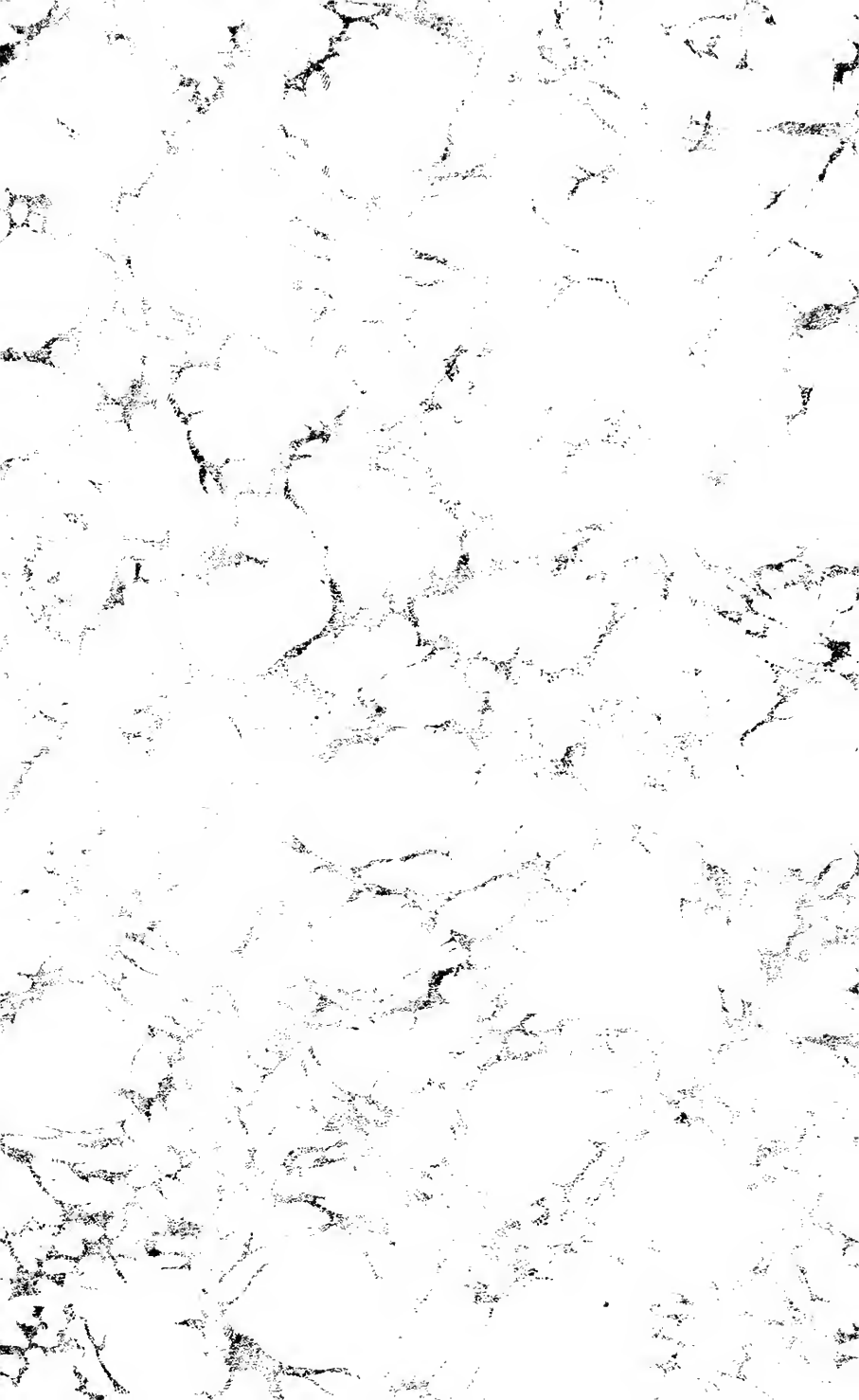


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01278753 7





LA
FEMME DU MONDE
ET
LA FEMME ARTISTE.

~~LI~~
~~A9196f~~

LA

FEMME DU MONDE

ET

LA FEMME ARTISTE

par H. Auger.

I

162519.
31.5.21.

PARIS.

AMBROISE DUPONT, LIBRAIRE,

Editeur de la Bibliothèque de Romans modernes.

7, RUE VIVIENNE.

1838

PR
2014
F45
2014

PRÉFACE.



Qu'on me permette une explication sur le but que je me suis proposé en publiant ce roman.

Je n'ai pas de haine pour les personnes; mais je me sens une indignation involontaire contre tout ce qui est nuisible, soit par l'influence de l'exemple dans la vie privée, soit par la conséquence des principes, quand ils ont l'importance et le caractère de l'enseignement. Juvénal a dit : *Maxima debetur puero reverentia*. Mais ce n'est pas seulement l'enfance qu'il faut respecter, l'adolescence a ses droits aussi à une sage et prudente circonspection. A l'âge où les organes se développent, où le sang bouillonne, où l'impatience de connaître et de ressentir se manifeste par les facultés, on doit d'autant plus craindre l'erreur et le sophisme que le rai-

sonnement intervient à chaque instant, et que les habitudes fondent leur empire.

Depuis 1830, un homme s'est fait, dans une chaire d'enseignement, une sorte de popularité parmi les jeunes étudiants, en parlant le langage des passions et de la politique. — Il les appelait sur la place publique, et sa parole entretenait un esprit d'insubordination et de révolte, dont le pouvoir s' alarma... par intérêt pour la jeunesse. — Plus tard, dans l'obligation d'opter entre la popularité qui l'applaudissait et le pouvoir qui le payait, le professeur crut devoir biaiser afin de ménager les deux partis : quand on en est venu là, on ne sert plus personne, on trahit tout le monde. Ce fut alors que, dans une séance d'ouverture, en commençant l'année scolaire, il signala son apostasie, non pas avec la noble franchise du repentir, mais avec cette précaution qui cache une arrière-pensée : « Attendons tout du temps, dit-il, nous sommes jeunes, *soyons habiles* ; c'est aujourd'hui le moyen d'arriver à tout : vous me comprenez, *soyons habiles*. »

Ce conseil fut froidement accueilli; peut-

être l'auditoire ne comprit-il pas bien. Mais quand, séparés, les adolescens purent réfléchir isolément sur la nouvelle maxime du professeur, sur cette injonction singulière, chacun à part soi tenta de définir l'habileté. A cette question : *Qu'est-ce que l'habileté?* l'esprit du siècle répondit : C'est la souplesse, c'est l'intrigue, c'est le savoir-faire des roués en toute chose, c'est la fange et l'or mêlés ensemble.

Le danger d'un semblable enseignement m'a fait concevoir l'idée d'un ouvrage où je mettrais en scène un de ces jeunes gens qui suivent le cours du professeur, qui le comprennent, qui se font *habiles* à sa voix. — Avec des personnages imaginaires, mais à l'aide de situations et de faits véritables, observés long-temps avec soin, j'ai donc voulu signaler des vices devenus très-communs.

Maintenant, si l'on veut opposer la morale du romancier à la leçon de l'homme qui, du haut d'une chaire, a dit à la jeunesse : *Soyons habiles!* je dois citer ce passage du roman qu'on va lire : « Voyez ceux mêmes qui croient

pouvoir ménager le monde et l'intérêt, en d'autres termes, qui veulent, sous le masque d'une bonne renommée, exploiter la mine de la prostitution, qui se vendent à quelque vieille coquette, pour jeter ailleurs l'or qu'ils en tirent ; — ricochet d'ignominie ! — il suffit d'un mot pour leur fermer la route de l'ambition. »

Voilà mon enseignement à moi.

Le lecteur prévenu comprendra, je l'espère, qu'il est aujourd'hui moins dangereux de laisser lire un roman à la jeunesse, que de l'exposer à la faconde hermaphrodite de certains philosophes.

H. A.

15 octobre 1837.

CHAPITRE PREMIER.

A demi couchée sur une causeuse, dans le boudoir du rez-de-chaussée de l'hôtel de Thiais, Olympe tenait en main un livre qu'elle ne lisait pas : le regard fixé vers le jardin, que la porte ouverte lui laissait apercevoir, elle semblait plongée dans une profonde rêverie, et de temps à autre un soupir sortait de son sein.

L'hiver durait encore : les bals, les réunions, les concerts, en donnaient chaque jour la preuve au monde brillant du faubourg Saint-Honoré; cependant la douce chaleur du soleil ranimait la nature; les oiseaux chantaient, la sève faisait éclater le bourgeon des arbustes, et le premier feuillage paraît déjà d'un vert timide les petits jardins coquets des grandes maisons parisiennes.

Qui ne se rappelle une belle matinée de printemps, lorsqu'à seize ans on se laisse aller dans la solitude aux vagues émotions de l'âme? L'instinct de ce qui nous attend dans la vie se mêle aux impressions reçues; le souvenir et l'espérance se confondent dans une seule pensée, pour un même désir : c'est quelque chose d'indécis et de positif, qui produit une sorte de joie triste; c'est une sensation indéfinissable, où l'expansion de notre

nature se trouve comprimée par une crainte secrète, où l'audace d'un sang jeune se calme tout-à-coup en présence d'une image sans formes, au son d'une voix qui se fait plus sentir qu'entendre, par l'effet d'un étonnement rempli de charme; — vision de la terre et du ciel qui frappe tous les sens à la fois, sans les exciter ni les satisfaire; — espèce de halte involontaire sur la route où l'on marche au hasard; — marque faite à la page de ce livre de la vie, qu'on écrit en actions et en pensées pour le parcourir plus tard, par un retour inutile, quand les regrets et le désespoir ont établi le passé.

Olympe de Thiais avait seize ans; dans sa préoccupation, des larmes et un sourire formaient sur son gracieux visage un contraste, comme ses cheveux blonds et ses yeux noirs, comme le rouge foncé de ses lèvres et la pâleur sereine de son

teint, comme tout ce qui révèle la jeune fille, à cette époque où la nature et la raison se développent, pour donner à la société une femme, et à cette femme une volonté.

Rêver est, dans la jeunesse, un prélude muet : on semble se taire ainsi pour mieux écouter, et c'est toujours un secret que l'esprit perce dans le mystère de la pensée. Le secret d'Olympe avait été depuis long-temps, bien long-temps, depuis des années, le but vague d'abord, et puis de plus en plus déterminé, de toutes ses réflexions ; mais l'âge et les connaissances que chaque jour amène dans la vie du monde ne lui laissaient plus ni doute ni obscurité sur ce sujet ; car il n'y a pas d'ignorante jeune fille qui ne se crée, dans son cœur, une théorie de l'amour : c'était donc l'amour qui faisait rêver et soupirer Olympe. Elle avait

aperçu dans le jardin un jeune homme, et, bien qu'elle le vît tous les jours, comme on voit un ami intime de la maison, sa présence venait de troubler son ame, à ce point que la lecture avait cessé de l'intéresser, et que ses yeux ne voyaient plus rien, si ce n'est peut-être, par l'effet d'une imagination vivement excitée, une trace, un reflet, quelque chose de l'être qui domine ainsi momentanément tous nos sens.

Olympe était fille unique et l'héritière d'une grande fortune; sa mère l'avait déjà conduite dans le monde; elle s'était faite aux usages; elle avait, sans y songer, contracté des habitudes et un langage d'une positivité si prononcée, que personne n'eût soupçonné le vague état de son ame. C'est qu'il y a dans l'existence, telle que les riches l'ont arrangée, des conventions plus fortes que la nature; c'est que l'éducation est le joug sous le-

quel doivent se courber toutes les individualités; c'est qu'il n'est plus possible d'être soi quand on a besoin de vivre de la vie des autres. — L'aplomb du maintien cache bien souvent les secrètes agitations du cœur. Pour Olympe, comme d'ordinaire pour toutes les filles destinées à cette société d'oisifs élégans qu'on appelle le monde, une sorte d'expérience devançait les impressions : le contact continuel des gens qu'on doit voir sans cesse, tous assouplis aux mêmes formes, retarde les mouvemens de l'ame; et le tribut d'une affection vraie, d'un amour qui est l'unique distraction au culte exclusif de soi-même, ne se paie guère que par le crime, lorsque les convenances ont formé des nœuds impossibles à rompre. Peut-il en être autrement quand il est passé en usage que le mariage doit être un état de liberté pour les femmes?

On entra dans le boudoir, Olympe retourna à la vie positive.

— Tu es sortie ce matin, Léonie? dit-elle en s'adressant à la jeune personne qui venait d'entrer; comment! aujourd'hui même, tu as été travailler au Musée?

— Oui, répondit Léonie; j'ai voulu terminer une étude que j'avais commencée d'après Rembrandt, et j'accourais bien vite, dans l'espoir de trouver ici M. de Villeneuve... je suis impatiente de le voir.

— Cette impatience est bien naturelle le jour de la signature de ton contrat de mariage.

— Mon mariage! répéta Léonie en étouffant un soupir; puis elle détourna brusquement ce sujet de conversation en regardant le livre qu'Olympe avait ouvert à son approche, et en lui demandant ce qu'elle lisait là.

— Oh! dit Olympe, c'est un ouvrage bien étrange. L'auteur prétend qu'il n'offre que des portraits, qu'un tableau fidèle des mœurs, des usages, enfin de tout ce qui se passe chaque jour sous nos yeux, et cela fait frémir!

— Ainsi tu ne penses pas que le but soit atteint? poursuivit Léonie en s'asseyant et en cherchant, à dessein, à engager une causerie qui pût occuper le temps. — Elle était un peu pâle; une agitation intérieure, quoique maîtrisée, se faisait sentir par une légère brusquerie de mouvemens, et il était facile d'apercevoir l'effet de ces vives émotions qui précèdent les circonstances importantes. Dans cette situation d'ame, la tête de la jeune artiste se relevait avec une fierté involontaire; son regard paraissait sérieux et réfléchi; sa voix avait aussi quelque chose de plus accentué que de coutume; quant à l'espèce de désordre qui régnait dans sa toi-

lette, il ne frappait plus personne dans la maison, et Olympe l'eût remarqué moins que toute autre; aussi répondit-elle avec indifférence, sans voir, et sans vouloir chercher ce qui pouvait se passer dans le cœur de son amie :

— Mon Dieu! oui, le but est atteint à la rigueur; mais est-ce donc une chose nécessaire de nous montrer le monde tel qu'il est?

— Sans doute, répliqua vivement Léonie; pourquoi ne saurait-on supporter, dans un livre ou sur un théâtre, ce qu'on tolère chaque jour dans la société?

— Ma chère, le talent est de tout adoucir et de nous peindre...

— Si flattés qu'on ne puisse plus nous reconnaître? Non, non; l'artiste qui prend à tâche de rendre le vice aimable ne mérite que du mépris. Celui qui comprend son devoir ne sait rien cacher, et, quand sa parole est franche, quand

son œuvre épouvante, il remplit sa mission.

— En général, on est peu de cet avis, se hâta de dire Olympe.

— C'est une erreur bien commune, en effet, de ne voir dans l'artiste qu'un flatteur, et dans son œuvre qu'un jouet.

— Il faut faire quelques concessions au monde...

— Le monde en fait-il quand il juge nos fautes ?

Le ton de Léonie, dans ses réponses, venait de prendre une sorte de véhémence qui maintenant ne pouvait échapper à son amie; elle la regarda, et, frappée de ce qu'elle trouva de singulier dans son air, elle n'hésita point à lui en faire l'observation avec un sourire presque railleur; mais la jeune fille était trop vivement impressionnée pour comprendre et sentir cette nuance : elle prit la main

d'Olympe la serra dans les siennes avec énergie, et, dilatant son regard comme pour donner à ses paroles plus d'étendue que leur sens ordinaire, elle répondit avec l'effusion de l'ame :

— Oui, oui ! une vie nouvelle s'est ouverte pour moi, un avenir immense, et riche, et puissant !... Ah ! la vie avec le bonheur !... Mon cœur est plein de trouble et de mystères !..

— Je conçois, dit mademoiselle de Thiais en poursuivant avec ironie : tu épouses M. de Villeneuve...

— J'ai accepté sans savoir ce que je faisais.

— Vois combien je suis injuste : j'ai pensé, moi, que tu savais à merveille que M. de Villeneuve a un nom, un rang, une grande fortune, et que ce mariage est une affaire fort avantageuse pour toi.

— Sans doute, j'ai vu tout cela, dit ingénument Léonie ; peut-être en ai-je été

séduite un moment ; mais alors je ne connaissais pas mon cœur.

— M. de Villeneuve est un si excellent homme ! ajouta la malicieuse Olympe d'un ton plus railleur, comme pour se venger de n'avoir pas réussi d'abord dans sa moquerie.

— Il serait affreux de le tromper, n'est-ce pas ? dit encore la candide jeune fille avec effusion.

— On pourrait bien exiger un peu moins de sagesse et un peu plus d'élégance, poursuivit Olympe sans pitié, quelque chose de moins paternel dans ses manières, d'un peu moins suranné dans son costume... les manières de M. Rémond, le costume de M. Rémond, par exemple... Je sais bien qu'il existe entre M. de Villeneuve et M. Rémond une différence d'âges... cependant M. Rémond a aussi de la gravité... celle d'un magistrat... et...

Ce fut au tour de Léonie de regarder son amie avec étonnement : ses yeux exprimèrent cette sorte d'effroi, cette inquiétude que fait naître la bonté du cœur, et l'expression de sa physionomie fut si prompte et si vive, qu'Olympe s'arrêta tout-à-coup, sans achever sa phrase, subissant l'influence magnétique d'une crainte personnelle...

— Toujours ce nom ? dit Léonie d'un ton de reproche, en secouant la tête d'un air mélancolique : j'ai surpris quelquefois tes regards qui cherchaient ceux de ce jeune homme ; je t'ai vue attentive à sa voix, et soupirer en son absence ! Que se passe-t-il dans ton cœur, Olympe ? confie-moi tes secrets. Quelle est la nature de cette admiration que tu avoues ainsi pour M. Rémond ? Parle, sois sincère : tu ne peux douter de ma tendresse pour toi ; je ne puis rien vouloir que dans ton intérêt.

— J'éprouve pour M. Rémond ce que tout le monde éprouve, ce que ses qualités inspirent, répondit la jeune fille avec une froideur assez mal dissimulée par un geste de prude.

Mais ce mouvement de sécheresse de cœur ne pouvait être compris de Léonie : toute expression, toute franchise, son ame, à elle, contenait dans leur entier les sentimens, et ses bonnes intentions allaient toujours jusqu'au but, quand elles ne le dépassaient pas. Elle fit donc un sourire doux, et, levant un doigt menaçant qu'elle agita :

— Rien de plus, dit-elle ; bien sûr ?

— Oui, dit Olympe d'une voix mal assurée ; et pourquoi me demander cela ?

— Pourquoi ? répéta Léonie, parce qu'aimer seule est un tourment affreux.

Mademoiselle de Thiais réprima un tremblement involontaire ; mais, à la sur-

prise qui se peignit dans son regard, Léonie continua :

— Oui; M. Rémond n'est-il plus libre ?

— Est-il donc marié? demanda vivement Olympe?

— Non, mais il aime... répondit avec embarras la jeune artiste, en comprenant qu'elle s'était trop avancée : il aime, et depuis plusieurs années sa constance ne s'est pas démentie.

— C'est bien beau, fit mademoiselle de Thiais en passant sans transition à une indifférence qu'elle semblait être accoutumée à feindre. Il peut aimer ou n'aimer pas, la chose est pour moi sans importance; je m'étonne seulement du motif de ta curiosité. M. Rémond est, il est vrai, un des hommes les plus assidus de la société de ma mère; c'est, pour ainsi dire, un oracle, un conseil dans cette maison; en un mot,

c'est un ami ; mais ce n'est pas une raison pour que j'oublie les principes sévères que l'éducation a développés en moi. Sois tranquille , je connais le monde , et je respecte trop ses lois pour m'égarer jamais.

Le ton semi-grave avec lequel ces paroles venaient d'être prononcées ne rassura que faiblement la bonne Léonie ; elle prit de nouveau la main de son amie, la porta sur son cœur, et lui en fit sentir les battemens.

— C'est bien de parler ainsi , dit-elle ; sens comme il bat ce cœur , où tu as ta place ; je ne voudrais pas apprendre aujourd'hui que la fille de mon bienfaiteur n'a point le bonheur qu'elle mérite, parce que je suis heureuse, moi!... J'aime! j'aime! et tu ne peux comprendre combien ce mot contient de félicité...

Puis, baisant Olympe au front, elle sortit brusquement.

Mademoiselle de Thiais, malgré le désordre de ses idées et le trouble de son cœur, était parvenue depuis long-temps à prendre sur elle-même un empire assez grand pour conserver la faculté de tout voir, de tout entendre, même dans les momens où son ame était le plus violemment agitée. Elle distingua qu'il y avait dans l'air de la jeune artiste plus d'exaltation que de coutume; elle en attribua la cause aux circonstances dans lesquelles elle se trouvait; mais, trop personnelle pour s'occuper long-temps du bonheur d'autrui, au lieu de songer à s'expliquer comment il était possible qu'une fille de cet âge aimât avec tant d'ardeur celui qu'elle allait épouser, ce M. de Vilieneuve, qui avait été un ami de son père, elle descendit dans son cœur pour y retrouver ses propres dou-

leurs, pour s'y nourrir d'un amour cruel, qu'aucun mot n'avait trahi jamais, dont nulle douce espérance ne venait adoucir l'amertume ni diminuer la force.

— Elle aime ! pensa-t-elle en fixant son regard sur la porte par laquelle Léonie venait de disparaître ; elle aime, elle ! il lui est permis d'aimer ; elle ne doit pas renfermer comme moi un sentiment qui la tue ! elle n'a pas de famille, pas de nom, pas de richesse qui l'enchaînent ; elle n'est rien dans le monde, et elle est heureuse ! C'est une artiste ; elle a la liberté de ses actions, et elle se marie, et elle aime, et elle le dit, et personne n'est en droit de la blâmer !...

Puis, comparant cette situation à la sienne, des larmes gonflèrent ses paupières ; elles auraient coulé, si la présence de Rémond ne les eût fait redescendre aussitôt sur son cœur.

C'était un homme jeune, assez bien fait de sa personne, mais qui ne justifiait pas, du moins au premier aspect, l'espèce d'apologie que mademoiselle de Thiais en avait faite à son amie. Rien de ce qu'on appelle élégance dans le monde ne le paraît ; ses manières trop froides, trop apprêtées, ne ressemblaient pas à ce qu'on nomme des manières distinguées ; on ne pouvait pas dire absolument qu'elles fussent mauvaises, mais elles prenaient, avec l'ensemble de sa personne, quelque chose de commun, par une prétention visible à la gravité dans le maintien comme dans le langage. Peut-être était-ce un effet naturel : la grâce, la légèreté s'allient rarement à certaines qualités qui semblent les exclure ; le sang-froid, la prudence, par exemple, et, au physique, l'embonpoint. Rémond était d'une taille moyenne et bien prise ; ses épaules trop fortes lui donnaient l'air vulgaire ; et sa tête, portée sur

un cou large et court, ne produisait pas l'effet qu'elle aurait pu produire : petite, ronde, dégarnie de cheveux, le front ouvert, la face carrée, un nez fin, une bouche bien dessinée, de beaux yeux, un peu trop saillans peut-être, le teint frais, et, par contraste, une barbe d'un bleu foncé, mais surtout une physionomie franche et spirituelle : voilà ce qu'on trouvait à l'analyse, et l'habitude donnait à cet ensemble le charme qui lui manquait dès l'abord.

Cette esquisse, insuffisante pour faire connaître Rémond, doit cependant expliquer la situation morale de mademoiselle de Thiais; car les sentimens qui ne sont pas inspirés par les conventions sociales sur un type, par les admirations toutes faites, par les préjugés, en un mot, sont d'ordinaire vrais et durables. D'ailleurs, cette passion de jeune fille, née

d'une manière si lente et si bizarre, ainsi que nous le verrons, comprimée par la nécessité de n'en rien laisser voir, devait être naturellement une occupation constante pour le cœur, et le but de toutes les pensées.

Rémond s'approcha d'Olympe sans que rien vînt la trahir.

— Vous êtes ici toute seule, mademoiselle? lui dit-il avec le sourire arrangé dont il accompagnait ses moindres paroles.

— Oui, monsieur, toute seule, répondit-elle avec plus de simplicité et d'abandon que sa situation n'eût permis à une autre d'en avoir et d'en montrer. Je réfléchis...

— A votre toilette de ce soir, se hâta de dire Rémond en l'interrompant; c'est là la plus sérieuse de vos occupations.

— Vous me traitez toujours comme un enfant, monsieur; c'est mal, je vous

assure ; je suis peut-être moins frivole que vous ne le pensez.

Ce reproche fut adressé d'un ton si doux, avec un regard d'une expression si mélancolique ; il y avait dans l'attitude de la jeune fille quelque chose de si gracieux , que Rémond ne put se défendre d'un mouvement secret ; il l'interpréta comme un remords ; et, se plaçant vis-à-vis d'elle, bien près, il chercha son pardon par toutes les cajoleries auxquelles l'intimité l'autorisait.

— C'est vrai, lui dit-il, vous n'êtes plus une petite fille ; je l'oublie quelquefois ici, dans l'intérieur de cette maison ; car, dans le monde, vos succès me prouvent que vous êtes devenue ce que vous promettiez d'être, une belle personne bien élégante, bien enviée... Je vous ai vue si jeune, Olympe, et je me suis accoutumé depuis si long-temps à vous porter un

tendre intérêt, qu'il faut excuser dans mon langage ce qui peut blesser vos susceptibilités; le cœur n'y entre pour rien. C'est l'intention qu'il faut juger; et vous ne pouvez pas croire que la mienne soit malveillante envers vous.

— Non!... oh! non, répliqua la pauvre Olympe en perdant tout-à-coup la force factice qui la soutenait contre elle-même... j'ai un cœur aussi, moi...

— Et un cœur excellent, j'en suis convaincu, se hâta d'ajouter Rémond.

Cette phrase de politesse, dite d'un air froid, contrista la jeune fille, sans lui rendre le courage qui venait de l'abandonner. C'était la première fois peut-être qu'elle se trouvait seule avec celui qui devenait le but de toutes ses pensées, depuis qu'elle s'expliquait la nature de ses sentimens pour lui. Elle comprit le démenti que cette dernière observation don-

nait à ce qu'elle avait regardé d'abord comme l'effet d'une douce bienveillance ; mais elle préférait se laisser aller à cette croyance que de reprendre subitement la réserve à laquelle elle était condamnée. Aussi, quoi qu'elle tentât, le cœur venait de rompre le lien de la contrainte, il n'y avait plus que la pudeur qui pût la préserver. Mais la pudeur est le secret de l'innocence, et mademoiselle de Thiais avait déchiré, par les secrètes tortures de l'ame, ce voile qui couvre tant de mystères dans la pureté native de la pensée : la vertu seule pouvait donc la protéger.

— Je ne sais si c'est une erreur, poursuivit Rémond, mais je crois que le mariage de Léonie trouble un peu votre calme ordinaire. Soyez sincère, Olympe ?

Olympe garda le silence, et Rémond continua :

— Mais on vous mariera , et ce sera bientôt votre tour...

— Le bonheur est d'épouser celui qu'on aime , dit mademoiselle de Thiais avec une sorte de gravité involontaire, comme on dit tout ce qui est sérieux et vrai.

— Vous aimerez quelqu'un , il faut l'espérer , quelqu'un digne de vous.

— Et si celui que j'aime... que j'aimerai , veux-je dire , ne pouvait être mon mari , ne me plaindriez-vous pas ?

La réticence d'Olympe , surtout le son de sa voix , l'expression de son regard et le trouble inaccoutumé de son maintien , jetèrent le jeune homme au comble de la surprise ; il pensa que cette conversation si peu prévue , à laquelle il était si loin de s'attendre , reposait sur un secret , sur quelque chose d'important au fond pour le bonheur et la tranquillité d'une famille dont il faisait pour ainsi dire par-

tie par l'intimité : il n'hésita pas à questionner mademoiselle de Thiais.

— Quoi ! mademoiselle , dit-il sans trop réfléchir à ce qu'il demandait , vous aimez sans que votre mère en soit instruite ? vous avez de l'amour, et vous le cachez?...

— Est-ce que j'ai fait un tel aveu, monsieur ? répondit-elle avec dignité.

— Non pas d'une manière positive... cependant...—Puis, après avoir hésité, changeant aussitôt de ton, car il venait de comprendre qu'il ne lui appartenait pas de traiter une pareille question avec plus de gravité qu'on n'en attache d'ordinaire à l'amour dans le monde , comme sujet de conversation, il continua avec une espèce de bonhomie, dont Olympe n'était plus maîtresse de sentir maintenant la légèreté railleuse : — Mais quelle est la jeune fille qui n'a pas en tête un petit roman, pour occuper ses longues journées ? Je

mérite votre confiance, Olympe : si jamais vous avez des secrets, confiez-les-moi.

— Fort bien , pour tout redire à ma mère, fit-elle en baissant les yeux, en retournant à la naïveté de son âge.

— Soyez sûre que je sais parfaitement ce qu'il faut dire ou taire..... établissons un pacte secret entre nous; le voulez-vous?

— Oui.

— En ce cas , parlez...

— Je... je n'ai pas encore de secrets , dit-elle en soupirant.

— Maintenant je suis convaincu du contraire; mais je serai plus franc que vous ; et , pour gagner votre cœur , pour vous prouver combien je tiens à vous plaire et à vous servir, je vous avoue que j'ai remarqué en vous un grand changement ; depuis plusieurs mois..... vous devenez rêveuse, vos yeux sont altérés...

— Vous vous en êtes aperçu ? s'écria-t-elle en pâissant.

— Oui, et je crois en avoir deviné la cause.

— Vous l'avez devinée, monsieur ?

Et elle se couvrit le visage avec ses mains.

— Allons, rassurez-vous; je ne suis pas un censeur bien austère... à votre âge, il est des impressions dont on ne peut se défendre, elles sont naturelles...

L'âme de la pauvre fille s'épanouissait à ces paroles.

— Et ce petit mouvement de jalousie, poursuit Rémond, n'est que l'absence de la réflexion.

— Quoi! vous pensez?... dit Olympe en ne craignant plus de laisser voir ses larmes. Mais elle s'arrêta : une telle mé-

prise, de la part de l'homme qu'elle aimait, venait de lui rendre tout-à-coup le sentiment de sa fierté.

— Mon Dieu ! que craignez-vous ? continua le jeune homme ; n'avez-vous point des avantages que peu de femmes possèdent au même point que vous ? avec de la jeunesse, de la beauté, vous portez un nom célèbre, vous avez une grande fortune.

— Tout cela n'est pas le bonheur, monsieur, répliqua Olympe soulagée de pouvoir se retrancher derrière un lieu commun.

— Vous vous trompez, mademoiselle ; c'est une vieille habitude du monde de crier contre les choses les plus importantes et auxquelles on tient le plus...

L'arrivée de madame de Thiais interrompit cette conversation ; mais Rémond, malgré la présence de la mère, trouva le

moyen de dire à la fille, à voix basse, qu'il souhaitait retrouver l'occasion de lui parler encore à ce sujet.

— Vous êtes bien aimable, mon cher Rémond, dit madame de Thiais : vous arrivez à temps pour m'accompagner dans les nombreuses courses que j'avais à faire.

— Pardonnez-moi... des affaires pressées... au Palais...

— On a toujours des affaires quand on ne veut pas obliger ses amis, répondit-elle avec un petit mouvement de dépit; puis, s'adressant à sa fille, et lui présentant un écrin : Tiens, Olympe, dit-elle, voici le présent de noces que tu feras ce soir à ton amie. C'est une vieille parure que Fossin a remontée; il en a tiré un parti admirable, regarde.

Tandis que la jeune fille ouvrait l'écrin et l'examinait, madame de Thiais fit à Rémond un de ces jeux de physionomie

où la moue d'une mauvaise humeur se mêle à l'expression du désir de faire la paix. De son côté, le jeune homme, parlant aussi du regard et du geste, répondit avec galanterie ; et Olympe, qu'un secret instinct avertissait, au lieu de prendre plaisir à voir les bijoux, surprenait ce langage muet pour nourrir tous les sentimens opposés qui torturaient son ame.

— Et monsieur de Villeneuve qui tarde aussi ! s'écria madame de Thiais : il devait être ici avant moi.

— Une voiture entre dans la cour, dit Rémond en allant à la fenêtre : c'est la sienne.

— Je vais prévenir Léonie, dit Olympe.

— Écoute, ma fille, ajouta sa mère en l'arrêtant : nous aurons beaucoup de monde ce soir, et, sans être trop parée, il faudra mettre une fleur dans tes cheveux.

— Oui, maman.

— Moi, je vous ferai danser au piano : il

faut égayer un peu la solennité toujours froide d'une telle cérémonie. Je n'ai jamais été plus triste que le jour de la signature de mon contrat de mariage, si ce n'est pourtant celui de la bénédiction nuptiale.

CHAPITRE II.

Le mariage de madame de Thiais avait été ce qu'on appelle un mariage raisonnable. Elle était belle, d'une famille distinguée, mais sans fortune. M. de Thiais avait une haute position sociale, cent mille francs de rente et une santé ruinée par les travaux administratifs. Cette union fut ce

qu'elle devait être, une apparence pour le monde, et, pour ceux qu'elle liait, une négation des facultés de l'âme : tout s'y trouvait, hors ce qui fait le bonheur, la sympathie. Selon les familles, c'était quelque chose de convenable ; pour les époux, dans le secret de leur pensée, c'était un acquit de conscience envers la société, une espèce de supplice lent, magnifiquement orné des emblèmes de la félicité, c'est-à-dire le luxe, le bruit : on avait mis des fleurs sur toutes les plaies, des galons sur toutes les coutures.

Ainsi qu'on s'y attendait généralement, M. de Thiais mourut au bout de dix ans, et, pour que tout fût parfaitement logique, il laissa la moitié de sa fortune à sa femme, qui l'accepta. Le monde n'eut pas le plus petit mot à dire dans tout cela, on suivait tous ses usages. La veuve avait trente ans et une réputation sans tache ;

l'hôtel fut le point de mire des épouseurs; mais, par un mouvement d'exaltation et de reconnaissance, madame de Thiais voulut consacrer sa vie à l'éducation de sa fille. Elle le dit et elle le prouva : le deuil fut rigoureux, les résolutions furent inébranlables, et les plans réalisés au point de désespérer à tout jamais les convoiteurs, les spéculateurs, les admirateurs, sincères ou non, de tous les étages.

Que serait-il arrivé sans l'insurrection de juillet 1830 ? c'est une question fort difficile à résoudre; mais voici ce qu'il arriva par la révolution de 1830.

Madame de Thiais, depuis son veuvage, dans l'isolement de son deuil, avait, pour la première fois, compris son cœur, et ressenti ce besoin d'aimer, si impérieux quand il n'a pas été satisfait aux premiers jours de la vie du monde. L'idée du bonheur qu'elle

n'avait pas goûté revenait, malgré elle, par l'effet d'une nature plus forte qu'elle; c'était la loi qu'il lui fallait maintenant subir, la faim et la soif de tous les momens; et son imagination s'enflammait de vagues extases, comme celle d'une jeune fille. Elle ne rêvait plus que la vie du cœur, dégagée de tous liens charnels; elle se créait un être tout en dehors de l'humanité, sylphe, lutin, ange, d'une nature intermédiaire, qui surtout ne ressemblait en rien à son mari, qui ne le lui rappelait jamais. C'était un sentiment bien naturel. Toutes les femmes le comprendront, parce qu'il y a partout, dans la vie positive, selon l'arrangement qu'on en fait parmi les gens du monde, une combinaison de devoirs si parfaitement en contradiction avec les exigences de nos sympathies, qu'elle les comprime jusqu'à l'instant fatal d'une explosion spontanée, à la moindre étincelle électrique d'un regard, d'un serre-

ment de main, au moindre battement du cœur.

Pour madame de Thiais, tout suivait heureusement la marche naturelle des convenances. La mort la rendait maîtresse d'elle-même. Mais, du jour où elle eut réfléchi qu'elle était libre de son cœur, de sa main, de ses actions, la contrainte morale de dix années, s'échappant tout-à coup, lui laissa un vide immense à combler. L'amour maternel, en la trompant un instant, l'isolait encore, et contribuait à cette combinaison nouvelle d'une vie imaginaire. Cependant il faut tout dire : Rénée, c'est le nom de madame de Thiais, pour faire un essai de la liberté, peut-être pour s'amuser aux sensations, peut-être aussi pour tenter les chances du hasard, apportait dans la société, souvent même dans la foule, une merveilleuse disposition à se laisser impressionner; parfois c'était une intention bien prononcée

de chercher l'être qu'elle devait aimer, qu'elle voulait aimer pour compléter sa vie, pour s'attacher à tous les avantages de la richesse, à ces douces illusions que l'âge viendrait trop tôt détruire, ou qu'elle conserverait malgré l'âge pour la rendre ridicule aux yeux de tous. Eh bien! quelque bonne volonté qu'y mît Rénée, le sylphe n'était pas du monde; et, si, dans les lieux publics, une figure lui apparaissait comme dans ses songes, elle s'évanouissait comme ses songes: ses chevaux marchaient si vite! Et puis, elle voyait et n'était pas vue; ce qu'elle ressentait dans le secret de son cœur n'animait pas les séduisantes statues qui se meuvent dans une promenade: un mot trivial, une inflexion de voix désagréable, un geste vulgaire, un rire commun, détruisent tant de prestiges, dans ce hasard de la foule, lorsque la muette pensée d'une femme du monde, qui ne

trouve pas dans le monde ce qu'elle cherche, vient y exposer son existence!

Ces mouvemens mystérieux, cette espèce de jeu de loterie, trompaient toujours le veuvage de madame de Thiais, et détachaient chaque jour un lambeau de son lugubre vêtement, lorsque Paris éclata contre son roi. Dans le mariage de convenance que la politique avait formé entre la France et les Bourbons, il y avait eu aussi compression des facultés naturelles, des sympathies généreuses, et l'explosion se produisait à l'étincelle du patriotisme.

A cette époque, madame de Thiais habitait la campagne; la crainte du pillage lui donna le courage de venir, dès que les troubles prirent un caractère sérieux, toutefois en laissant à Thiais sa fille et la plus grande partie de sa maison. Mais dès qu'elle fut à Paris, où la sainte canaille ne

pillait pas, toutes ses craintes se tournèrent du côté de sa fille : elle s'exagéra les mauvaises dispositions des paysans contre les châteaux ; son esprit lui suggéra mille raisons de croire que ces hommes ne pouvaient pas, comme la populace de Paris, éprouver un noble amour de la justice, et contribuer au mouvement réactionnaire seulement pour l'honneur du principe. Il lui fut impossible de rester au faubourg Saint-Honoré, où tout était calme depuis le 30 juillet ; et, le premier août, elle sonna pour demander ses chevaux. Le cocher entra et déclara que les rues dépavées ne permettaient pas de sortir dans Paris en voiture.

— Mais on peut prendre les boulevards extérieurs ?

— Et les barricades qui sont au bout de chaque rue, madame !

— Comment donc faire ? je veux retour-

ner à Thiais ce matin ; il le faut absolument, dussé-je traverser Paris à pied.

— En ce cas-là, c'est facile, madame : je vas, tant bien que mal, sortir avec Margot ; j'irai, toujours courant, jusqu'à Thiais, et, avant qu'il soit trois heures, madame sera certaine de me trouver à la barrière de Fontainebleau avec la calèche.

— Qu'il en soit ainsi, puisqu'il est impossible de faire autrement.

— Nous disons donc à midi, ou, pour plus de sûreté, à une heure, près des barreaux verts. Madame ne sait peut-être pas que c'est un marchand de vins qui se trouve tout au coin du chemin de ronde ?

— A merveille, je retiendrai cela.

— D'ailleurs Gaucher sait bien, et si Gaucher accompagne madame...

— Non, je ne puis laisser la maison seule ; le portier est malade, il faut quelqu'un ici : Gaucher et Pauline resteront. Je trouverai mon chemin ; il n'y a aucun

danger... Allez, ne perdez pas de temps, je serai à une heure aux barreaux verts.

Le cocher partit; madame de Thiais se disposa courageusement à l'entreprise qu'elle allait tenter, sans prévoir aucune difficulté. Le désir d'arriver à Thiais, de se trouver avec sa fille, lui donnait de la force; elle déjeuna, non sans éprouver une émotion secrète; elle fit une toilette très-modeste, qui ne trahissait en rien sa condition : un petit châle, un chapeau fané, une robe d'indienne; et, par une bizarrerie inhérente à l'esprit féminin, malgré tout ce que cette excursion avait d'aventureux pour elle, elle remarqua, furtivement il est vrai, que cette simplicité lui seyait bien, et que les femmes du monde entendent mal leur intérêt de coquetterie en s'attifant d'atours inutiles. Il faut le dire aussi, les femmes du monde savent seules rehausser tout ce qu'elles portent.

La robe d'indienne allait si parfaitement ! le petit châle ne cachait rien de la jolie taille de Rénée, et ses pieds menus, ces pieds qui ne marchaient jamais sur le pavé glissant, étaient si étroitement enfermés dans des guêtres de coutil, qu'il n'en fallait pas davantage pour trahir tout ce qu'elle mettait une certaine importance à vouloir cacher. Munie d'argent, comme pour un voyage, ses tablettes en main, où elle avait tracé son itinéraire sous la dictée de Gaucher, elle commença son excursion avec cette intrépidité de volonté qui précède toujours un voyage périlleux. Elle devait traverser les Tuileries, le Louvre, le Pont-Neuf, le pont Saint-Michel, la place Maubert et la rue des Fossés-Saint-Victor, pour arriver au lieu du rendez-vous : quelle témérité pour madame de Thiais, qui n'était jamais sortie seule à pied dans Paris ! La ville, il faut le dire, n'était pas dans son état ordinaire ; on n'y crai-

gnait pas les encombrements de voitures ; mais, en revanche, foule partout, population oisive dans tous les carrefours, sur toutes les places publiques.

Ce qui aurait dû rassurer une femme accoutumée à de pareilles excursions, et qui, par expérience, sait qu'on n'est jamais plus en sûreté qu'au milieu de la foule, fut le premier sujet d'alarmes de madame de Thiais : elle avait quitté le faubourg Saint-Honoré sans émotion ; le jardin des Tuileries était quelquefois, en hiver, le but de ses promenades ; mais, en cheminant, elle eut la conscience de sa liberté, elle pensa qu'elle était seule pour la première fois, seule et libre, et son cœur battit. Cependant le souvenir de sa fille, le motif de la course qu'elle entreprenait, ne laissèrent pas à la pensée timide le temps de se développer. Comme elle atteignait le château, Rénée eut remarquer qu'elle

était suivie par deux hommes, et bientôt elle n'en put douter aux discours qui vinrent frapper son oreille.

— La jolie taille ! disait l'un. — Quel pied mignon ! disait l'autre. — Et cette petite main, si bien gantée, qu'en dis-tu ? — En vérité, c'est s'exposer de trotter ainsi seule au milieu de Paris. — Cette belle personne devrait accepter notre bras.

Madame de Thiais pressa sa marche, traversa la place du Carrousel ; mais le pas de ces deux poursuivans suivait le sien, et elle les sentait près d'elle, toujours, sans qu'elle osât tourner la tête pour les apercevoir, et juger ce qu'elle pouvait redouter de leur importunité. Tout-à-coup elle conçut une de ces résolutions courageuses qui sauvent les femmes honnêtes exposées. Si ces hommes osent m'adresser la parole, pensa-t-elle, je de-

manderai protection au premier venu qui m'offrira une face humaine, un vieillard, un enfant, qu'importe? je ne serai pas seule.

A peine eut-elle dépassé le Louvre, que ces deux hommes, en effet, se placèrent devant elle, et l'abordèrent avec toutes les marques du respect et d'une galanterie empressée.

— Mon Dieu, madame, dit l'un, veuillez nous regarder comme des guides au milieu de cette foule.

— Nous serions trop heureux de vous être agréables, dit l'autre.

Et, faisant une révérence froide, madame de Thiais répondit en fixant sur eux un regard assuré :

— Je vous suis obligée, messieurs, de votre offre bienveillante; mais je ne suis

pas seule, et je ne marche ainsi que pour rejoindre plus promptement la personne qui m'a devancée sur ma route.

Il y avait dans son maintien, dans sa voix, dans son regard, tant de dignité et d'aplomb, que les solliciteurs importuns se retirèrent un peu confus.

Rénée, en recevant leurs excuses, les examina d'un coup-d'œil rapide : ils étaient jeunes, beaux, sveltes et souples ; de grands cheveux noirs, de grands yeux noirs et doux, des dents blanches dans un sourire gracieux, et une tenue de dandy ; en un mot, c'étaient de ces jeunes hommes à la mode, que toutes les femmes remarquent au balcon des théâtres et dans tous les lieux où elles se montrent. Rénée continua sa marche ; mais, sortie de cette aventure, elle éprouva la crainte de la voir se renou-

veler bientôt, et ses yeux apercevant alors à quelques pas d'elle un enfant, vêtu de l'habit de son collège, grandet, l'air naïf, quel âge? qu'importe! elle l'accosta, et d'une voix émue :

— Monsieur, dit-elle, veuillez prendre mon bras; soyez pour un moment mon fils ou mon frère, je vous en prie; je suis en butte aux poursuites de deux jeunes gens, et vous pouvez me protéger... le voulez-vous?

— Oui, madame, répondit le collégien en tournant la tête d'un air menaçant. — Et il vit les deux merveilleux échangeant entre eux des gestes qui signifiaient à peu près ces mots : — *C'était la vérité.*

— Laissez, laissez, poursuivit madame de Thiais, et marchons : vous êtes bien jeune et bien bon, vous rendez service à

une femme, et cette action vous portera bonheur, j'ose l'espérer.

L'adolescent s'était emparé du bras que lui tendait une jolie personne; il ne répondit rien; mais, relevant vers elle sa tête d'ange, il la regarda avec ces yeux innocens et malins, ces yeux d'un bleu foncé et d'une expression placide, ces yeux dont l'éclat ne dure qu'un moment dans la vie, celui où l'ignorance ne permet pas encore d'en faire usage. Et son sourire candide sembla dire ce que sa bouche n'osa pas prononcer :— Oh! vous êtes bien belle, madame!

Il ne vint pas à l'esprit de madame de Thiais de chercher à s'excuser, si ce n'est par une explication naïve; et, tandis qu'elle parlait de la nécessité où elle s'était trouvée de traverser Paris, seule, à pied, son jeune protecteur la regardait toujours; et la joie

rayonnait sur son visage, et cette joie était si pure et si fière à la fois, que Rénée fut touchée et presque honteuse de comprendre ce qui se passait dans cette ame d'enfant. Mais la pensée de l'ange gardien reprit tout-à-coup sur son esprit l'empire qu'elle devait exercer. Il y a des idées qu'on repousse, et auxquelles on pourrait appliquer le proverbe vulgaire : C'est reculer pour mieux sauter.

— Vous êtes mon chaperon, monsieur, dit-elle avec une voix douce et polie, qui doublait l'extase de ce défenseur envoyé par le hasard; et moi, je serais votre mère, car vous avez quinze ans au plus.

— J'en ai dix-sept, bien passés, madame, fit le collégien d'un air où la timidité de l'enfance semblait paralyser la hardiesse d'une volonté vague et sans but...

— Oui-dà! fit à son tour, madame de Thiais en souriant malgré elle de l'a-

plomb que cherchait à se donner le pauvre petit, et de la manière dont il venait d'articuler une à une ces paroles formidables : oui-dà, vous avez dix-sept ans passés ?

Et, tout en parlant ainsi, ce fut à son tour de remarquer qu'en effet les traits de ce visage avaient déjà quelque chose de fixe et d'arrêté ; qu'un duvet ombrageait la lèvre supérieure de sa bouche toute rose, de cette bouche entr'ouverte par où s'échappait le souffle d'une poitrine hale-tante ; car il lui fut facile de voir aussi quelles émotions vives agitaient ce cœur novice. Puis, ressentant tout-à-coup un léger embarras du silence qu'ils gardaient tous deux, elle se hâta de continuer la conversation en ces termes :

— Et comment vous nommez-vous, monsieur, si vous voulez bien me le dire?...

— Je m'appelle Charles, madame. Et pourquoi ne vous dirais-je pas mon nom, à vous qui me faites l'honneur de réclamer ma protection ? je ne veux être ni votre fils ni votre frère, mais votre chevalier, ce dont je suis très-heureux. J'y rêve déjà depuis long-temps à ce bonheur qu'on ressent à tenir sous son bras le bras d'une femme !

Et, par un mouvement instinctif, Charles pressait sur son cœur le bras de madame de Thiais, et ce cœur battait fort, et les paroles expirèrent sur les lèvres de celle qui causait un tel trouble.

Elle ne songea plus à lui dire que le nom de Charles était sans doute un beau nom, mais qu'il n'en était pas dans le monde comme au collège, où le nom des familles ne dit rien encore ; elle sentit la prudence de mettre plus de réserve dans sa con-

duite, car elle n'avait peut-être échappé à un danger que pour tomber dans un autre. — Décidément, sous cet habit bleu à collet droit, sur les boutons duquel on voyait très-lisiblement le mot de collège, sous cet habit devenu trop étroit et trop court, il y avait un homme; cet homme était d'autant plus hardi qu'il avait peu d'expérience des choses de la vie; et elle ne devait pas être le principe d'une effervescence sans inconvénient pour elle, soit, mais non sans résultat pour lui. — Elle se débattait ainsi, elle rêvait tout cela, à tort ou à raison, et, cette analyse rapide de sa situation ne lui permettant plus de la prolonger, elle s'arrêta.

— Monsieur Charles, dit-elle, je vous le répète, vous m'avez rendu un service en acceptant mon bras (elle appuya sur ces mots), et je vous en remercie bien sincèrement; mais je ne veux pas être indis-

crête au point de vous détourner de votre chemin, et de vous faire perdre un temps que vous pouvez employer d'une manière plus agréable...

— Madame, répondit Charles en l'interrompant d'un air décidé, rien ne peut m'être plus agréable que de vous accompagner; je n'ai absolument rien à faire; je flânais, j'allais sans but, pour voir, pour entendre Paris, et mon chemin est précisément celui que vous allez suivre.

— Ah! s'il en est ainsi, je n'ai pas un mot à dire, et votre compagnie m'est trop utile...

Il se fit en elle un mouvement brusque, involontaire; mais elle le réprima vite, et il ne fut pas remarqué.

— Pourquoi me parler d'un ton si froid, madame? vous cherchez à me le faire comprendre, il faut que vous sup-

portiez maintenant ma présence malgré vous ? Si je croyais être véritablement importun, je vous quitterais, quelque effort qu'il m'en coûtât... Mais, songez-y, Paris n'est pas tranquille; non, madame, pas tranquille... Voyez ces morts qu'on transporte de toutes parts, voyez ces hommes ivres du triomphe... on ne sait pas ce qui peut arriver... une rixe, un mouvement, et ces messieurs entreprenans peuvent tout tenter!... vous êtes si belle!... non certainement, non, je ne vous laisserai pas exposée à tant de périls! Hier j'étais encore enfermé dans les cours d'un collège; mais je n'y dois plus rentrer, et, à mon entrée dans la vie, quel bonheur pour moi de vous rendre service!.. Cela commence bien, vous l'avez dit!...

Il avait beau faire, le pauvre Charles, pour profiter de cette bizarre aventure, pour chercher à persuader de la vérité de

ses paroles, — elles étaient vraies, sans doute, à cet âge on ne sait pas feindre encore, — mais ses yeux exprimaient plus d'impatience que de sensation réelle, plus de mutinerie que de sentiment, et Rénée, en voyant s'évaporer les mouvements secrets et instinctifs d'une nature passionnée, prévint qu'elle n'avait rien à craindre.

— Je dois vous prévenir, monsieur Charles, que je vais loin d'ici, très-loin.

— Pensez-vous, madame, que la force puisse me manquer pour vous suivre ? oh ! non ! je ne sais ce que j'éprouve, et jamais je ne me suis senti plus d'ardeur...

— Jen'habite pas Paris, monsieur Charles.

— Ni moi non plus, madame.

— C'est à la barrière de Fontainebleau qu'il faudra nous séparer.

— Voyez quel singulier hasard ! je vais à Choisy.

— A Choisy? répéta madame de Thiais. Puis elle garda le silence, car Thiais et Choisy se touchent.

Mais que devait-elle faire? qu'avait-elle à se reprocher? Sans doute son jeune conducteur pouvait devenir importun; le babil qui est, à cet âge, de la fatuité sans le savoir, de la fatuité moins l'intention, pouvait laisser planer sur elle un soupçon... Eh non! y avait-il possibilité qu'une femme dans sa position pût être soupçonnée? elle surtout! sa conduite irréprochable l'avait, en quelque sorte, entourée d'une muraille... — Mais il y a un commencement à tout; c'est toujours par le premier pas qu'on s'achemine dans une fausse route, et la veille d'une première faute on est innocent... — Le monde d'ailleurs ne demande pas mieux que de trouver des coupables; les bonnes réputations le gênent. — Mais Charles est un enfant?... le

récit de cette aventure, quelque bizarre qu'elle soit, n'a rien d'invraisemblable; — elle la racontera elle-même, et puis rien ne l'oblige à lui dire qu'elle habite Thiais... Ces considérations s'agitaient dans sa pensée, tandis que Charles parlait, comme on parle à cet âge, sans trop songer à ce qu'on dit, en exagérant tout, en parant le mensonge d'une grâce naïve, d'une candeur imperturbable, et que ceux qui écoutent n'osent pas faire rougir d'elle-même.

— Vous voilà bien pensive, madame !

— Non, monsieur Charles.

— Oh ! si fait; je m'y connais...

— Où sommes-nous en ce moment ?

— Au Jardin-du-Roi. Avez-vous vu la girafe? et l'ours Martin? et le cèdre du Liban? Voulez-vous les voir avec moi? je vous en prie! j'éprouve un si grand plaisir à me sentir près de vous, que je m'afflige de la pensée de vous quitter!...

— Cependant il le faut, nous voilà dans un quartier tranquille, et...

— Vous oubliez donc que nous suivons le même chemin?

— Et vous vouliez m'en détourner; c'est mal... Tenez, monsieur, vous êtes si bon et si courtois, que vous n'irez pas plus loin. Je doute que vous soyez dans l'obligation de quitter Paris. Retournez auprès de votre mère, inquiète peut-être de votre absence...

— Non, madame; nous ne dinons qu'à six heures, et il est midi à peine.

Madame de Thiais, ne pouvant réussir encore dans cette nouvelle tentative de se débarrasser de son protecteur, maintenant sans mission, prit de nouveau le parti de se remettre en route, et de supporter ce qu'elle ne pouvait pas empêcher. Charles redoublait de soins, de zèle, d'esprit, de galanterie, et, sans sa

préoccupation, Rénée eût été véritablement divertie de tout ce qu'il tentait pour lui plaire. Mais enfin bientôt, sans le prévoir le moins du monde, il resta stupéfait quand, après avoir passé la barrière, il vit une calèche et deux chevaux fringans s'arrêter devant eux, puis un valet en livrée abaisser le marche-pied, et dire :

— Il n'est pas arrivé d'accidens à madame ?

— Non ; mais j'ai bien chaud.

Tout-à-coup, se retournant vers son jeune compagnon, madame de Thiais le remercia avec une grâce parfaite ; et, avant qu'il eût le temps de revenir de son étonnement, la voiture avait opéré une séparation si imprévue, que le collégien demeura longtemps à la même place, comme étourdi de tout ce qu'il venait de voir.

Les chevaux et la belle dame lui trottèrent dans la cervelle tout le jour,

sans doute , et le lendemain peut-être ; puis ce fut pour lui l'occasion de quelques incroyables récits auprès de ses camarades, et le texte de bien des mensonges : c'est l'usage au collège.

Pour madame de Thiais , à mesure que la vitesse de ses chevaux l'éloignait de Paris , elle se reprochait de plus en plus sa cruauté envers ce pauvre adolescent qui lui avait rendu service, qui l'avait sauvée d'une situation fort embarrassante :

—Que pouvais-jecraindre de lui? pensait-elle ; quel mal y avait-il , pour prix de sa protection, à lui offrir une place et à le conduire à Choisy? il y allait, la chose est sûre, et je l'ai abandonné, seul, en plein midi, sur une grande route, avec deux lieues à faire, par une chaleur accablante... C'est de l'ingratitude... N'était-il

pas naturel, au contraire, que je le payasse de tous ses soins par une politesse de bon goût?... Eh bien! parce que, me prenant peut-être pour une femme aventureuse, sinon pour quelque aventurière, il m'a fait entendre des paroles d'une galanterie assez drôle, ce pauvre enfant! il faut que je manque de reconnaissance, et que j'aie à m'adresser, en ce moment, un reproche mérité?—Mon Dieu! il eût changé de langage en apprenant qui je suis; je devais tenir à lui montrer qu'il s'était trompé; c'était même une bonne leçon à lui donner; il en eût profité, à son entrée dans le monde, comme il disait... car il a de l'esprit, ce petit garçon-là; il est intelligent... il ose tout, c'est vrai; mais doute-t-on de quelque chose à dix-sept ans... passés?.. L'habit qu'il porte ne m'autorisait-il pas à le traiter comme un enfant?.. Je devais le faire conduire dans sa famille, lui donner, pour gage de ma reconnaissance, pour

présent, un livre, ce beau Plutarque qui est à Thiais, et que personne n'ouvre; je devais faire adresser à sa mère des félicitations... c'était là une conduite parfaitement raisonnable, celle d'une mère de famille... Que faire maintenant? je ne connais pas même son nom... je ne peux pas envoyer demander dans Choisy qui connaît M. Charles... Choisy est un bourg, et tout le monde n'y a pas un fils de dix-sept ans au collège, soit... Mais venait-il en effet à Choisy?... dois-je à présent m'exposer à une démarche ridicule?... non... non... je ne le dois pas.

Jamais la distance de Paris à sa maison de campagne n'avait paru moins longue à madame de Thiais, tant ce soliloque occupait son esprit; et elle en était encore absorbée, quand la voix de sa fille vint la distraire. Olympe et Léonie étaient accourues jusqu'à la porte du parc, car l'inquiétude

avait été grande d'apprendre, avec les événemens politiques, les circonstances de la course pédestre, espèce de révolution particulière qui, pour les enfans et la gouvernante, et les gens de tous étages, était bien autrement importante qu'un renversement de dynastie sur le trône de France.

— Ah ! maman !

— Ah ! madame !

Telles étaient les exclamations qui, de tous côtés, arrivaient à l'oreille de la voyageuse. On s'empressait auprès d'elle ; on questionnait. Ensuite, après les transports du premier moment, tout rentra, dans la maison, dans l'ordre accoutumé. Comme à Paris, il n'y eut rien de changé, si ce n'est qu'un petit déplacement inévitable avait eu lieu. Le soir, Rénée raconta aux personnes qui vinrent la voir comment elle

avait été protégée par un enfant, comment elle avait vu des monceaux de cadavres ; et, tout en parlant de ses frayeurs, elle ne manqua pas de demander si quelqu'un avait à Choisy son fils au collège... un jeune homme de dix-sept ans, tout gentil... mais la question resta sans réponse.

Le lendemain, madame de Thiais éprouva une grande fatigue, et ne parut qu'au milieu de la journée ; la gouvernante était entrée chez elle ; elle avait dit aux enfans : — Certainement, mesdemoiselles, madame fera une maladie de sa course dans Paris ; elle est bien pâle, bien altérée. — Olympe et Léonie, attribuant un pareil état plus aux émotions qu'à la fatigue, avaient attendu le moment d'embrasser, l'une une mère, l'autre une bienfaitrice, afin de chercher à la distraire. Elle fut triste et abattue pendant la journée entière, et le soir, en passant dans la bi-

bliothèque, elle avait cherché le Plutarque, l'avait ouvert machinalement, mais sans lire; et, le regard fixé sans but dans l'espace, comme préoccupée d'un souvenir, elle était restée ainsi quelques momens.

Bientôt il ne fut plus question de la course, ni de l'aventure, ni de rien qui la rappelât. Cependant on put remarquer que madame de Thiais cessa d'être sédentaire. Comme par le passé, ses promenades ne se bornaient plus au parc; elle faisait des visites, elle allait surtout chez lady Hampden, à Choisy; ses voyages à Paris furent plus fréquens; elle quitta la campagne plus tôt que de coutume, et, de retour au faubourg Saint-Honoré, elle sortait souvent à pied, sur les boulevards, dans les promenades publiques.

— Pauvre veuve! se dirent tous ceux qu'un tel changement surprenait, elle

veut se tromper, s'étourdir. Mais pourquoi vouloir, à son âge, avec sa fortune, ne pas se remarier?... elle s'ennuie visiblement. Si l'on craint un nouveau maître, eh bien ! on agit de telle sorte...

Et alors un sourire malin achevait la pensée. Mais la première fois qu'on fit entendre ce langage à madame de Thiais ; la première fois qu'elle se vit l'objet de semblables insinuations, elle en ressentit un véritable chagrin : comment ne comprenait-on pas la douceur de sa position ? Entièrement occupée de sa fille et de Léonie, que M. de Thiais lui avait vivement recommandée en mourant, que pouvait-il manquer à son bonheur ? — Sans doute avec ses meilleures amies, dans l'abandon d'un doux épanchement, elle allait plus loin ; elle désirait de connaître l'amour ; elle avouait que personne encore ne lui avait inspiré ce sentiment ni même le désir de

l'éprouver comme on le peignait dans les livres, mais que cependant un rêve, une vague image, agitaient souvent son cœur, passaient et repassaient sous ses yeux... Les femmes, entre elles, se disent tant de choses qu'elles ne pensent pas, qu'elles peuvent dire sans danger les choses qu'elles pensent. Et ces petits secrets, du reste sans aucune importance, sont une espèce de jeu avec lequel elles entretiennent le cœur dans une disposition constante. Mais tout cesse dès qu'un sentiment sérieux vient les maîtriser! En général, et en amour surtout, on dit d'autant moins qu'on agit davantage. Madame de Thiais pouvait parler.

Après un an, madame de Thiais n'avait rien changé, pas plus à ses confidences qu'à ses habitudes; seulement elle devenait plus triste; une sorte de dégoût du monde commençait à se faire sentir;

elle sortait moins ; un découragement étrange paralysait son existence ; l'amour maternel ne pouvait même parvenir à l'occuper comme autrefois ; ses soins pour sa fille devenaient plus rares , ses caresses moins tendres : il manquait à sa vie un but personnel, à son ame un mobile pour ses propres mouvemens ; elle était plus malheureuse qu'elle ne le disait et qu'on ne le pensait. Soupçonne-t-on qu'une femme est malheureuse quand on lui sait cent mille francs de rente, et quand on ne lui connaît pas de passion ? Le monde était accoutumé à regarder madame de Thiais comme une femme parfaite ; à ses yeux rien ne devait lui manquer, pas même le bonheur. Mais, à son âge, dans le milieu où elle vivait, une circonstance pouvait venir tôt ou tard changer la face de cette existence monotone. Le hasard d'un mot fit naître ce grand événement.

Olympe et Léonie cessaient d'être des petites filles, il fallait songer sérieusement à leur éducation ; rien ne devait être épargné pour en faire plus tard des femmes remarquables, et elles avaient dix ans : c'était l'âge où les facultés s'annoncent avant de se développer. Mademoiselle de Thiais se livrait plus volontiers aux études fortes ; son amie avait pour les beaux-arts une prédilection toute particulière ; la musique , le dessin occupaient celle-ci , comme malgré elle , dans tous les momens ; l'autre étudiait les langues , la logique , comme si une pente naturelle l'eût portée à raisonner. En général , on n'observe pas assez dans les familles l'espèce de prédisposition naturelle qui , chez les enfans , comme des pronostics certains , devance le caractère , et peut servir à les diriger dans la voie où l'instinct les pousse , où l'avenir les attend. Cette étude devient d'ailleurs , pour les personnes réfléchies ,

l'occasion de rapprochemens très-curieux entre les facultés natives, l'organisation sociale et les conventions du monde. L'analyse parvient ainsi, par l'inspection du développement physiologique de l'être qui se forme, à faire bien juger de nos droits et de nos devoirs dans la vie humaine, au contact des volontés étrangères et trop souvent en lutte avec elles. Quiconque aime les enfans et observe les progrès journaliers de leur intelligence arrive à une rare connaissance du cœur humain, et il en doit être ainsi quand on pense qu'il n'y a pas de cause qui n'ait son effet, et pas d'effet qui, par une réaction inévitable, ne devienne une cause à son tour. Or la spontanéité sentimentale est la seule logique de l'enfance; plus tard, les connaissances acquises en détruisent le saint ascendant; mais les lois du monde sont les Fourches-Caudines de l'individualité.

Madame de Thiais, quelque bonne mère qu'elle fût, et quoique richement douée des nobles qualités de l'âme, se trouvait plongée dans un état de vague qui l'absorbait trop sérieusement elle-même pour qu'elle pût exercer sur sa fille cette observation clairvoyante, continue, qui permet de détourner les mauvais penchans quand ils se manifestent, et d'exciter les bons, sinon de les faire naître. Le caractère de la gouvernante à qui Olympe était confiée rassurait instinctivement sa tendresse maternelle; elle en avait fait à dessein une amie qu'elle comblait de soins et de prévenances; mais la prudence mercenaire peut-elle jamais, quelque dévouée qu'elle veuille être, suppléer aux appréhensions naturelles d'une mère! La pauvre Olympe, sous les apparences de la douceur et de l'obéissance, se formait donc, à l'insu de tous, une sorte de caractère résolu, volontaire,

qu'on devinait d'autant moins qu'elle mettait un art bien remarquable à se faire demander les choses qu'elle désirait le plus. D'un autre côté, l'émulation que la présence de Léonie devait nécessairement entretenir produisait des effets malheureux : cette enfant avait deviné, dès le plus jeune âge, sa position d'orpheline, non parce qu'on la lui faisait sentir, mais par l'instinct d'une nature vive : aimante, expansive, toujours prête à l'enthousiasme, se laissant aller à l'espèce de liberté qu'on lui accordait, sans trop savoir pourquoi, peut-être à la suite de la pensée involontaire qu'elle n'était pas destinée à une grande fortune, elle faisait des progrès rapides dans tout ce qu'elle entreprenait; et c'était toujours avec ardeur qu'elle se livrait à une chose, dût-elle plus tard l'abandonner tout-à-fait. Il faut le dire, l'imagination l'aidait plus que le travail; et, pour tout ce qui demandait une ten-

sion d'esprit , un calcul de raisonnement, elle levait les yeux au ciel, et, si l'inspiration ne triomphait pas de la difficulté, comprenant alors l'insuffisance de ses facultés , elle disait : — Je ne peux pas. — Tout était fini pour elle sur cette matière. Olympe , au contraire, se vengeait secrètement de son infériorité dans les études qui demandent de la spontanéité en mettant une espèce d'acharnement aux abstractions ; c'est ainsi que, pour n'avoir pas réussi à copier un profil, elle voulut un jour apprendre le latin, alléguant pour motif qu'elle avait entendu dire à M. de Villeneuve qu'on ne parvenait à une profonde connaissance de la langue française qu'avec l'aide de la langue latine.

En apprenant ce caprice , madame de Thiais éprouva la crainte que sa fille n'eût des dispositions à la pédanterie. Mais , comme il est souvent fâcheux de refuser

aux enfans les choses qu'en vertu d'un prétexte raisonnable ils ont quelquefois le droit d'exiger, dans l'espoir que la difficulté ferait bientôt naître le dégoût d'une étude inutile, elle crut prudent de céder, et demanda un maître de latin à M. de Villeneuve en présence d'Olympe charmée. Puis, secrètement, elle recommanda à son ami de lui procurer non pas un pédagogue capable de prendre la chose au sérieux, mais quelque jeune professeur, quelque Caton tout frais émoulu du collège.—En prononçant ces mots, Rénée rougit et se troubla.—Pourquoi se troublait-elle ainsi? pourquoi cette rougeur soudaine, qui colora son front? Était-ce l'effet d'un souvenir ou d'un pressentiment? elle eut même quelque embarras à expliquer à l'homme le plus droit, le plus indulgent et le moins soupçonneux de la terre, comment elle préférerait pour sa fille âgée de dix ans des professeurs jeunes.

— La pauvre Olympe, dit-elle, je le crains du moins, a une pente naturelle à devenir pédante et précieuse; pour peu que ses maîtres y contribuent le moins du monde, nous aurons une savante, une belle parleuse bien ridicule, vous comprenez, monsieur?...

— Parfaitement, ma chère amie.

— Et vous savez combien M. de Thiais avait ce défaut en horreur chez les femmes; je ne veux pas que sa fille en soit atteinte.

— Et vous ferez à merveille.

— En prenant un homme jeune, outre que les jeunes professeurs ont aujourd'hui une manière d'enseigner très-remarquable, il me sera plus facile de le diriger moi-même... vous comprenez?

— Fort bien, vous dis-je.

— De telle sorte que, sous ce prétexte de langue latine, nous obtiendrons des progrès pour le français, chose beaucoup

plus importante pour une femme du monde.

— Vous avez raison.

— Vous m'approuvez donc ? j'en suis bien heureuse, car vous êtes, depuis mon veuvage, un véritable guide pour moi, monsieur de Villeneuve ; que c'est dommage que je vous voie si rarement ! vous, l'ami de cet excellent ami qui n'est plus... Si le jeune homme que vous me procurez me convient, c'est-à-dire convient à ma fille, il nous suivra à la campagne.. Tenez, Léonie aussi a besoin d'un maître ; cette enfant ne veut rien entendre aux choses qu'il est le plus indispensable de savoir... elle a les maîtres en antipathie ; elle ne mettra jamais l'orthographe, je vous en préviens, si c'est M. Boniface qui continue à lui donner des leçons.. moi, je conçois cela : c'est un homme grave, qui effraie les enfans... de sorte qu'ainsi...

M. de Villeneuve l'interrompit avec bonté.

— Vous me parlez de ma pupille, de cette pauvre enfant que votre mari nous a recommandée à ses derniers momens : si ce n'est pas la raison de vous obéir, madame, c'est du moins me stimuler un peu, me prendre par mon faible : j'aime tant cette pauvre petite !... J'aime bien Olympe également ; mais elle a moins besoin de moi, et, vous l'ignorez peut-être, ma chère Rénée, nous aimons par-dessus tout ceux à qui nous sommes nécessaires : c'est un des plus beaux penchans de notre nature.

Il fut donc convenu que M. de Villeneuve chercherait un professeur.

Le lendemain madame de Thiais s'éveillait à peine qu'on lui remit un billet où l'aimable ami annonçait qu'il amènerait

dans la matinée le jeune maître tout frais *émoulu du collège*. En retrouvant ses propres expressions Rénée rougit encore; elle fut quelques momens agitée d'une crainte secrète, sans cause; ensuite elle se disposa à recevoir le professeur avec toute la dignité d'une mère de famille, comme si cette préparation eût été exigée par quelque considération importante.

M. de Villeneuve arriva seul : ce fut pour madame de Thiais un coup étrange; elle n'aurait pu définir ce qui se passait dans son ame, et, prenant aussitôt, non pas un air indifférent, — les femmes sont trop habiles pour si mal cacher leurs sensations, — mais le ton de la mauvaise humeur, elle put confondre le dépit d'une déception secrète par l'explosion banale d'une contrariété.

— Allons, dit-elle, pas de professeur!

vous venez me le dire ! Que c'est désagréable ! Tout ce qui retarde la satisfaction d'un caprice lui donne de la force : Olympe, soyez-en sûr, monsieur, va tenir au latin plus que jamais.

— Vous allez trop vite, ma chère amie, répondit monsieur de Villeneuve en souriant ; vous mettez vous-même plus d'impatience à cette affaire que votre fille.

— Je veux vous en expliquer la raison.

— C'est inutile ; je suis venu seul pour vous parler du jeune homme avant que vous le vissiez : il s'appelle Rémond ; il m'a été recommandé par le comte de Montigny, auprès duquel on l'a vivement appuyé. C'est, dit-on, un garçon fort intelligent ; il est sans fortune et veut faire son chemin. Je n'ai pu le voir ; mais j'ai fait prévenir le comte qu'il eût à l'envoyer directement ici, où je serai pour vous le présenter. Le comte, qui est un homme de beaucoup de tact et d'esprit,

comme vous le savez de reste , qui vous aime beaucoup, malgré votre sauvagerie, m'a bien assuré que vous ne sauriez trouver rien qui vous convînt mieux.

—Cette recommandation de M. de Montigny, si elle est sérieuse , et elle doit l'être dans cette circonstance, est quelque chose pour M. Rémond, parce que le comte est un savant... mais , je vous en préviens , j'hésiterais s'il ne s'agissait pas d'un maître pour ma fille.. Ah ! ah ! poursuivit-elle en réprimant un sourire et en secouant la tête d'un air de doute , M. de Montigny est un de ces personnages qui abusent de leur position pour ne se faire scrupule de rien , qui se jouent de la réputation des femmes,—on le dit du moins; —c'est un moqueur; il rit de tout ce qui n'est pas dans ses attributions de politique administrative... Oui, tous les moyens lui sont bons d'ordinaire pour arriver à ses fins ; c'est un conseiller bien adroit ! il

a résumé le siècle en axiomes, et la moindre de ses paroles pèse en expérience tout le temps présent.

— Voilà de la médisance. Et moi, je pense que toute l'habileté de M. de Montigny est de faire croire à un machiavélisme qu'il n'a pas.

— Qu'importe? ajouta Rénée; le professeur n'est pas une de ses créatures, peut-être le connaît-il à peine, et je ne veux pas que l'espèce de prévention bien naturelle qu'une honnête femme doit éprouver pour le comte tourne au détriment d'un jeune homme fort innocent, je n'en doute pas, de la réputation bonne ou mauvaise, comme on voudra le prendre, d'un protecteur dont heureusement l'espèce est rare.

Madame de Thiais achevait cette phrase quand on vint la prévenir qu'un jeune homme se présentait de la part du comte

de Montigny, et demandait M. de Villeneuve.

— Il faut le faire entrer, n'est-ce pas, madame? fit M. de Villeneuve; ou voulez-vous que j'aille causer un moment avec lui? c'est mieux peut-être...

— Oui.

Rénée n'ajouta rien à ce monosyllabe; son ami sortit, laissa la porte du boudoir ouverte, et bientôt, dans une anxiété bizarre, la pauvre femme entendit causer là, près d'elle, sans rien distinguer; mais une sensation involontaire sembla lui faire ressentir un de ces grands événemens de la vie des femmes qui viennent combler leur espoir le plus secret; d'ailleurs elle vivait depuis trop long-temps dans cette attente pour ne pas éprouver une telle impression dans chaque occasion qui pouvait la produire; elle écouta, un son vague de la voix de l'inconnu la fit tressaillir, une vision passa rapidement de-

vant ses regards ; et, au même instant, ses yeux se portant sur une glace, elle vit se renouveler le prestige, ou, pour mieux dire, elle aperçut l'image de celui que M. de Villeneuve lui amenait, et, celui-là, c'était Charles, le jeune collégien que le hasard lui avait fait rencontrer, dont le souvenir ne s'était jamais éteint dans son cœur, qu'elle avait toujours espéré dans les plus douces rêveries de la pensée.

Il est des circonstances où l'émotion est si forte qu'elle ressemble au calme ; l'âme, paralysée par la surprise, ne laisse plus à nos facultés la possibilité de la trahir ; l'inertie tient lieu de la force : — c'est ainsi que Rénée eut toute l'apparence du sang-froid. M. de Villeneuve lui présenta Charles Rémond, le jeune professeur, et lui, en reconnaissant l'héroïne de sa première aventure dans la carrière amoureuse, passa par les transitions que la pré-

sence d'un homme respectable, que la situation de madame de Thiais, et que la sienne propre, imposaient; il alla de l'embarras le plus pénible à l'espoir le plus doux.

—C'est M. Rémond, madame, dit M. de Villeneuve; ne voyez dans sa timidité qu'un effet naturel de l'âge; car je vous garantis sa capacité, non seulement par l'assurance qu'en donne M. de Montigny, mais encore par tout ce que me fait augurer la conversation que nous venons d'avoir ensemble.

— Si monsieur ne craint pas de consacrer son temps à des enfans, pour lesquels il faut beaucoup de patience et de douceur, je l'en avertis, je serai charmée que la recommandation de MM. de Villeneuve et de Montigny s'accorde ici avec le besoin que j'ai de son talent, et je dirai même de son zèle et de ses soins.

La voix de Rénée était grave; cependant son air était affable. Elle avait trouvé tout-à-coup, dans la crainte de se trahir, cette juste mesure de bienveillance polie et de dignité qui devait la sauver de ce premier danger. Mais, tout en parlant, elle analysait, d'un regard étonné, tous les heureux changements qui s'étaient opérés dans ce jeune homme : à la mutinerie un peu audacieuse avait succédé un maintien décent, une expression moitié mélancolique et moitié réfléchie. Ce n'était plus la candeur naïve et franche d'un écolier, mais quelque chose de bon et de doux qui se révélait dans ses regards ; les traits aussi avaient pris de la force, sans rien perdre de la grâce de leurs contours ; un léger collier de favoris noirs encadrait aussi cette figure toujours fraîche, mais non plus enfantine ; et, bien que la taille du jeune homme n'offrît aucun développement, elle avait, ce qui donne toujours un certain aplomb,

des formes dessinées et arrêtées dans leurs proportions.

Quant à lui, comprenant aussitôt sa situation, — sans chercher à maîtriser ce qu'il éprouvait, car son émotion était visible, même vis-à-vis de M. de Villeneuve, — il avait répondu qu'il se regarderait comme très-heureux de convenir aux enfans qu'on daignait lui confier, et qu'on pouvait compter sur son zèle.

— M. de Villeneuve, continua Rénée, voudra bien me dire tout ce qu'il est convenable de faire pour vous dans cette circonstance, monsieur; si nos propositions peuvent vous convenir, et surtout s'il ne vous déplaît pas de passer la saison à la campagne, je vous prie de me donner une réponse, quand vous le voudrez, le plus tôt possible cependant, pour ne pas perdre de temps, s'il était nécessaire de chercher une autre personne.

— Tout ce que vous ferez, madame, me conviendra parfaitement, répondit Charles en faisant une révérence fort respectueuse, et le séjour de la campagne me sera d'autant plus loisible que j'y pourrai achever les études auxquelles je me livre encore.

— En effet, vous êtes bien jeune monsieur? demanda M. de Villeneuve.

— Dix-huit ans... passés, dit-il en regardant Rénée, mais d'un air si sérieux et si posé qu'elle ne put lire dans ce regard autre chose que du respect.

— Cet âge ne m'effraie pas, fit madame de Thiais en souriant; nous allons établir un enseignement mutuel dont vous serez le moniteur. Je vous prévins, monsieur, que je m'occupe beaucoup de l'éducation de ma fille; elle a dix ans, et sa compagne n'est guère plus âgée. Il s'agit de nous concerter ensemble, avant toute chose, pour lui rendre l'étude du latin si pénible

qu'elle en soit très-prompement désenchantée... mais n'ayez aucune crainte, monsieur, nous vous garderons, si, comme je n'en doute pas, vous pouvez remplir auprès de ces jeunes filles l'office de maître de français, de géographie, d'histoire, et même de philosophie... avec le temps, il n'y a rien d'impossible à leur enseigner : tout cela n'est-il pas vrai, M. de Villeneuve?...

Il y avait, dans les manières de Rénée ; dans son regard et dans sa voix, quelque chose de si doux, de si touchant, de si profondément accentué, que non seulement le jeune homme en fut ému, mais encore le vieillard, M. de Villeneuve lui prit la main, qu'il baisa avec une galanterie un peu surannée, et, se tournant vers Rémond :

— Monsieur, dit-il, je vous laisse avec madame de Thiais ; causez de cette im-

portante affaire de l'éducation des filles. On ne vous demande, il est vrai, qu'un peu de bonne volonté pour enseigner des choses que vous savez bien ; cependant j'aime à penser qu'on trouvera en vous plus qu'on n'espérait d'abord... Adieu, ma chère amie, continua-t-il à voix basse, mais cependant de façon que le jeune homme entendit tout, — afin d'épargner à une femme une explication toujours désagréable, — je crois que cent louis par an peuvent suffire en ce moment ; on est chez vous fort bien traité, c'est une compensation ; adieu, si vous êtes satisfaite, moi, je suis heureux.

Il sortit. Quand madame de Thiais et le jeune homme se trouvèrent seuls, Charles allait parler ; mais, soit que la femme craignît qu'il ne lui rappelât un passé dont il devenait inutile des'entretenir même pour se bien comprendre, elle l'interrompit :

— Je ne sais, monsieur, si vous avez entendu ce que vient de me dire votre protecteur (elle appuya sur ce mot avec une intention bien marquée)?—Oui? en ce cas, si ces conventions vous sont agréables?... je vois que vous y accédez, c'est à merveille. Nous tâcherons de vous rendre notre maison le plus supportable qu'il nous sera possible. Mais je n'aime pas le monde, et, depuis la mort de mon mari, je ne vois guère que ma famille, fort nombreuse à la vérité. Mon existence est un peu monotone; cependant je dois aux enfans qui grandissent de les distraire, et nous ferons pour le mieux, si vous daignez m'y aider... Je vous devine : vous voulez me dire tout ce qu'il convient dans votre position ; veuillez donc, monsieur, me traiter comme si déjà nous étions de vieilles connaissances... vous êtes si jeune! qu'il m'est permis à moi d'en agir un peu sans façon. D'ailleurs, quand

on doit vivre ensemble, c'est gagner bien du temps que d'établir tout de suite les choses ce qu'elles doivent être... C'est à la campagne que nous allons vivre, à Thiais, tout près d'ici, à deux minutes de Choisy... nous partirons dans peu de jours, si vous n'avez rien qui y mette obstacle... je sais qu'on ne court pas le risque de s'égarer dans un long voyage... Allons, puisque nous sommes d'accord, puisque vous m'assurez que tout cela vous arrange, je préviendrai ma fille, et si vous voulez avoir la bonté de revenir demain...—Non, il faut mieux vous l'amener tout de suite, je vais la chercher.

Rénée se leva et disparut avec une légèreté, qui depuis long-temps ne lui était plus habituelle ; sa mélancolie l'attachait à la terre ; elle venait de prendre son vol, comme si l'âme, se ranimant en elle, l'élevait vers les régions divines. Jamais en

effet, depuis long-temps, elle n'avait paru si enjouée, si radiieuse; c'était en quelque sorte sa jeunesse, interrompue par le mariage, qu'elle venait de retrouver tout-à-coup; et, au contact d'un homme de dix-huit ans, elle n'avait plus elle-même que cet âge.

Quant à Charles Rémond, dès qu'il fut seul dans le boudoir gracieux d'une femme riche, il le parcourut d'un regard avide, il en fit un examen prompt; et, se regardant dans une glace d'un air satisfait, il ne se trouva pas trop mauvaise mine: ses yeux brillaient, ses couleurs vives annonçaient, non pas le trouble de l'ame, mais le plaisir de la vanité. Alors, se pressant les mains avec transport, dans l'ingénuité de son bonheur, il se mit à songer au hasard de cette aventure.

— Ce n'est pas une erreur! je la re-

trouve cette femme ! pensa-t-il ; elle m'a bien reconnu, je l'ai vu au premier abord. Mais elle ne veut pas avoir l'air de se rappeler que je lui ai fait la cour ; c'est bon signe ; c'est une preuve qu'elle ne conserve pas de rancune... au contraire, il semble qu'elle éprouve un certain charme à me revoir... si je ne m'abuse pas... Eh ! n'est-ce pas naturel ?... M. de Montigny ne m'a-t-il pas dit que madame de Thiais pouvait me pousser, si je savais m'y prendre ; que mon avenir dépendait d'elle, si je ne déplaisais pas ?—Ne m'a-t-il pas dit en me frappant sur l'épaule : Jeune homme, je voudrais bien avoir votre âge ! rappelez-vous qu'on ne réussit dans le monde que par les femmes ; ce sont les instrumens qu'un homme habile fait mouvoir pour arriver où il veut.—Et n'a-t-il pas ajouté : La famille de madame de Thiais a quelque appréhension de la voir contracter un autre mariage ; on a même

un intérêt sérieux à l'empêcher... eh! eh! la position est avantageuse; profitez-en, votre fortune est faite... on fermera les yeux, on secondera toute liaison secrète... Je vous dis tout cela par intérêt pour vous; vous comprenez vite, vous êtes intelligent, mon garçon; je vous secondrai, s'il le faut. Mais ne perdez pas la tête à faire trop de sentiment: c'est seulement un moyen de réussir; on le brise après, comme une chose inutile et même nuisible... Il m'a dit tout cela le comte de Montigny! et me voici chez cette femme, et le hasard me l'avait déjà fait connaître, et je la trouve disposée en ma faveur!... Ah! j'ai eu tort de désespérer de l'avenir dans mon impatience!... Qu'ai-je fait depuis un an? je me suis hâté de vivre; j'ai demandé des sensations à chaque jour, à chaque heure; j'ai voulu, à tout prix, exercer mes facultés, les mettre en œuvre, les

essayer.... Maintenant j'arrive donc à l'entrée d'une existence rationnelle, qui vaut la peine d'y prendre garde et de ne rien heurter pour ne rien perdre. Aujourd'hui je vois un but; d'aujourd'hui je suis un homme, je le veux. Il n'y a rien de plus noble que la volonté. Aujourd'hui il faut rompre avec mes amis les étourneaux; il faut mettre de l'ordre dans ma tête, aussi bien que dans mon cœur. Je dois aimer madame de Thiais : donc je l'aime. C'est une chose décidée; et, puisqu'il ne faut plus que le lui prouver, l'affaire est sûre. M. de Montigny a raison.

Le monologue de l'enfant du siècle fut interrompu par la jeune mère de famille : elle tenait de chaque main une petite fille, et Rémond fut frappé de l'attrait qu'il y avait à la voir se présenter ainsi. La tête un peu penchée, un léger sourire animant son visage pâle d'une douce émo-

tion, Rénée se montrait dans tous ses avantages : ses beaux cheveux noirs bien lissés sur ses tempes, et ses yeux d'un bleu clair, mais rayonnant de la dilatation momentanée des pupilles, lui donnaient quelque chose de candide et de pur.

— Voilà M. Rémond, dit-elle, votre nouveau maître, mesdemoiselles ; j'espère que vous serez bien dociles à ses leçons.

Les petites filles, qui s'attendaient à trouver quelque grave pédagogue, échangeèrent un coup-d'œil de satisfaction en apercevant un jeune homme à l'air doux, à la mine riante, et dont le maintien n'avait rien de sévère. Madame de Thiais, pour le moment aussi enfant qu'elles, les regarda toutes deux tour à tour, et l'on pourrait dire que le même sentiment, quoique à des degrés différens, s'agitait dans ces trois cœurs féminins.

— Olympe , poursuivit - elle en s'asseyant et en montrant un fauteuil à Charles , qui s'assit auprès d'elle , Olympe , monsieur te montrera le latin , puisque tu veux l'apprendre , et tu feras beaucoup de progrès.

— Oui , maman , répondit la petite fille d'un air timide.

Mais le professeur l'attira d'un air paternel , et , la baisant au front :

— Pour faire connaissance avec vous , mademoiselle , fit-il en regardant Rénée , je veux vous embrasser.

Olympe reçut le baiser ; puis , se réfugiant dans les bras de sa mère , celle-ci l'embrassa de même , à la même place , en regardant aussi involontairement le jeune homme.

— Vous l'avez intimidée , dit-elle.

Et, pendant ce mouvement si rapide et si spontané, Léonie s'était approchée de Rémond, et, lui tendant la joue d'une manière bien ingénue, elle lui dit :

— Et moi aussi, je ferai des progrès, monsieur.

Charles la baisa au front comme il venait d'embrasser son amie ; mais ce n'était pas la fille de la maison celle-ci, et sa caresse fut presque froide. Cependant l'orpheline resta entre ses bras, comme Olympe était dans ceux de sa mère ; et il s'établit ainsi une conversation qui, bien qu'elle n'eût pour objet que l'instruction des enfans, semblait, pour la mère et le précepteur, le voile d'un entretien secret, particulier entre eux ; comme si, avec des mots sérieux, la relation intime de leur ame, le mystère de leur pensée, se fussent révélés à leur insu, selon et malgré l'al-

ternative de leur désir, par l'effet d'une impulsion plus forte que leur volonté.

Il y avait dans ce tête-à-tête un charme merveilleux; et peu à peu une vague langue succéda aux mouvemens impétueux qu'on n'avait pu réprimer. Et ce fut au tour des enfans de babiller durant cette muette intelligence de la mélancolie...

— A demain, monsieur, dit Rénée en étouffant un soupir, mais en laissant couler une grosse larme sur ses joues.

— A demain, madame, dit Charles en se levant sans trop savoir ce qu'il faisait.

Puis, sans ajouter un mot de plus, les deux amans se séparèrent.

CHAPITRE III.

Elle était bien heureuse la pauvre Rénée! Ce que lui promettait son imagination rêveuse, le hasard le lui avait procuré deux fois dans le même sentiment, par le même objet. Cet être fantastique qui vivait depuis long-temps dans sa pensée, il s'était réalisé, il s'était fait voix,

regard, cœur, esprit ; il s'était fait chair aussi sous des formes gracieuses, telles que dans ses songes le ciel les lui avait si souvent montrées.

Dans leur première rencontre, l'essai, la tentative, l'embûche peut-être, avaient glissé sur un cœur toujours glacé par une vie calme et régulière ; l'orage des passions n'avait pas encore séparé les saisons. Il fallait, à la suite de ces années froides et décolorées, une autre année pour gémir de l'hésitation, pour préparer, par des desirs de plus en plus vifs, par un besoin d'aimer chaque jour plus impérieux, cette tempête où pour la première fois l'honnête femme devait succomber. Aussi tout était-il si merveilleusement disposé pour amener sa chute qu'elle fut rapide et prompte, quand, pour la seconde rencontre, tous ses sens se trouvèrent sous l'ascendant irrésistible de l'être attendu qui

les charmait. Si, par une hypocrisie ordinaire au monde, la passion se cacha d'abord sous le voile bien diaphane de l'amour maternel, ce doux mensonge fut accordé à la pudeur. La première faiblesse d'une femme a ses secrets d'innocence ; mais, après ce moment sans nom que rien ne peut préparer, parce que le hasard seul en décide, que des souvenirs retracent à peine quand il est tombé dans le fait des temps accomplis, la flamme fit sa trace ; et, quand, huit jours après sa présentation, Rémond vint à Thiais pour y passer l'été, tout était déjà si bien établi par l'intimité, il y avait entre les amans un lien si étroit de bonheur, un tel oubli des autres, une illusion si parfaite de tranquillité, que tout le monde dans la maison pouvait deviner ce qu'ils trahissaient par le mystère ; car le mystère en dit autant que les actions, s'il ne dit plus, à l'interprétation des gens qui guettent toujours, sans le vouloir, qui

observent toute chose, parce que les valets, aussi bien que les parens, aussi bien que les amis, tiennent à tout savoir, et, par-dessus tout, ce qu'on leur cache. Mais ici amis, parens, valets, trouvaient leur compte au bonheur de madame de Thiais : chacun y avait un intérêt avoué ou secret, chacun voulait en être le complice ; c'était à qui seconderait avec le plus de zèle une intimité qu'on avait souhaitée. On ne concevait même pas qu'elle n'eût jamais existé pour elle, si jeune, si belle, si riche ! elle qui n'avait pas encore goûté les voluptés de l'amour. Aussi était-ce à Rémond que la politique courtisanesque de tous les commensaux et adhérens de la famille adressait ses courbettes, ses politesses. Il n'y avait plus d'éloges que pour lui ; ce qu'il faisait était toujours très-bien fait ; on l'exaltait, on le mettait pour quelque chose dans toutes les bonnes actions, il les avait inspirées ou conseillées : son nom

retentissait sans cesse à l'oreille de Rénée.

— Mon Dieu! ma chère, disait la voisine de campagne, que vous êtes heureuse d'avoir pour les enfans (car les enfans servent toujours de passeport à la flatterie), un si digne jeune homme! comme il est doux et savant! comme ses manières sont réservées et son langage affable! il est aimable, il est aimant; c'est vraiment ce qu'il vous fallait dans votre situation... pour vos enfans.

— Conservez-le bien, madame, disaient les Parisiens en visite; c'est un sujet précieux, homme de mérite avant l'âge. Voyez comme il aborde les sujets les plus sérieux, avec quelle assurance il les juge! Sa parole est prompte et sûre... c'est un enfant sublime, comme on disait de Victor Hugo.

— Mais oui, répondait Rénée en affectant une sorte de laisser-aller, de sang-

froid et d'indifférence, il est remarquable de trouver à cet âge autant d'aplomb, autant de savoir; ses connaissances sont variées et étendues... Je voudrais bien que ma maison lui convînt, qu'il s'y plût... malheureusement ce n'est qu'une situation momentanée pour un homme aussi distingué que lui... mais je ferai tous les sacrifices pour la prolonger... je le dois à ma fille; et je tâche, par les prévenances, par les marques de l'amitié même, de reconnaître tout ce que sa bonté fait pour elle.

C'est ainsi que la flatterie et la passion transformaient en génie, en homme supérieur, un petit collégien assez gentil, assez intelligent, assez spirituel, chez qui la mémoire suppléait au mérite, et que la bonne opinion de lui-même parvenait à établir au milieu de gens toujours disposés, par un effet bizarre de la conscience,

à croire aux autres les qualités qu'ils n'ont pas.

Madame de Thiais, aveuglée par l'amour, ne découvrait rien qu'à travers le prisme des illusions ; d'ailleurs ils se développaient tous les deux à la fois dans une vie également nouvelle, ils recevaient les mêmes impressions, ils se berçaient des mêmes espérances, ils se laissaient vivre dans le même oubli de tout ce qui n'était pas eux. Jamais félicité ne fut plus complète que la leur, rien n'y portait obstacle ; tout semblait la seconder, au contraire. Voulaient-ils jouir d'une promenade solitaire, le côté du parc vers lequel ils se dirigeaient devenait désert aussitôt, comme si on eût deviné leurs désirs ; les moindres circonstances étaient prévues pour leur ménager des tête-à-tête, la nuit, le jour, à toute heure. La gouvernante des enfans, les femmes de chambre, les valets

de pied, les jardiniers, tous avaient un cœur fin et délicat pour le bonheur de la bonne, de l'excellente madame de Thiais. Qui donc aurait voulu la troubler, elle qui n'avait jamais fait que du bien, elle, dont la grande fortune n'avait servi qu'au plus noble usage?—Bonheur! bonheur! tu peux donc exister sur la terre? — Oui, un moment, le temps de la durée d'un songe.

Rénée, livrée à l'inadvertance des voluptés de sa vie, n'avait pas encore prévu qu'un malheur pût l'atteindre, quand elle reçut une lettre, un matin : l'écriture inconnue, l'odeur vague qui s'échappait du papier, le cachet de cire, d'une nuance indécise, qui portait l'empreinte d'une devise mal venue, illisible, et le poids de cette missive, tout cela l'effraya. Une crainte passa dans son cœur, un pressentiment secret se fit sentir : sa main trem-

bla en brisant l'enveloppe. Cette lettre était ainsi conçue :

« Vous ne pouvez deviner, madame, qui vous écrit ; mais vous pouvez comprendre le sentiment qui porte un étranger à vous écrire. Retirez-vous dans le réduit le plus solitaire de votre appartement, dans le boudoir où vous ne rêvez plus seule à présent ; ensuite, après vous être recueillie, commencez cette lecture.

» Depuis un mois vous avez cessé de suivre le sentier de l'honnête femme, dans le sens le plus absolu du mot, pour la grande route de la femme du monde. Vous avez voulu le bonheur : vous aviez la liberté de vos actions. D'abord épouse fidèle, ensuite mère dévouée, maintenant, ni plus ni moins que toutes les autres femmes, si personne n'a le droit de vous blâmer encore, personne ne peut davan-

tage vous citer comme modèle ; ce que vous perdez vis-à-vis de tous, vous le gagnez dans l'intérêt de vos passions : vous n'avez plus l'empire, vous n'êtes plus l'orgueil de votre sexe, mais vous vivez selon votre cœur. Entre les deux chemins qui, pour les moindres choses, se présentent à nous, vous avez choisi. C'est ainsi qu'on mérite ; c'est la liberté, telle que Dieu l'a donnée aux hommes, pour la justice de ses jugemens.

» Dès qu'un fait est accompli, les circonstances qui l'ont fait naître et qui l'environnent ne sont plus rien aux yeux de la société. Ainsi pourquoi est-ce Charles Rémond, et non un autre, que vous avez choisi ?... Nul ne peut résoudre une question inutile ; mais vous l'avez choisi, et c'est pourquoi vous recevez cette lettre, qui ne vous intéresse pas seule.

» Charles Rémond, dans un âge distant

du vôtre, est chez vous, comme précepteur de votre fille, il a cent louis de traitement, voilà pour le monde; jusque là tout est bien pour vous, pour le monde et pour le jeune homme. Mais il y a toujours des gens intéressés à en savoir plus que les autres, et je suis de ceux-là, moi, madame : il m'est indifférent que vous supposiez à cette conduite tel motif qu'il vous conviendra.

» Je le sais, aujourd'hui le caprice de votre fille pour le latin est tourné en aversion; je sais que la situation de professeur n'est plus pour Charles Rémond qu'un prétexte; je sais que, pour en conserver le titre, il donne par hasard, quand on veut, sans suite, sans méthode, un instant à l'éducation des enfans, comme un jeu, comme un passe-temps; je sais que le reste du jour est consacré à la vie molle et voluptueuse qui fait votre bonheur: tout ce que la richesse accorde en douceurs

de luxe, il en contracte l'habitude auprès de vous : le professeur a des chevaux, il chasse, il ordonne, il est obéi : vous êtes heureuse de tout cela, vous l'aimez tant ! car vous l'aimez bien, tout le prouve à qui veut le voir ; mais lui, vous aime-t-il ? tout le prouve à vous-même, et seulement à vous-même.

» On est toujours en droit de suspecter l'intention d'un homme qui se trouve dans une position aussi fausse et aussi secondaire que la sienne. D'abord il est si jeune, et, quoique plus âgée que lui, vous êtes si belle, qu'on ne saurait douter de ses transports ; on ne s'étonnerait que d'une chose, c'est qu'il ne fût pas éperdu et fou de son bonheur. Ensuite qu'a-t-il à désirer, que vous ne soyez prête à le satisfaire ? Déjà même vous projetez pour Paris, pour l'hiver, non plus la volupté silencieuse du tête-à-tête, mais tous les

plaisirs que peuvent procurer cent mille francs de rente : vous allez connaître ensemble cette agitation de la grande ville ; vous voulez éprouver ensemble toutes les sensations excitées par les spectacles, toutes les émotions qu'on reçoit au contact des beaux-arts : c'est une série d'enchantemens qui vous attend pour chaque jour, pour chaque heure. Comment n'aimerait-il pas la femme tout aimable qui lui ouvre ainsi les portes de la vie ?

» Si vous ne sentez pas comme moi toutes les considérations renfermées dans le doute, au sujet de l'amour, c'est que vous êtes comme lui-même sous le charme des illusions ; c'est que vous ne savez pas plus que lui-même ce qui se passe en vous ; c'est que tous deux vous avez la même inexpérience à ce sujet : c'est votre premier amour à tous deux ; mais vous n'êtes pas tous deux dans une même position,

ni au même âge. Ici vous jouez votre existence entière, votre considération, en quelque sorte l'avenir de votre fille, en quelque sorte votre fortune; et lui, que risque-t-il? la partie n'est égale en rien. Seulement il croit aimer; il lui semble doux, utile, commode d'aimer : donc il aime. Il y a, peut-être, sincérité de part et d'autre, mais y a-t-il garantie réciproque? quand vous aurez atteint l'âge où les femmes doivent renoncer à plaire, il ne sera pas encore arrivé, lui, au développement de ses facultés; avez-vous réfléchi à cela, madame? avez-vous pensé à d'autres considérations plus importantes encore, à toutes celles dont vous prenez la responsabilité sans vous en douter?

» Vous êtes-vous bien rendu compte du sentiment que vous éprouvez pour ce jeune homme? l'aimez-vous pour lui ou pour vous? est-ce une de ces passions rares qui épurent ce qu'elles dévorent,

ou seulement une liaison nécessaire , agréable, qui convient en ce sens qu'elle trompe le veuvage sans blesser les usages du monde, qu'elle embellit la vie sans la détruire, qu'elle satisfait à tous les besoins de notre double nature sans engager en aucune façon au-delà de la volonté? En un mot, voyez-vous en lui l'être auquel vous vous trouvez liée par une puissance plus forte que vous, celui que vous devez respecter, pour qui vous demandez également du respect au monde, ou simplement un mari à cent louis par an? Voilà, madame, ce que vous devez résoudre dans le secret de votre conscience, si vous ne voulez pas que l'avenir vous donne tôt ou tard des dégoûts, vous offre de tristes déceptions. Quand on s'est expliqué bien exactement ses sentimens, quand on est parvenu à les définir, on a tout fait pour le bonheur, et, par ce mot, j'entends ce qui place dans une position bien décidée,

aux yeux des autres : c'est une grande erreur de croire que le bonheur soit indépendant des autres : dans la vie sociale, tout est solidaire.

» Si, comme je l'espère, votre amour est pur et dégagé de cet égoïsme hideux qui, trop souvent, flétrit certaines femmes sans pudeur et sans excuse, pourquoi donc les imitez-vous en plaçant l'être de votre affection, l'objet de votre tendresse et des plus nobles mouvemens de votre cœur, dans une position qu'on peut attaquer avec justice? pourquoi dégradez-vous ce pauvre enfant que vous aimez, de façon à ne pouvoir plus le relever jamais? lui qui n'est pas encore entré dans le monde, pourquoi le rendez-vous à l'avance un être digne de mépris en le faisant vivre d'un luxe qui le corrompt, qui l'énerve? Comment l'a-t-il méritée, comment l'accepte-t-il, cette vie quasi

oisive, toute dorée, qu'il n'avait pas hier, qui peut lui manquer demain? comment vous-même ne comprenez-vous pas qu'une femme est blâmable et ridicule d'en agir ainsi, et de faire servir ce qu'elle tient de son mari aux sensations qu'elle reçoit de son amant? comment votre cœur ne se révolte-t-il pas à l'idée que Charles Rémond est déjà flétri dans l'opinion de tous ceux qui l'adulent pour vous plaire, et qui acquièrent, vis-à-vis de vous, le droit d'exiger quand les circonstances se présenteront? parens, amis ou valets, tous ceux qui se courbent volontiers sous le regard de la fortune, par intérêt de la ménager, guettent toujours les faiblesses, non seulement pour les exploiter, mais encore pour se consoler de l'esclavage. Vous sentez, j'en suis certain, qu'il y a du bonheur à combler de ses dons celui de qui nous viennent toutes les joies; vous lui dites, sans doute, qu'il est plus géné-

reux d'accepter que de donner; vous arrangez ainsi, ingénieusement, les sophismes du cœur, sans penser que vous pervertissez une noble créature de Dieu, peut-être appelée à des choses utiles : songez à tout cela, madame, car je ne suppose pas que votre pensée s'y soit jamais arrêtée; pour avoir fait autre chose qu'aimer, vous avez trop d'imprudence, bien que vous croyiez être cependant une femme prudente et sage.

»Maintenant si, comme je suis loin de le supposer, vous en étiez déjà venue tout-à-coup à ne faire de l'amour qu'un plaisir, à ne voir dans votre état de veuve qu'une situation tranquille et libre pour regagner le temps perdu; si vous attachiez à vos richesses seulement l'importance qu'on met d'ordinaire aux moyens de tout avoir et de tout réparer; si vous établissiez un *favorisat* pour votre caprice..... —

dans ce cas, brûlez cette lettre et ne l'achevez pas;—vous ne pourriez comprendre tout ce qui me reste à dire, tout ce qu'un cœur droit est digne d'apprécier, tout ce que l'amour vrai peut faire tourner à son profit;—vous ne sauriez deviner ce qui vous reste à faire; surtout vous ne pourriez rien entreprendre pour Charles, pour celui que vous aimez et au nom duquel je vous parle, même quand je parle contre lui.

» Comment l'avez-vous connu? A cette question vous citez M. de Villeneuve; celui-ci, de son côté, si l'on veut remonter à la source, nomme M. de Montigny. Chez M. de Montigny nous aurons sans doute de nouveaux noms, d'autres personnages, parce que nul ne se refuse à recommander un enfant; parce que tout le monde est bienveillant pour un enfant, et cela est naturel. De la sorte, on trouve

presque toujours au principe une première faveur humblement et bassement quémandée, au moyen de quelque considération bien puérile, sinon bien vénale. — Ce qui vous rassure, c'est l'éducation qu'il a reçue. c'est une capacité rare chez un homme de son âge. Mais que savons-nous du fond de tout cela? connaissons-nous comment cette éducation a été faite et le motif qui l'a fait donner? l'intelligence qu'il a montrée de bonne heure, n'a-t-elle pas été destinée à quelque emploi secret, et n'est-ce pas comme un moyen d'arriver à un but qu'il s'attache à vous? Vous a-t-il parlé de sa famille, et avez-vous vérifié la vérité de ses paroles à cet égard? savez-vous ce qu'elle est, cette famille, ce qu'elle a été, comment elle vit? avez-vous sagement cherché à connaître quelle influence elle a pu exercer sur l'esprit d'un enfant?—Non, vous vous êtes livrée étourdiment à lui,

parce que son regard était doux ; vous n'avez pas redouté un homme de dix-huit ans. Mais il n'y a plus d'âge aujourd'hui pour la perversité, et les gens qui ont intérêt à faire des êtres pour un usage particulier les prennent dès le berceau et les choisissent bien. Sachez donc que Charles a été élevé au moyen de ces bourses que le pouvoir n'accorde jamais sans qu'il y trouve son compte. Placé dans la maison des missionnaires, il y était traité à part de tous les autres élèves. Et vous n'ignorez pas quelle était la plus importante mission de ces agens de l'autorité ? Sachez donc que tout est mystère et mensonge dans l'existence de la famille Rémond ; que tout a été mensonge et mystère dans l'existence de Charles, depuis sa sortie des classes. Et que diriez-vous si vous appreniez que , depuis ce temps , on vous le destine , à vous, veuve riche dont on connaissait bien tous les mouvemens du cœur ?

que son admission chez vous a été un événement prévu, qu'on attendait, qui devait, tôt ou tard, se présenter? Vous autres gens du monde, vous ne savez rien de ce qui se passe chez vous; vous ne vous doutez pas qu'on vous dirige, qu'on vous fait suivre la route qu'il convient à la politique administrative : sans cette prévoyance gouvernementale, combien de grandes fortunes seraient employées à renverser l'ordre social ! il y aurait autant de cent mille francs de rente acquis à l'opposition qu'il y a de veuves qui les possèdent. Le pouvoir est donc intéressé à introduire dans l'intérieur des familles riches quelques-uns de ses agens, et il lui en faut de tous les âges, de tous les caractères, pour répondre à tous les goûts : il y est intéressé, pour savoir non seulement ce qui s'y fait, mais pour diriger ce qui doit s'y faire. C'est ainsi que, par une administration occulte, réglée par hiérarchie, il ar-

rive à seconder tout ce qui le sert et à entraver tout ce qui lui est hostile. Pourquoi ne redoute-t-il pas l'éducation particulière? parce que ce sont ses agens qui la font. Si vous pensiez qu'on vous laissait le droit d'être riche impunément, vous aviez tort. Dans la prévoyance paternelle de ce pouvoir, on vous permet tout ce qui vous arrange : vous vouliez un amant, on vous l'envoie : on l'a disposé pour vous, élevé pour vous, engraisé pour vous. Il est bien naturel qu'il soit maintenant à votre charge, lui et les siens, s'il le veut, qu'est-ce que cela fait au pouvoir? Songez à tout cela, madame ; puis, niez-le ou ne le niez pas, les choses n'en seront pas moins ce qu'elles sont. — En général, le monde est aveugle : il faut qu'il le soit. Mais il l'est, vis-à-vis des individus qui le composent, tout juste ce qu'il faut ; il sait plus de secrets qu'on ne le pourrait croire. Il y a des gens qui, par goût, sondent,

comme je le fais, le fond des choses, et devinent toujours tout sans se tromper jamais, qu'on l'avoue ou non : ensuite ces gens bavardent ; songez-y encore. — C'est que, voyez-vous, quand on connaît le point de départ, quand on suppose le but, il devient facile de prévoir ; et l'on comble facilement les lacunes, et tous les détails de la vie sont autant de moyens de vérification : car il n'y a rien de purement exceptionnel. — Si je vous écris toutes ces choses graves, madame, c'est par intérêt pour vous ; c'est par intérêt pour votre amour : vous êtes veuve, vous êtes libre, vous vous l'êtes souvent répété, vous vous le dites encore en ce moment ; mais vous oubliez que votre viduité n'est pas complète, que vous vous devez au monde pour votre fille, et à votre fille pour la guider dans le monde. Vous n'êtes pas veuve de votre fille, madame.

» Dans votre vie de campagne, prélude

bien doux des projets que vous formez , le monde n'intervient pas, tout se passe en famille, entre les murs du parc; aussi tout ce que je vous écris ne vous semblera qu'un épouvantail; vous ne croirez à rien, vous repousserez cette lettre comme l'œuvre d'un méchant, et la passion l'emportant, comme toujours, sur la froide sagesse, vous oublierez l'avis que je vous donne; vous ne voudrez pas sentir quelle instruction il renferme et tout ce qu'il peut et doit donner de sécurité à votre existence, fût-elle tout entière consacrée au sentiment qui vous domine. Mais à Paris, savez-vous ce qui doit arriver infailliblement?—En descendant de voiture, à la porte d'un théâtre, ou en y montant, ou dans votre loge, vous entendrez prononcer le nom de votre amant, vous verrez les regards fixés sur vous; peut-être ces paroles arriveront-elles jusqu'à votre oreille : *Est-il heureux ce gaillard-là ! une*

*femme à équipage ! aussi ne nous connaît-il plus depuis qu'il est nippé comme un valet de chambre. — Ne soyez pas surprise si quelque vieux garçon à la démarche amphibie, équivoque, peint, teint, harnaché de bijoux, le salue en passant, au risque d'attirer sur vous les brouhaha de la foule. — Ne le soyez pas davantage si quelque autre moins civil l'arrête à votre bras pour lui dire : *Je ne te vois plus, petit ; tu n'as donc pas besoin de moi ?* — Une autre fois, soyez en sûre, vous surprendrez des clignotemens d'yeux qui lui seront adressés. D'un côté, dans les promenades, sur les boulevards, il s'arrêtera tout-à-coup, vous dira quelques mots sans suite, ou il vous fera remarquer une chose indifférente ; et si, inquiète de ce mouvement vous en cherchez la cause, vous verrez devant vous un homme de mauvaise mine ou une femme crottée, un paquet sous le bras. Mais cette femme, si c'était sa mère ?*

mais cet homme, si c'était un parent ou un ami de la famille? Vous n'avez pas remarqué ce monsieur qui affecte un air respectable et décent, avec ses cheveux blancs? il a marché près de vous, non sans vous voir, non sans être aperçu de votre compagnon: c'est son père, madame.—Pourquoi le père n'a-t-il pas dit à son fils:—Bonjour, Charles.—Pourquoi le fils ne s'est-il pas découvert devant son père, et ne lui a-t-il pas dit:—Je vous salue, mon père. — Cependant cet homme a un habit propre; mais son langage compromet; mais l'habitude de cet homme est d'observer, d'écouter.—Pourquoi tout cela, madame?—Si vous saviez aussi entre combien de mains il a passé, votre amant, depuis sa sortie du collège; comment il a si promptement acquis cet aplomb que vous admirez tant en lui; comment tout lui a été bon, pourvu que cela tournât à son profit: Madame de Thiais alors n'oserait plus lever les yeux

sur la foule, dans la crainte d'y voir, sans le connaître, l'auteur de cette lettre; madame de Thiais ne voudrait plus que sa fille adressât la parole à celui qu'on y accuse, ni qu'elle respirât son souffle; madame de Thiais ne voudrait plus que le regard imposteur, la sérénité trompeuse de l'être auquel elle a voué sa vie, imposassent l'ombre d'un respect à sa famille et à ses amis; madame de Thiais, alliée à tout ce qu'il y a de noble et de généreux dans le monde, madame de Thiais ne voudrait pas même souffrir le contact de cet homme avec les gens qui la servent.

» Votre cœur se gonfle, madame, des larmes chargent vos paupières; vous vous indignez, non contre vous, non contre Charles, mais contre moi, qui suis innocent de toutes vos fautes et de toutes les siennes. Vous vous écriez avec une rage secrète : C'est impossible ! c'est impossi-

ble ! tout cela est calomnieux, c'est l'enfer qui s'entr'ouvre.

» Impossible et calomnieux, madame!— Parce que vous ne connaissez du monde que les mœurs polies des salons du faubourg Saint-Honoré, vous niez tout ce qui s'agite au dehors?—Impossible! quand il s'agit de fortune, quand il est question de vivre et de satisfaire en même temps la vanité!—impossible! quand on est poussé sciemment ou malgré soi, par des gens corrompus et corrupteurs!—impossible! —Réfléchissez : n'avez-vous pas vous-même, par intérêt de fortune, agi contre votre conscience, contre vos penchans? quand je n'aurais à citer que votre mariage, ce serait déjà une raison de vous faire croire à la possibilité de toutes choses. Mais, en cherchant bien, ne pourrais-je pas trouver aussi dans votre vie quelques actions... Ne rougissez pas : vous vous connaissez

mieux que je ne puis vous connaître ; je n'ai rien à vous apprendre...

» Revenons à Charles. Puisque vous avez pu douter un instant de la véracité de mon récit, je dois vous dire comment, pour ne pas arriver à vous sans expérience, timide et enfant, comment, pour ne pas compromettre la fraîcheur de ses joues au contact des prostituées, il a trouvé économique et sage de séduire la femme du pauvre, la femme jeune et pure, heureuse, tranquille, mariée à l'artisan qui vit du produit de chaque jour. Entre l'ouvrier que le labeur courbe et noircit, et l'adolescent gracieux et soigné, à la voix douce, au regard doux, la pauvre femme n'a pas long-temps hésité à choisir : — toute femme se fût rendue comme elle, vous le comprenez, madame... Mais votre cœur s'inquiète, la jalousie vient de s'y glisser... Rassurez-vous : — le jour où Charles vous fut

amené a marqué le dernier moment de bonheur de la pauvre femme.—Entre elle et vous, Charles n'a pas hésité non plus : elle est jeune et belle, mais seulement jeune et belle.—Depuis que vous êtes heureuse, elle pleure parce qu'elle aime aussi. Mais il n'y a pas de larmes éternelles, et demain peut-être elle écouterà la voix d'un consolateur ; et bientôt le scandale et la prostitution auront remplacé, dans le ménage du pauvre, la vie supportable et le doux avenir qu'un père rêvait pour ses enfans.

» Si, du haut de votre situation, vous abaissez vos yeux sur cette triste victime, vous comprendrez, madame, que les mêmes erreurs causent le même désespoir, à quelque étage qu'on soit placé ; vous comprendrez le privilège de l'homme qui peut aller ainsi, aux deux extrémités de la société, porter le bonheur et la mort.

» De toutes ces accusations, pensez-vous, madame, que je vienne conclure en vous imposant une rupture, au nom de votre honneur, au nom de votre fille, qui doit être mère un jour? Non; il ne faut pas exiger plus qu'on ne peut obtenir; il ne faut pas demander au cœur du courage contre lui-même : la vertu n'est guère du monde, tout s'y colore par des nuances, tout s'y produit par des concessions réciproques, tout s'y forme habilement par les usages. Il ne s'agit donc, pour remédier à tout, que de ne pas déroger à cette aristocratie. Or l'usage vous autorise à tant de choses, que vous pouvez les faire tourner à votre avantage; comme eût été vous perdre sans profit, que de l'oublier un seul jour : l'usage, c'est la loi du monde.

» Je viens vous implorer en faveur de cet être auquel vous avez voué vos jours, et qui n'est pas tellement vicié par l'égoïsme

qu'on ne puisse le sauver de lui-même, peut-être. Soyez généreuse et dévouée, madame, c'est un beau rôle pour une femme, et c'est un rôle facile quand on aime, quand on a, comme vous, un cœur droit et une grande fortune. Ne le sortez pas de sa position, ce jeune homme, mais conseillez-lui d'en sortir lui-même : c'est mériter aux yeux de tous, que de se faire ainsi, au grand jour, l'ouvrier de son élévation. Qu'il mette à profit tous les dons qu'il a reçus de la nature ; que toutes ses facultés s'exercent à gravir du bas de sa naissance, au lieu où vous l'attendez, d'où vous devez lui tendre la main. Vous pouviez détruire de beaux germes, fécondez-les maintenant par l'amour ; l'amour, ce sentiment d'égalité native, quand il est pur et sans calcul, l'amour a fait des miracles plus incroyables ; un tel rapprochement n'est au contraire que son œuvre de tous les jours. Votre influence sera d'autant plus

certaine, dans tout ceci, que vous y mettez moins de mystère, que le monde pourra vous suivre, vous comprendre et vous approuver. Alors cette intimité, dégagée de tout ce qui devait la rendre pernicieuse, pourra être supposée, sans courir le danger d'être suspectée. Vous rendrez à la société un homme, et un homme qui, je le crois du moins, peut lui faire honneur ; vous n'aurez à rougir ni de lui, ni de vous, pas plus aux regards du monde qu'à ceux de votre fille, quand, plus tard, elle aura le droit de vous juger.

» Comment arriver à concilier ainsi le devoir avec l'amour, et l'amour avec l'avenir ? Un sentiment vrai vous inspirera, madame. Si vous suivez une fausse route, pensez que je suis là, et que je sais tout. Et je compte sur vous, comme vous pouvez compter sur moi.

» Je devrais finir ici sans doute, et ne plus

ajouter un conseil; cependant je crois devoir vous recommander de ne pas parler de cette lettre à celui qui en est la principale cause : ne le mettons jamais en position de rougir de lui-même devant personne, pour être plus certain qu'il voudra jouir de sa victoire... Encore une fois, madame, faites-en un homme heureux, puisque vous voulez qu'il en soit ainsi pour vous-même, mais pour la société, faites-en surtout un honnête homme. »

Après cette lecture, Rénée resta longtemps abattue, sans mouvement et sans pensée. Il y avait tant d'audace et de raison dans cette lettre ! c'était l'œuvre d'un cœur si droit ou d'un esprit si méchant, qu'elle n'osait sortir de sa léthargie, dans la crainte de prendre un parti : effrayée d'avoir à distinguer la vérité ou l'imposture de cet écrit, elle croyait pouvoir s'endormir sur un rêve terrible, pour s'é-

veiller tranquille et rassurée. Mais l'effort qu'elle tenta devait contribuer à la sortir peu à peu de cette stupeur de l'ame, plus affreuse qu'une résolution, quelque pénible qu'elle pût être.

— Mon Dieu ! se dit-elle en pressant sa tête entre ses mains, comme pour la soutenir, tant la douleur s'y élevait impétueuse : mon Dieu ! suis-je donc tombée si bas qu'il ne me soit plus possible de me relever ? non, non ! Charles est si jeune ! son cœur est pur comme son regard. A cet âge on ne sait pas tromper : son âge est mon excuse.

Puis, s'arrêtant à cette pensée :

— J'étais perdue s'il avait eu vingt ans ! s'écria-t-elle dans le fond de son ame ; oui, perdue !—Maintenant je changerai de plan ; je me dois à ma fille, à ma famille, à moi-même, et je vivrai seule, sans joie ;

je mourrai, s'il le faut, mais je n'aurai à baisser le regard devant personne... Cette lettre est infâme ! pourtant je suis satisfaite de l'avoir reçue, c'est un avis salutaire : une lettre anonyme ne doit inspirer aucune confiance, je ne crois à rien, je ne veux croire à rien de ce qui s'y trouve ; seulement tout ce qu'on y suppose pourrait être, et cela doit me suffire..... Mon devoir, à présent, est de n'entreprendre rien qu'avec l'approbation de mes parens, de mes amis : je suivrai leurs conseils, je me laisserai guider par eux..... Après tout, l'inconnu a raison, il m'avertit à temps ; je ne suis pas libre de compromettre un brave jeune homme, car c'est un brave jeune homme, le pauvre Charles ! Nous nous aimons bien tendrement, et cela ne regarde personne au monde : le sentiment est un lien secret ; mais, pour tout ce qui est livré à l'investigation des autres, pour ce bonheur dont

on me déshérite, cette félicité de lui rendre l'existence si légère qu'il n'en puisse sentir le poids, il faut de la prudence, je ne dis pas de l'hypocrisie, non, c'est indigne de moi... Je dois l'aider cependant, c'est une bonne œuvre; je suis riche, je serais presque sa mère... je l'aiderai, j'en ai le droit... nous verrons.

C'est ainsi que, sans suite dans les idées, sans lien entre elles, la pauvre femme se débattait inutilement; et, pour sortir de cette situation, recourant à l'un de ces moyens illusoire qui nous trompent sur notre propre faiblesse, elle écrivit à M. de Villeneuve de venir passer quelques jours à Thiais.

— L'opinion d'un homme si généralement respecté, pensa-t-elle, sera pour moi une autorité vis-à-vis du monde. Si, comme je l'espère, il ne voit aucun mal

dans ma conduite, car je dois sauver les apparences, je braverai courageusement ce qu'on pourra supposer... je ne dois pas céder aux menaces des méchants : un ennemi seul a pu concevoir l'espérance de me faire rompre une telle intimité... Pauvre Charles, si jeune ! et déjà des ennemis !

La pitié vint reconforter l'amour et lui donner de nouvelles forces. Cependant, par un hasard singulier, Rémond avait été à Paris dans la matinée, et Rémond n'arrivait pas. Alors une inquiétude cruelle, un doute affreux vinrent assiéger le cœur et l'esprit de Rénée ; toutes les angoisses que la lettre lui avait causées l'agitèrent de nouveau, et, quand enfin elle entendit les pas d'un cheval, quand elle aperçut son amant s'élançant au-devant d'elle, son émotion fut si vive, qu'elle resta sans force à la place qu'elle voulait quitter.

— Qu'as-tu, Rénée ? dit Rémond dès

qu'il se vit seul avec elle : je te trouve pâle, et tu trembles?...

— Pourquoi cette absence? répondit-elle d'une voix faible ; qu'as-tu fait à Paris? qui pouvait t'y appeler ?

— Des affaires...

— Des affaires, Charles ? et quelles affaires a-t-on à ton âge?...

— Elles ne me regardent pas personnellement, chère Rénée ; mais ma famille...

— Ah ! fit madame de Thiais, je deviens curieuse ; ne puis-je les connaître, ces graves affaires de famille ? Entre nous, il ne doit plus exister de secrets : je n'en ai pas pour toi.

— Ces secrets ne sont pas les miens ; ils ne sauraient avoir aucun intérêt pour madame de Thiais.

— Pourquoi donc, s'ils t'intéressent ? Parle.

— Quel enfantillage !

— Non, je veux tout connaître, pour

arriver à tout faciliter , à faire tout ce qui peut te servir...

— Merci !

Et, en disant ce mot, il lui ferma la bouche par un baiser bien tendre , qui la fit tressaillir.

— Non, non, monsieur, continua-t-elle, je veux savoir la vérité.

— Pensez-vous que je sois capable de vous la cacher, madame? répondit-il en prenant tout-à-coup un ton sérieux.

— Je ne dis pas cela, et c'est précisément pour cette raison que vous ne devez pas hésiter à parler.

— C'est la première fois qu'un doute blessant vient rompre entre nous l'harmonie, j'en découvre l'intention : elle m'offense...

— A tort : je suis aujourd'hui toute à vous, comme je l'étais hier, comme je le

serai demain ; mais je me reproche d'avoir tant tardé à connaître tout ce qui vous touche.

— Que s'est-il passé , madame ? jamais je ne vous vis dans une pareille humeur.

— Doit-on appeler humeur ce qui tient à l'intérêt le plus tendre ?

— Oui : ces mots déguisent en vain une curiosité qui me blesse ; et, si vous n'avez pas en moi , madame , une confiance sans bornes , aveugle , je ne dois pas supporter plus long-temps ma situation chez vous , auprès de vous , et, quelque effort qu'il m'en coûte , je romprai...

Rénée jeta un cri et s'élança dans les bras du jeune homme.

— Non, non, pardon, dit-elle, je t'aime!... je t'aime! je suis confiante, je ne veux rien savoir! je crois à toi!... ton amour, c'est ma vie!

Et Charles baisa ses yeux fermés, et, dans l'étreinte la plus voluptueuse, la paix rentra dans l'ame de la femme, et le reste du jour fut le plus beau de sa vie : la nature fut plus attrayante que jamais ; les oiseaux eurent des chants d'une harmonie sans pareille.

Le lendemain M. de Villeneuve trouva madame de Thiais sous l'influence des sensations les plus délicieuses : l'orage de la veille n'avait pas laissé un souvenir dans son ame.

— Me voici à vos ordres, ma chère amie, lui dit le vieillard, j'accours ; avez-vous besoin de moi ?

— Oui, dit-elle, j'ai besoin de vous... pensez-vous donc que je puisse vivre sans vous voir ? vous me négligez, je dois d'abord vous en faire le reproche. Renvoyez vos chevaux, je vous garde quelques jours ; je veux vous consulter sur le caractère des

enfans, sur celui de Léonie en particulier. Cette jeune fille est étrange, vous verrez bien.

La cloche du déjeuner vint interrompre cette explication, mais le séjour de l'ami ne la rendait plus si pressante.

En s'accoutumant chaque jour davantage à son bonheur, madame de Thiais perdait insensiblement de cette sentimentalité romanesque et rêveuse qui l'avait dégagée, en quelque sorte, de toute influence des sens; mais elle avait trouvé un homme dans l'être qu'elle regardait d'abord comme un enfant, et le positif remplaçait peu à peu le vague de l'imagination : l'intimité prenait de plus en plus d'empire sur sa vie. Une rupture avec Rémond, si des circonstances majeures l'eussent imposée, aurait été peut-être le signal d'une conduite étourdie, légère, dissipée. Pour essayer de se consoler et de se dis-

traire , elle serait arrivée insensiblement, sans s'en apercevoir , au scandale de sourire au premier venu. Il est vrai qu'elle avait presque commencé par là , moins le scandale. Les considérations de dignité de sexe et de famille, les devoirs pieux, les sentimens sophistiqués du cœur et de l'esprit, sont, vis-à-vis des besoins de sensations, non des barrières, mais des moyens d'hypocrisie qui conduisent plus sûrement au but. Et les femmes du monde réussissent d'autant mieux dans cet art de se permettre ce qu'elles désirent, que, toujours inoccupées de choses sérieuses , leur pensée conçoit et combine sans cesse dans l'intérêt de leurs passions.

Pour madame de Thiais, dans sa situation , il n'y avait de salut que dans la marche ordinaire du sentiment. Celui qui remplissait son ame avait atteint le point culminant : satisfait et tranquille, sa

tendance naturelle était de décroître ; contrarié et stimulé par les obstacles, il devait élargir le plateau, peut-être devait-il s'élever un nouveau pic ; car les passions seules font aujourd'hui de ces sortes de miracles. Rénée heureusement prenait pour guide et pour conseil l'homme le plus bénévole et le moins soupçonneux qui fût sur terre.

Ce n'était pas que M. de Villeneuve manquât de perspicacité ; il avait le cœur trop délicat pour ne pas tout distinguer , pour ne pas comprendre les nuances ; mais il était confiant , parce qu'il était probe, et, suivant sans s'en écarter jamais la ligne des devoirs et des convenances , il ne voyait pas plus le mal qu'il ne cherchait à le faire. Personne mieux que lui ne donnait une idée plus juste de ce qu'on appelait jadis un gentilhomme : droiture de cœur, noblesse d'esprit, amé-

nité de caractère , bienveillance d'intention , désir de plaire , il réunissait les qualités qui frappent au premier abord , et celles que le temps seul fait découvrir. L'amitié était dans son ame un feu sacré que l'adversité ne pouvait éteindre , et qu'il n'était pas possible à la prospérité d'accroître. Un tel homme faisait honneur à la société ; mais il s'en fallait beaucoup qu'il y fût en relief , que sa parole y fût écoutée et recueillie. Ce qui frappe les regards , dans la foule des individualités soumises au despotisme des usages , c'est l'originalité capricieuse ou le ridicule... M. de Villeneuve avait aussi le mérite d'être un brave homme. On conçoit comment il ne prétendait pas à la supériorité , et pourquoi il acceptait volontiers les gens pour ce qu'on les faisait passer , et les choses sur leur valeur de convention....— Madame de Thiais mit donc beaucoup de ruse et de finesse à faire ressortir les plus

légers traits du caractère de Rémond, les moindres mots qui lui échappaient ; son ame passionnée influait, par l'effet d'une volonté puissante, sur celle d'un ami naturellement disposé à voir et à vouloir le bien. Ensuite, quand elle crut ainsi avoir préparé la conversation grave, sérieuse, qu'elle voulait avoir avec son Mentor, elle la fit naître avec une sorte d'importance.

— Monsieur de Villeneuve, dit-elle, croirez-vous que ma fille est déjà fatiguée du latin ?

— Eh bien ! ma chère amie, les choses tournent comme vous les avez prévues.

— Soit ; mais j'en suis contrariée.... Je n'aime pas à voir, chez les enfans, cette facilité de changer de volonté à tout moment.

— Elle n'est excusable que chez eux. Et cependant combien de gens âgés méritent un semblable reproche !

— Sans doute; mais je veux, à cette occasion, vous demander un conseil..... Comment dois-je agir maintenant envers M. Rémond ?

— S'il vous devient inutile ?...

— Inutile ! non... ses soins produisent chaque jour un effet salutaire sur l'esprit de ma fille et de Léonie : je ne puis pas, décevantement, parce qu'Olympe est capricieuse, en faire subir à ce jeune homme une triste conséquence ; s'il n'était pas entré chez moi, il serait dans une autre famille d'une manière moins incertaine... D'ailleurs, vous en avez fait la remarque, c'est un homme d'un esprit distingué, et je ne vous cache pas qu'il m'intéresse, aujourd'hui que je l'apprécie... Je voudrais que cette circonstance, loin de nuire à ses intérêts, tournât, au contraire, à son avantage... s'il est possible... et c'est possible... n'est-ce pas, monsieur ?... Je crois que le bon goût, vis-à-vis du monde,

et la conscience, vis-à-vis de nous mêmes, nous autorisent à chercher tous les moyens de lui faciliter le choix d'une carrière ; il est si jeune qu'il peut tout entreprendre !... N'approuvez-vous pas ce projet ?

— Parfaitement ! tout ce que vous pensez est noble et généreux.

— Ne me flattez pas : c'est un devoir pour nous de servir ceux qui se sont dévoués eux-mêmes. Mais que croyez-vous qu'on puisse faire ?... dans quelle carrière pourrions-nous le pousser, que vous sachiez, mon ami ? vous voyez que je vous rends mon complice !

— En le devenant on est toujours sûr de se charger d'une bonne action.... Eh bien ! qu'il fasse son droit : c'est une chose indispensable ; on acquiert ainsi une position légale. Et nous aurons trois ans pour voir ce qu'il est capable de devenir, ce à quoi il sera propre..... La magistrature, la diplomatie, lui sont ouvertes. En

trois ans, avec nos habitudes gouvernementales, ce serait bien malheureux si nous n'avions pas quelques-uns des nôtres au ministère, à la justice, aux affaires étrangères; mais il faut être avocat avant tout : c'est à présent la condition nécessaire, le seul moyen d'être quelque chose, la présomption favorable; enfin, comme on dit, c'est la position légale.

— Oui, oui, la diplomatie ou la magistrature... mais c'est bien, c'est convenable..... Et vous dites qu'il faut trois ans pour faire son droit..... Oui, oui, c'est bien; je crois que c'est sage..... Ah! pardon, je vous accable de questions... M. Rémond est sans fortune, vous comprenez qu'il doit lui-même se faire sa situation... du moins je le suppose, il ne m'en a rien dit... on devine toujours ces choses-là... En coûte-t-il bien cher pour ce droit?...

— Je ne sais, ce n'est pas probable;

tout le monde est avocat aujourd'hui... D'ailleurs il peut rester chez vous, continuer ses leçons de français, de philosophie, à vos belles petites filles...

— Ah ! vous croyez !... et faire son droit en même temps... ce serait fort heureux pour lui, n'est-ce pas, monsieur de Villeneuve ? Vous m'avez donné là une bonne idée, je vous en remercie, et je veux que nous annoncions ensemble à M. Rémond ce que nous complotons pour lui.

Le bonheur rayonnait dans les yeux de Rénée : elle prit le bras de son vieil ami, et se montra si caressante, que, retrouvant sa galanterie, M. de Villeneuve ne put s'empêcher de lui débiter quelques complimens ; et le doux poison de la flatterie achevait de porter l'ivresse dans tous ses sens, quand il furent auprès du jeune homme. Jamais elle n'avait encore trouvé tant de charmes à le voir, tant d'émotion

à se trouver près de lui ; la certitude de pouvoir vivre sans être séparés venait d'anéantir les craintes secrètes que la lettre anonyme avait jetées dans son ame, tout en conciliant ce que la prudence exigeait d'elle.

— M. de Villeneuve et moi, monsieur, dit-elle en cherchant à maîtriser le tremblement involontaire que lui causait la joie, nous nous sommes occupés de vous : nous avons pensé que vous n'étiez pas destiné à passer votre vie dans un état aussi subalterne que celui de l'enseignement ; et, voyez comme M. de Villeneuve est bon ! il vous donne le sage conseil de faire votre droit...

— Madame, répondit Rémond en se troublant, je ne pensais pas être forcé de vous quitter sitôt... et ma fortune ne me permet pas...

— Nous avons songé à tout cela. M. de

Villeneuve croit qu'il vous est facile de songer à votre avenir tout en nous continuant vos soins : monsieur , ce projet ne peut déplaire qu'à vous ici.

— Me déplaire , madame ! s'écria le jeune homme en découvrant enfin tout ce qui se passait dans le cœur de Rénée, c'est une chose si douce et si avantageuse pour moi , que je n'aurais jamais songé à concevoir une semblable espérance...

—Cela est cependant, n'est-ce pas, monsieur de Villeneuve?... si toutefois, monsieur Rémond, vous ne voyez aucun obstacle à passer trois années dans cette maison avec nous?... si toutefois vous vous trouvez disposé à faire un jour un diplomate, un magistrat? c'est M. de Villeneuve qui veut vous pousser dans l'une de ces deux carrières, à votre choix...

Rémond se confondit en remerciemens, la journée se passa au sein d'une joie

douce, partagée par le vieillard, par les enfans, par tout le monde. Car madame de Thiais voulait que chacun se ressentit de son bonheur; et quand, seule avec Charles, elle pencha amoureusement la tête sur son épaule, quand son regard languissant se ferma sous la bouche de son amant, elle tressaillit de tant d'amour et de volupté, que la pensée de ne plus retrouver de tels momens lui inspira, dans le secret de la conscience, le courage de tout faire pour voiler, aux regards d'un monde clairvoyant et sévère, cet amour dont elle devenait avide et jalouse.

— O mon ame! toi ma vie! tu la partageras en la comblant de félicités; toujours, oui! oh! que je t'aime!

Et les sermens les plus sacrés expirèrent sur leurs lèvres.

CHAPITRE IV.

Les années se passèrent, — rien ne passe plus vite que les années. — Madame de Thiais était toujours heureuse de l'intimité qu'elle avait établie; Rémond avait consenti sans murmurer, le pauvre homme! à tout ce qu'on avait tenté pour lui faire une position: son intelligence sagace, une

grande facilité d'assimilation, son bon sens naturel et son esprit raisonneur, sinon brillant, l'avaient servi sans doute, mais moins que la sollicitude constante de la femme qui l'aimait, qui trouvait dans son amour une puissance capable de triompher des entraves dont la vie est toujours hérissée. La lettre anonyme avait été comme la providence mystérieuse d'un bonheur assez rare au milieu du monde, car le monde ne s'était pas mépris sur l'espèce de relations qui existaient entre la riche veuve et le jeune étudiant en droit. Il la respectait cependant, parce qu'il avait l'instinct de sa pureté; parce que Rémond, laborieux et constant, se faisait au grand jour une vie sans reproche, et l'ouvrier de son élévation progressive; parce que madame de Thiais n'excitait aucune jalousie par sa manière de vivre calme et presque retirée; enfin, parce qu'il n'y avait au fond rien qui portât

atteinte à personne. Les choses qui sont purement individuelles, quoique peut-être répréhensibles au point de vue d'une morale sévère, finissent toujours par être respectées, pour peu qu'elles durent; comme si la notoriété d'un abus lui donnait le caractère du droit. D'ailleurs, dans le monde, on n'est jamais trop éloigné d'un esprit de justice, bien qu'on crie sans cesse contre les jugemens qui s'y prononcent: une grande sévérité ou une indulgence excessive sont, malgré l'apparence, l'effet d'un sentiment secret de la vérité des choses; parce que l'exagération, pour ou contre, sous laquelle les rieurs ou les gens intéressés au mal la présentent toujours à la foule qui rit sans croire et qui croit sans rire, redescend au niveau naturel dès que la réflexion et le temps viennent reprendre leur empire.

Dans un de ces momens où l'âme se

repose d'elle-même, où tout se reflète dans le miroir de la conscience, comme, pendant une halte, le voyageur examine la route parcourue, madame de Thiais avait relu la lettre anonyme; elle avait distingué, avec plus de sang-froid qu'on n'en devait attendre d'elle, le caractère singulier de cet écrit, où régnaient plus de franchise et de bonhomie que de malveillance; et rapprochant ses propres observations des inductions qui s'y trouvaient contenues, dans la crainte que tout ne fût vrai, elle conçut la résolution courageuse de tout admettre comme autant de convictions. Ensuite, éprouvant le même amour, le même besoin d'être aimée du seul homme qui eût comblé sa vie d'extases, elle s'était tracé, pour plan de conduite, de suivre tous les conseils de l'ami inconnu, de l'écrivain mystérieux.

— Je le sauverai, se dit-elle, j'en ferai un

honnête homme : je veux être fière de lui, je veux que le monde l'honore, afin qu'il me respecte ; je veux poser entre son avenir et la crainte une barrière qu'il ne puisse plus franchir ; je veux que le passé meure à tout jamais pour lui. Je deviendrai son unique famille, car je l'aime plus que personne, moi qui lui sauve l'honneur, qui ne lui permets plus de transiger avec sa conscience ni de faire un pas hors de la voie droite !... Qu'il ait failli sous la conduite et l'influence de gens grossiers, je le veux bien ; que m'importe ! il y a tant de beaux germes en lui, tant de nobles qualités dans son ame, qu'il se relèvera, mon Charles, plus méritant, plus radieux, plus digne d'estime. Oh ! si mon amour ne faisait pas ce miracle, s'il n'épurait pas cette vie si pleine de promesses, c'est que l'amour serait seulement une passion brutale, un vice corrupteur ; et Dieu n'a pas voulu qu'il

en fût ainsi : il en a fait le rachat de nos fautes... Oh ! je l'aime comme on doit aimer l'être qu'on sauve , je l'aime pour lui, pour lui seul ; je lui dois de connaître un sentiment sans lequel la vie n'est pas complète : ma reconnaissance sera sans bornes, comme mon amour... je suis dévouée !

Dès lors , avec l'intelligence d'une passion vraie, elle n'avait plus détourné ses regards de ce point devenu le centre et le but de la vie. Comme Clytie elle avait son soleil : Rémond était sa lumière et son idée au réveil, son souvenir et son espoir en s'endormant ; et, pendant son sommeil, ses songes devenaient encore, par l'effet d'un magnétisme naturel, par des révélations mystérieuses, l'occupation de sa pensée, la source de son bonheur.

D'abord, en secret, elle s'était attaché un

homme qu'un salaire dispensait de toute explication confidentielle, et que son intérêt rendait actif et discret; cet homme épiait Rémond dans toutes ses actions, écoutait ses paroles, parvenait, sous un prétexte plausible, partout où le jeune homme était appelé par ses études ou par ses affaires; il s'introduisait même au sein de sa famille, chaque matin recevant ses instructions: chaque soir rendant ses comptes, rien n'échappait ainsi à la prudente curiosité de l'amante. Elle pouvait tout s'expliquer en confrontant tout, les aveux de Charles et les rapports de l'espion; elle parvenait, par ce moyen terrible, odieux, mais justifié par les heureux résultats qu'elle en tirait et surtout par l'honnêteté de ses intentions, elle parvenait à connaître une vie à laquelle la sienne était si étroitement liée, et à sonder un cœur par lequel seul son cœur battait. Aussi le plus léger mensonge n'échappait pas à Rénéé;

mais la confiance apparente qu'elle accordait à son amant ne se démentit jamais, même quand elle eut la triste occasion de s'effrayer, quand des circonstances bizarres venaient autoriser ses craintes. Alors tout ce que l'âme aimante d'une femme peut concevoir d'ingénieux, elle l'employait pour parler à la conscience du jeune homme : le conseil était détourné, la leçon s'enveloppait des caresses de l'amour.

— Vous ne me trompez pas, mon ami? disait-elle d'une voix émue, en prenant d'une main tremblante la main de Charles, en retenant des larmes sous ses paupières: j'ai toute votre confiance, n'est-ce pas? voyez comme je vous laisse disposer librement de votre temps; vous n'en abusez pas? non!—vous m'aimez bien? oui!—vous m'aimez seule? oh! que je suis heureuse! je mourrais de chagrin d'être trahie par vous, si jeune!... Allons, ne prenez point

cet air d'orgueil, je ne vous l'aime pas ; il me blesse dans ce moment : il y a des jours où je vous le passe, aujourd'hui, non. Car, Charles, ce que je veux, c'est de vous voir entrer dans le monde par la bonne porte ; il faut que vous y viviez comme l'honnête homme doit y vivre ; et dans votre situation, on ne saurait trop prendre de précautions, vous le savez bien : il existe toujours à côté de nous, sans que nous le sachions, des gens intéressés à mal interpréter les actions les plus innocentes, à tirer des inductions des démarches les moins équivoques... — Qu'avez-vous fait hier?... Encore une fois, ne prenez pas ce maintien, ne cherchez pas à vous donner une contenance qui différerait de celle de tous les momens ; je ne vous accuse pas, moi, je crois en vous... Voyez, mon ami, on m'assurait, il y a quelques minutes, que vous n'étiez pas où vous m'avez dit, mais dans un autre lieu, là,

par exemple : c'est une pure calomnie , j'en suis certaine. Je n'ai pas eu l'air étonné. J'ai même ajouté que je savais , en effet , que vos affaires vous obligeaient d'y aller : il ne faut pas laisser croire aux méchans qu'ils vous font de la peine... Mais , c'est égal , c'est toujours un coup qu'on me porte quand on me fait entendre de telles absurdités... Je sais bien que vous ne me feriez pas un mensonge ; car votre position est douce ici , n'est-il pas vrai ? rien ne vous manque que je sache ? Et les choses sont ce qu'elles doivent être vis-à-vis du monde. Mais comme je suis à vous , moi , tout est à vous , et si vous n'étiez pas heureux , je le saurais ; c'est à moi seule que vous confierez vos chagrins , je l'exige. —Chacun vous aime , dans ma maison , dans ma famille ; tous mes amis sont les vôtres. Comme on s'intéresse à vous ! avec quelle joie on a su que vous aviez été reçu bachelier il y a un an ! et tout récemment

encore en apprenant que votre premier examen de droit avait obtenu tous les suffrages. Olympe fait des progrès auxquels j'étais loin de m'attendre, grâce à votre persévérance; Léonie elle-même est docile à votre voix; M. de Villeneuve vous prône partout; moi, je ne mérite pas trop vos reproches. Allons!.. voilà que vous pleurez, enfant! Que veut dire ceci?... ne baisiez pas mes mains, je vous le défends; votre place est dans mes bras, sur mon cœur.

On le comprend, madame de Thiais était arrivée à un âge où tout prend un caractère sérieux, où les passions ont des racines profondes, et l'amour chez elle ne s'exhalait pas en transports, ne s'usait pas dans des scènes de désespoir. C'est que la femme du monde n'a pas la jalousie de la grisette, jeune, frivole, emportée; chez elle le savoir-vivre comprime les sensations; les douleurs sont mieux cachées

et plus cuisantes. On comprend aussi comment Rémond développait heureusement, au contact de cette femme, ses dispositions natives; comment sa vie s'épurait de jour en jour par l'ascendant naturel de la passion, non qu'il l'éprouvât, car à vingt ans on n'a pas encore de passion, mais parce qu'il en ressentait les effets par tout ce qui le touchait personnellement. Ainsi madame de Thiais était parvenue, tant la volonté est puissante, à conserver chez elle, dans une posture que chacun comprenait et admettait, un homme qui ne se soutenait que par elle, et qui lui devait une sorte d'aisance relative, justifiée, du reste, par les soins réels et constans qu'il donnait à l'éducation des enfans, et surtout par l'ardeur qu'il mettait à s'ouvrir une carrière dans le monde.

On doit comprendre encore comment, dans ce bonheur, l'amour maternel avait

perdu, chez madame de Thiais, cette ardeur qu'une passion plus énergique subordonnait malgré sa volonté. Sans doute elle était bonne mère, parce que la femme du monde doit l'être; mais elle voyait Olympe grandir et se former, et la beauté de son enfant l'avertissait qu'elle devait bientôt, en sa présence, renoncer à plaire. Cependant cette prévoyance importune ne lui montrait pas un temps si prochain qu'elle s'en effrayât; elle trouvait même, durant les leçons, un charme inconcevable à voir ces deux jolies têtes de fille, si gracieuses et si fraîches, surmontées de celle de son amant gracieuse et fraîche aussi dans ses mâles proportions. Son regard languissant se fixait sur ce groupe de jeunesse, avec un plaisir muet qu'elle n'osait troubler par un mot ou par un soupir. C'est qu'en effet il y a dans la jeunesse, au moment où elle nous quitte, quelque chose de si beau, de si passager, qu'on éprouve

une sorte de mélancolie à la voir briller chez les autres. D'ailleurs, à l'aspect de ce tableau, que de sentimens s'agitaient dans le cœur de Rénée ! la vie passée, la vie d'espoir, la joie du moment, tout était là, son amant et sa fille ! Et le temps passait vite, puisque chaque jour avait des heures si doucement remplies.

Oui, le temps marchait : les deux jeunes filles décelaient, par le caractère, ce que l'avenir serait pour elles.

Olympe, réfléchie avant l'âge, observait tout avec une perspicacité qui n'est pas rare chez les jeunes filles ; elle devinait les choses sans pouvoir se les expliquer ; les moindres démarches de sa mère, les plus légers mouvemens de sa physionomie, tous les truchemens secrets de l'intimité, arrivaient à son intelligence sans qu'elle en comprît le but : mais un instinct puissant l'avertissait, et une espèce de jalou-

sie involontaire s'élevait dans son ame, quand elle surprenait les indices du bonheur, d'un bonheur inconnu. Puis la curiosité lui faisait guetter les mystères; puis une vague langueur s'emparait de ses sens; puis elle recherchait la solitude, elle devenait inquiète et rêveuse, et un tremblement étrange s'emparait d'elle quand, par hasard, sa main touchait celle de Rémond. Quand leurs yeux se rencontraient, elle se sentait pâlir et rougir; partout elle le cherchait... mais elle évitait la présence de sa mère, et celle-ci, dans son imprudente sécurité, ne voyait pas les effets causés par son exemple.

Léonie, au contraire, avec une naïveté d'ange, se laissait aller aux mouvemens de son ame, sans que jamais la pensée du mal vînt la forcer à déguiser ce qu'elle éprouvait. Toute en dehors d'elle-même, elle vivait sans refuge, sans secrets, pen-

sant haut, disant tout, heureuse de réussir dans l'art de la peinture, qu'elle étudiait avec une persévérance couronnée des succès les plus rapides. Insouciant des choses de la vie positive, elle semblait se créer un monde à part, pour elle seule, un monde imaginaire, où les beaux types de Raphaël sortaient de leur toile pour l'animer et y prendre une part active. L'imagination de la jeune fille paraît la vie d'artiste de tant de charmes, de tant de prestiges, qu'elles' éloignait ainsi des habitudes matérielles. On' aurait pu croire qu'elle n'existait, jeune et frêle, que par la magie d'une pensée qui sans cesse lui tenait lieu de tout.—Le peu d'importance qu'elle attachait à sa toilette était peut-être le signe le plus certain de la réalité de sa vocation; la mode capricieuse et changeante, si bizarre pour les yeux de quiconque a l'instinct et le secret du beau toujours vrai et simple, ne paraissait à Léonie

qu'une nécessité qu'il fallait subir comme celle des autres usages de la société; mais elle ne mettait pas, comme Olympe, du prix à un vêtement de telle étoffe et de telle forme : aussi, peu comprise de sa gouvernante, il n'était pas de jour qu'on ne lui adressât quelques reproches et entre autres ceux-ci : « *Mon Dieu! mademoiselle, comme vous êtes fagotée! que dira madame de Thiais de vous voir ainsi bâtie, aujourd'hui qu'il y a du monde?* Mais la remontrance glissait sur l'ame de la jeune fille. Et que lui faisait, après tout, qu'on ajustât sa toilette de telle façon! elle se laissait faire, comme elle laissait dire; et, dans le salon, presque étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, ne voyant pour ainsi dire pas les beaux messieurs et les belles dames, n'entendant presque rien de tout ce qui s'y disait, elle était là par position, parce qu'elle avait quinze ans, parce qu'elle vivait, orpheline, chez mada-

me de Thiais, amie et compagne d'Olympe.

Un jour, madame de Thiais reçut une seconde lettre; elle reconnut l'écriture, et ne trembla point!

La lettre était ainsi conçue :

« Grâces vous soient rendues, madame, vous avez remporté une belle victoire; vous avez fait une bonne action, et vous en êtes actuellement récompensée : cela doit être. — Aujourd'hui, celui que vous aimez a des droits à votre tendresse : il a rompu *tout pacte avec l'impiété*; il a du moins le mérite de s'être laissé faire un homme d'honneur, un homme respectable : c'est quelque chose, c'est beaucoup même dans un temps comme le nôtre. Si j'ai gardé le silence pendant six années, ne pensez pas que je sois devenu indifférent à mon œuvre, et que j'aie cessé d'avoir les yeux ouverts sur Charles. C'eût été une

contradiction, que le mobile secret de ma conduite rend impossible. J'ai tout su, j'ai tout vu, j'ai tout apprécié dans ses actions. Il s'est débattu contre lui-même, il lui a fallu lutter avec l'habitude; mais on en change facilement à son âge. Entre l'abjection et l'estime du monde, l'homme d'esprit ne devait pas balancer. Les liens de famille qui l'enchaînaient à de tristes secrets, il les a desserrés: ces liens ne sauraient plus le retenir. Sans doute il a fait servir vos largesses à soulager la position souffreteuse d'une mère; mais qui oserait lui en faire un crime? Ce n'est pas vous, madame, ce n'est pas moi. Ce que les raisonnemens n'auraient pu obtenir, le cœur d'une femme est parvenu à le produire; et cette réforme était plus difficile que vous ne le pensez, précisément parce que Charles est un homme d'intelligence, et que l'homme capable se trompe souvent au point de croire que le chemin de traverse est

le chemin le plus court : il le suit par orgueil , il ne veut pas retourner en arrière ; il marche, il avance ; et quand il arrive, c'est le mépris qui lui ouvre la porte à laquelle il frappe : il n'en sera point ainsi pour Charles. Votre esprit ingénieux , le sentiment délicat de votre ame ont trompé l'erreur ; et le bandeau mis sur ses yeux a protégé ce retour : mon Dieu , je vous remercie ! madame, je vous remercie.

» Le voilà donc avocat, Charles Rémond. Hier il a prêté serment ; et vous ne l'avez pas vu promener sa robe noire dans la grand'salle : moi, j'étais là. Demain il plaide d'office à la cour d'assises , j'y serai encore : je veux l'entendre , je veux savoir ce qu'il dira pour la défense d'un homme jeune encore, repris de justice, attaché à la bande de sûreté , volant pour ne pas perdre sa main , et portant dans les familles le désespoir en se servant des femmes qu'il a séduites pour exercer

son double emploi. Complice d'une femme accusée d'infanticide, il n'est pas de subtilité qui puisse le soustraire à l'échafaud. Que dira-t-il, le jeune avocat, en commençant son stage? Dans cette carrière d'homme public, d'homme utile, ne l'abandonnons pas, madame; le cœur d'une femme tendre est une source inépuisable de sentimens, et le sentiment, c'est la force et le triomphe dans notre existence terrestre.

» Adieu, madame, soyez heureuse. »

Le soupir qui sortit de la poitrine de Rénée était d'accord avec une pensée adressée au ciel.

Cependant, depuis que Rémond, avocat, avait pris, vis-à-vis du monde, une espèce de maintien moins subalterne, madame de Thiais, plus assurée elle-même, ressentait le désir de vivre avec plus

d'éclat, de reprendre les projets de plaisirs et de vie agitée qu'elle avait formés avant qu'on n'éveillât sa prudence, qu'on ne la forçât à concentrer son bonheur; et soit que l'âge l'avertît de profiter des derniers beaux jours, soit qu'elle sentît le besoin de ranimer ses sensations par le bruit et le mouvement, elle songea que sa fille était destinée au monde, et que son devoir était de l'y conduire. D'ailleurs, il lui fallait jouir des fruits que les années précédentes avaient fait pousser et mûrir : bien convaincue maintenant que son amant, entre les deux voies, ne suivrait plus que la bonne; certaine que l'intérêt bien entendu en avait fait un homme probe, que la société verrait en lui un homme distingué, elle l'avait fait présenter par M. de Villeneuve, comme, grâce à lui encore, elle espérait le faire avancer dans la magistrature. Déjà la promesse qu'il serait nommé juge suppléant, premier degré de la hié-

rarchie , commencement indispensable , lui donnait le courage de braver tous les préjugés du monde ; et , fière de son ouvrage , elle trouvait une sorte de gloire à promener son amant , sinon à ne plus déguiser son amour . Ce n'était plus la timide Rénée tremblante en présence d'un collégien ; ce n'était plus la veuve inquiète faisant épier toutes les démarches de son amant ; chaque année avait servi de transition pour l'amener au point d'afficher avec aplomb ses sentimens et ses relations intimes . Plus de craintes du monde de son côté , et dans le monde , pas de surprise ; l'habitude avait établi son empire : madame de Thiais et M. Rémond , ces deux noms s'unissaient involontairement , comme deux personnes qu'on ne voyait pas seules . La famille , les amis , n'avaient jamais vu le mal ; personne ne voulait maintenant le voir : il n'était plus temps ; il y avait prescription pour les caquetages , on

admettait ce qu'on ne pouvait plus empêcher : c'est la marche ordinaire des choses ; tout était bien pour les gens ni trop scrupuleux ni trop sévères, qui forment ce qu'on appelle le monde. Le préjugé était en faveur de madame de Thiais et de M. Rémond, puisqu'il n'avait pas tourné contre eux. Dans tout ceci, il y avait eu autant de bonheur que de sagesse, soit ; mais qui pouvait avoir le courage de blâmer ce qui ne portait préjudice à personne ?

Cependant il était résulté, d'une intimité qui durait depuis six ans, un malheur secret, un grand sujet de tristesse, quelque chose de bien grave et de bien terrible, au point de vue de l'éducation et de l'influence que les premières impressions exercent sur la vie des femmes, c'était la pâleur et la rêverie d'Olympe, de la riche héritière, de la future femme du monde.

CHAPITRE V.

A mesure qu'elle avançait dans la vie, qu'elle s'expliquait son être et ses lois, et le monde, et les usages, et tout ce qui formait le tableau mouvant constamment offert à ses regards, Olympe devenait plus triste et plus rêveuse, surtout plus inquiète. Cependant elle s'efforçait de ca-

cher le motif secret de sa préoccupation ; elle souriait, elle voulait aimer les plaisirs de son âge, les fêtes, les bals ; elle cherchait à se tromper, à se distraire, elle y parvenait. Mais, au milieu des bruyantes et vaniteuses distractions, elle puisait de nouveaux sujets de trouble pour les heures de solitude : Rémond, toujours Rémond ! Rémond et cette mère qu'elle devait respecter, à laquelle elle venait chaque jour donner un baiser, voilà le rêve constant de ses nuits, l'inévitable réalité de chaque heure de la journée.

— Pourquoi n'avez-vous pas jeté sur votre vie un voile impénétrable, ô ma mère ! se disait-elle souvent à elle-même, appelant ainsi la raison à son secours, comme pour apaiser son mal, car rien ne fermenté plus vite que le sentiment, rien ne donne à l'âme plus d'énergie que la passion. Pourquoi, ma mère, n'avez-vous

pas respecté l'innocence de votre enfant ? aujourd'hui, à seize ans, je serais encore naïve, je serais heureuse, si je n'avais pas, depuis si long-temps, interprété, par vos actions en ma présence, vos actions les plus secrètes, si un instinct de malheur ne m'avait pas révélé des voluptés dont la nature m'explique à présent le but. Ne vous rappelez-vous plus le temps où vous étiez petite, le temps où la pensée précoce s'ingénie à percer le mystère de toute chose ? eh bien ! moi, depuis que j'ai vu briller dans vos yeux une expression bizarre, tendre, j'ai regardé Rémond comme un être qu'il fallait admirer, parce que vous l'admiriez ; j'ai, peu à peu et chaque jour davantage, aimé cet homme parce que vous l'aimiez. D'abord c'était là tout, mais depuis c'est de l'amour ; c'est un amour qui brûle et glace toutes mes heures ; c'est un sentiment plus fort que moi, c'est le tourment de l'envie, c'est par fois

un mouvement secret que je n'ose expliquer... Votre bonheur me tue, ma mère!... Vous l'aimez donc bien? Oh! oui, vous l'aimez bien, mais moins que moi peut-être! Si vous saviez quels doux rêves je me fais avec son image! Comme elle occupe ma solitude, comme elle trompe ma langueur! Si vous saviez quelle vie heureuse j'arrange avec lui, avec son amour!... Laissez-le-moi, ma mère, ma bonne mère! et je vous bénirai, car vous aurez deux fois donné la vie à votre enfant.

Alors une pieuse exaltation s'emparait de son ame, elle tombait à genoux, joignait les mains, elle priait et répandait des larmes. D'autres fois, son cœur fermé à tout sentiment tendre ne lui suggérait que des reproches; tous les symptômes de la haine se manifestaient à elle: les sourcils froncés, la bouche contractée,

donnaient à ce jeune visage quelque chose de sinistre et de passionné; la pâleur de ses joues et l'expression de son regard devenaient pénibles à supporter chez la pauvre enfant; mais la pensée surtout eût effrayé.

— Lui, si jeune, si beau, que trouve-t-il donc de séduisant en ma mère? malade, sans fraîcheur, comment peut-elle lui plaire? ne comprends-je pas bien encore l'amour? y a-t-il au fond de sa conduite un mobile que je ne connais pas?... à moi pas un regard, à moi pas un sourire; et cependant je suis belle, je suis jeune! quel mystère!... je le percerai, je saurai tout. Aujourd'hui je ne suis plus un enfant, je ne vois plus en lui un maître: s'il nous arrive de causer ensemble, nos entretiens ont pour sujet quelque point de métaphysique; c'est l'analyse du cœur et des sentimens qui succède aux

enseignemens abstraits de la pensée...
eh bien ! j'aborderai les questions qui
m'intéressent, je lui expliquerai sagement
l'état de mon ame ; il me comprendra
sans doute, il aura quelque pitié de moi...
Cette idée me soulage... Peut-être devi-
nera-t-il que je l'aime!... pourquoi viens-
je de rougir et de trembler ? l'aimer,
n'est-ce pas ma vie ? s'il pouvait aussi
ressentir un tel amour ! ô mon Dieu ! s'il
pouvait me sourire comme je l'ai vu sou-
rire à ma mère !... ma mère ! toujours ma
mère !...

Ses larmes coulaient alors ; abondantes,
non plus de pieuses larmes dans un mouve-
ment de sainte exaltation, mais des larmes
de dépit, de colère, des larmes impies.
Oh ! qu'elle eût été punie de son bonheur,
la femme du monde, si elle eût deviné le
cœur de sa fille, si elle eût prévu ce que
son exemple devait en faire ! Mais les

passions qui viennent tard ne permettent plus ces momens où la nature reprend ses droits, heureux intervalles de repos, pendant lesquels la jeunesse retrouve sa pureté native et subit la douce loi de la compassion. Quand l'âge et l'expérience ont excité l'égoïsme, les passions absorbent toutes les facultés : on ne voit plus, on n'entend plus, on ne comprend plus que par elles, c'est le despotisme aveugle et sourd qui dit : La vie c'est moi.

Ce que madame de Thiais ne pouvait pas apercevoir, ce qui échappait à ses regards, Rémond devait le comprendre, le ressentir, lui, peut-être parce qu'il était jeune. Depuis qu'il se trouvait établi dans le monde et que sa nomination récente dans la magistrature l'y rangeait, en quelque sorte, comme un naturel du pays, un certain esprit d'indépendance s'était d'abord emparé de lui timidement,

puis chaque jour prenait plus d'empire ; ce n'était pas de l'ingratitude, c'était l'effet inévitable d'une position nouvelle : les facultés se dégageaient du servilisme de l'habitude ; ses manières en prirent une allure plus libre ; il se crut le droit de faire usage de la raison pour lui seul, et bientôt de ses sens.—Voilà ce que madame de Thiais aurait dû prévoir ; mais la mère et l'amante devaient subir le même châ-timent : Rémond, toujours placé entre elle et sa fille, vit la différence. Olympe, belle comme la jeunesse, intéressante par sa mélancolie, fit sentir l'âge et les altérations qu'il produit, et le positif de madame de Thiais. Ce n'était plus l'aventureuse de 1830 ; et, de l'autre côté, ce n'était plus le collégien timide, empressé de connaître ce qu'il espérait de la femme ; le temps avait amené ses résultats : Rémond rêvait l'insurrection, comme au collège on rêve les vacances. Dès qu'on met le pied sur

ce terrain-là, tôt ou tard il faut qu'on avance.

Quand il se trouvait près de ses élèves, devenues de belles grandes filles, les agaceries de Rénée lui semblaient niaises et surannées. Quand il détaillait les contours si gracieux, les nuances si douces de la jeunesse, et sa peau fine et transparente, et ces yeux d'un éclat si pur ! les lignes du visage de la pauvre Rénée lui semblaient heurtées, rudes, anguleuses, et les chairs plissées et molles, et les contours carrés. Et quand il les voyait marcher, les jeunes filles ! sveltes, ondulant, comme si leurs petits pieds n'eussent pas touché la terre, il n'osait plus porter ses regards sur madame de Thiais si elle essayait de courir à son approche, tant sa démarche nécessitait maintenant d'efforts pour chercher à se rendre souple et légère. Puis, l'expression de la physionomie formait un si grand con-

traste, entre la femme et les deux enfans, qu'il était impossible au jeune homme de ne pas sentir quel joug pesait sur lui.--L'intimité avait duré tout le temps qu'elle pouvait durer; la vanité d'une liaison brillante ne pouvait plus tenir lieu d'un sentiment plus fort et plus doux; la nécessité n'imposait plus sa loi; la nature reprenait son droit d'aînesse. Chaque jour, Charles éprouvait le désir du changement; malgré lui, plus de soins envers Rénée; et Rénée, avertie par une crainte secrète, redoublait de tendresse, et sentait chaque jour aussi que l'amour de Rémond était plus nécessaire à son bonheur. De ces dispositions contraires naissaient des querelles; les querelles amenaient des raccommodemens; mais, si ces alternatives entretenaient la passion dans le cœur de la femme, elles ne produisaient chez Rémond qu'une fatigue importune. Et il ne souffrait pas seul de cette altération d'humeur;

bientôt tout le monde, dans la maison, eut à en gémir; et l'on pouvait distinguer parfaitement les bons et les mauvais jours de madame de Thiais : il n'y avait plus de secret dans sa vie ; elle était heureuse ou malheureuse au su de chacun; c'est-à-dire quand Rémond était aimable ou ne l'était pas : tout était là.

Vainement, dans les heures de tête-à-tête, elle se penchait encore sur l'épaule de son amant; vainement elle l'enlaçait de ses bras et le caressait de ses regards; vainement elle lui disait :—Tu es ma vie; s'il me fallait te perdre, renoncer à tes baisers, je n'aurais plus qu'à mourir.—Il la voyait sans plaisir, il l'écoutait sans charmes, avec impatience; et souvent même il ne supportait plus ces momens que par l'effet d'une bizarre illusion, que grâce à la puissance d'une imagination frappée : la pensée des jeunes filles voltigeait autour

de lui ; il croyait entendre leur voix et des paroles timides : alors il pouvait sourire à sa maîtresse et la tromper, malgré lui, par des transports qu'elle n'excitait pas, par des caresses qui ne lui étaient plus adressées.

La passion ne raisonne pas, dit-on, elle discerne mal, elle voit trop ou pas assez ; tout cela est vrai quand le cœur n'en est pas le centre. Tout cela était juste relativement à madame de Thiais, qui aimait visiblement pour elle, pour elle seule, à présent que l'âge la courbait sous la loi d'un égoïsme inévitable ; car, sans qu'on se l'avoue jamais, sans se l'expliquer d'une manière positive, on sait qu'on ne peut plus plaire, qu'il ne reste plus à donner aux amours que des feux mourans ; on a la conscience de tout ce qui nous fuit, par tout ce que l'orgueil irrité s'acharne à retenir. Et Rénée avait souvent remarqué

que Rémond , involontairement , suivait du regard les pas des jeunes filles. Elle avait cru apercevoir qu'il manifestait souvent pour la pauvre artiste une préférence marquée. Léonie, à travers le voile d'une crainte repoussée par l'amour-propre , était donc secrètement , pour elle , une rivale; et jamais la pensée que Rémond pût trouver du charme à voir sa fille ne s'était présentée à son esprit.

Le jeune homme , en effet , éprouvait pour Léonie une sympathie douce ; il la voyait , sinon plus belle qu'Olympe , du moins douée d'une beauté plus originale, plus capricieuse , et surtout d'une ame plus impressionnable et plus ferme à la fois : sa naïveté, sa candeur, jointes à l'éclat d'une vive imagination, lui donnaient à ses yeux un caractère particulier, comme ses traits formaient un type à part. Cependant Olympe lui paraissait bien attrayante

dans sa tristesse, avec son regard noir, à demi voilé par ses paupières blondes; et puis il y avait tant de distinction dans son maintien, dans son langage! elle avait si bien pris du monde ce qui ajoute de l'attrait et de la grâce aux dons de la nature, qu'il lui devenait embarrassant de se trouver long-temps seul avec elle. Mais la mère lui avait dit plusieurs fois, sans se douter qu'elle eût à parler pour son enfant :

— Vous n'oubliez point que le monde est sévère pour tout ce qu'il appelle ses usages, mon ami? Je n'aurai point à craindre un reproche à cet égard, n'est-ce pas? La séduction est une chose bien blâmable, vous le comprenez? Une jeune fille n'est point en garde contre un danger dont elle ignore l'existence. Voilà pourquoi on est sans pitié pour quiconque vient troubler et désenchanter une

vie qui commence à peine, vous le savez bien ? Le monde n'a pas tort : les jeunes filles ne doivent pas être libres d'elles-mêmes, c'est l'intérêt des familles, moins que le leur ; car le cœur est quelquefois la dupe des yeux, et l'on trouve peu d'hommes qui vous ressemblent, cher Charles, qui unissent tant de délicatesse de principes à tout ce qui plaît aux regards. Mais, avec vos qualités, l'oubli du respect qu'on doit au monde, pour les jeunes filles surtout, serait véritablement un crime... — Oui, monsieur, un crime... — J'en appelle à vous-même, en supposant, comme exemple, quel malheur résulterait pour Léonie, pour l'orpheline, si l'on venait l'écartier de la bonne voie... Elle, sans famille, sans fortune... Et d'ailleurs, eût-elle une fortune et une famille, n'y aurait-il pas encore un crime à désoler une pauvre enfant et tous ceux qui l'aiment?... Oh ! je parle bien sérieusement, c'est un conseil

d'amie que je vous donne ici : je le crois, du reste, inutile, car vous êtes prudent, sage, et puis vous m'aimez, n'est-il pas vrai ?

Toutes ces précautions de la femme passionnée ne produisaient d'autres résultats que d'éclairer davantage Rémond sur l'état de son ame, sur l'amour tendre, involontaire, qu'il était disposé à ressentir, qu'il ressentait peut-être déjà, sans le savoir, pour une des deux jeunes filles offertes chaque jour à sa vue, sans connaître encore laquelle, et peut-être pour toutes deux à la fois, jusqu'au jour où le cœur devait se prononcer par un choix. Cette vague situation, où l'ame flotte incertaine au sein des projets et des illusions, ne manque pas d'une certaine volupté; et Rémond s'y laissait aller, sans songer aux conséquences qui pouvaient en résulter, quoique pourtant, dans sa con-

science, il admît toutes les raisons que faisait valoir son amie : il avait bien compris, une fois pour toutes, qu'on ne se soutenait dans le monde, quand on s'y trouve sans naissance et sans richesse, qu'en ne blessant jamais le moindre de ses préjugés.

Madame de Thiais était intérieurement agitée d'une crainte trop fondée pour cesser un seul moment d'être sur ses gardes, pour ne pas tenter tout ce qui pouvait calmer ses pressentimens sinistres. Léonie devenue une fois le sujet de ses terreurs secrètes, sa pensée s'ingéniait à chercher les moyens d'éviter les malheurs que sa jalousie lui faisait prévoir, même dans les occasions les moins suspectes; et, comme la plus légère apparence lui portait ombrage, comme la cause la plus innocente prenait à ses yeux un caractère criminel, faute de pouvoir se

plaindre sans s'exposer à devenir ridicule, elle résolut d'éloigner, à quelque prix que ce fût, la compagne de sa fille, la fille adoptive de son mari, l'enfant qu'il avait si vivement recommandé à son lit de mort. Dès lors, feignant une tendresse toute obsédée des intérêts de la jeune artiste, elle marcha au but avec cette adresse que les femmes du monde portent si loin, que le savoir-vivre protège, et qui frappe sous les formes aimables de la bienveillance. M. de Villeneuve, protecteur sincère, ami dévoué de l'orpheline, fut habilement mis en œuvre dans cette circonstance. C'est ainsi qu'on emploie toujours ceux qu'on redoute, pour n'avoir pas à lutter contre eux.

D'abord madame de Thiais, prenant pour prétexte la crainte de voir les habitudes d'artiste que Léonie avait adoptées exercer sur le caractère de sa fille une

sorte d'influence, elle avait critiqué cette manière de vivre, en s'excusant de l'avoir autorisée par l'ignorance où elle était à cet égard.

—Voyez, mon ami, disait-elle, réfléchissez à tout ceci : ce n'est pas que je blâme absolument Léonie, la pauvre enfant dans sa position n'a rien de mieux à faire, et, pourvu qu'elle vive bien pour elle, rien n'est à redire. Mais, pour Olympe, tout est différent. Appelée à vivre dans le monde, à faire un brillant mariage, il faut qu'elle ne s'écarte en rien des usages; et le contact de cette vie d'artiste peut lui devenir funeste; déjà même son humeur change, elle est triste, rêveuse... cela m'afflige... Ne pourrions-nous pas trouver quelque moyen d'obvier à cet inconvénient? Léonie n'aime pas le monde, et maintenant nous en voyons beaucoup; notre maison n'offre plus la tranquillité

d'autrefois. Peut-être une pension conviendrait-elle mieux à la jeune artiste ? Du moins elle s'y livrerait à l'étude de la peinture sans être dérangée... Je crains qu'elle ne soit plus heureuse avec nous, qu'en pensez-vous, monsieur ?

Quelque bien ménagée que fût cette proposition, de quelques considérations sophistiquées qu'elle fût escortée et préparée, le sens droit de l'homme de cœur n'en avait pas reçu la moindre atteinte, et M. de Villeneuve avait répondu :

— Quand j'ai promis à l'ami que nous avons perdu de veiller sur sa fille et de le remplacer auprès de l'enfant dont il avait pris soin, je savais, ma chère Rénée, toute l'importance de l'engagement que je contractais, et j'en ai rempli les conditions en honnête homme. La vie de notre orpheline m'est connue dans les plus

petits détails, j'ai su pénétrer ses secrets : son cœur m'est dévoilé. C'est une bonne fille, bien candide, pure comme à sa naissance, qui n'a jamais conçu l'idée du mal. Ses manières sont peut-être un peu trop franches, relativement au monde, soit; elle dit ce qu'elle pense avec trop de sincérité, j'en conviens; mais rien de tout cela ne peut porter préjudice à votre fille. Je me suis reposé sur vous du soin de former Olympe, et, sous vos yeux, elle est devenue ce qu'elle devait être. D'ailleurs elles sont arrivées, l'une et l'autre, à un âge où elles doivent marcher dans une route différente; elles le comprennent toutes deux, et vous vous alarmez sans sujet. Olympe suit l'exemple de tout le monde, et Léonie s'en écarte, c'est vrai; mais leur avenir à chacune est là : Olympe deviendra l'ornement de nos salons; Léonie aura, je le crois, un talent remarquable qui pourra lui procurer l'indépendance.

Elle a compris cela, la pauvre enfant, et sa conduite, dans la liberté d'actions qu'on lui laisse, est exempte de la plus légère étourderie. Tout entière à l'étude, dans les heures qu'elle passe au Louvre, elle ne détourne pas les yeux de sa toile et de sa palette; et souvent j'ai passé beaucoup de temps auprès d'elle à la voir travailler, sans qu'elle se doutât que je fusse là. La gouvernante qui l'accompagne ne la quitte jamais; de retour ici, c'est encore au travail qu'elle livre son temps... Encore une fois, cessez de craindre. Le petit changement d'humeur qu'on peut remarquer chez votre fille a ses causes naturelles, il faut le croire; mais la conduite de son amie n'en saurait être responsable.

Repoussée sur ce premier point, madame de Thiaïs n'en devint que plus inquiète, que plus empressée d'arriver à son but; et, se cachant toujours sous le mas-

que d'une tendre sollicitude pour l'avenir, elle imagina qu'il était prudent de marier Léonie, que c'était un devoir pour ses amis de chercher à l'établir le plus avantageusement possible. Quoique cette proposition contrariât secrètement M. de Villeneuve, il n'eut garde de le laisser voir : il n'y avait rien là de déraisonnable. C'était, en effet, une idée conçue dans l'intérêt de sa pupille; mais un sentiment vague, une sorte d'appréhension du fond du cœur, l'arrêtaient dans ce projet; et l'effroi qu'il avait causé à la pauvre fille y avait peut-être donné naissance. Cependant madame de Thiais, à force d'en parler hautement, avait fini par faire prendre la chose en considération par ses amis intimes; et chercher un mari pour Léonie était, pour eux, une espèce de rage à laquelle Rémond seul paraissait étranger. Cette circonstance redoublait donc le zèle et l'activité de madame de Thiais, à ce

point, qu'après diverses ouvertures faites à ce sujet avec M. de Villeneuve, il en était résulté entre eux une altercation où le vicillard avait cru distinguer une partie de la vérité. Cette découverte l'ayant porté à réfléchir, il était venu trouver un matin madame de Thiais et la prévenir qu'il avait pour l'orpheline un parti convenable, si toutefois Léonie consentait à se marier avec l'homme qui lui offrait sa main.

— Arrangez cela, madame.

— Oui, certes, monsieur, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour faire réussir un si noble projet. Cette chère Léonie! la voir heureuse, ne plus craindre pour son avenir, ce sont mes vœux les plus sincères. Et quel est le jeune homme?

— Ce n'est pas un jeune homme.

— Tant mieux! elle sera plus tranquille;

sa vie sera plus douce. C'est un homme qui jouit d'une certaine aisance ?

— Oui, madame, il possède une grande fortune.

— A merveille ! je comprends : quelque financier retiré des affaires ?

— Non ; c'est un homme titré, ce qu'on appelle un homme de naissance.

— En vérité ! mais j'en suis enchantée.

— Et, pour tout dire, madame, c'est moi.

— Vous !

— Pourquoi cet étonnement ?

— Je suis étonnée, oui ; mais fâchée, non. Comment ! vous voulez épouser Léonie ! vous l'aimez donc ?

— Comme ma fille, je ne saurais plus aimer autrement. Oui, c'est une chose décidée. Je n'ai que des collatéraux, auxquels, du reste, je ne ferai aucun tort ; mais je mourrai content avec la pensée que mes derniers jours auront servi à protéger la

jeunesse d'une belle fille, bien bonne, bien douce, livrée aux arts, et méritant à tous les égards mon nom et ma fortune.

— Monsieur de Villeneuve, ce que vous faites là est d'un homme vraiment supérieur : je vous admire ! Léonie sera votre femme, je vous le garantis ; et je vais de ce pas.....

— Un moment, ma chère amie, ne l'effrayez pas, la pauvre enfant ! prenez des précautions : je ne veux pas être épousé de force ; sachez si la reconnaissance qu'elle a pour moi est assez grande pour l'amener à cet acte de dévouement.

— Eh ! que parlez-vous de dévouement ? vous êtes un homme bien informé !.... il n'y a pas de femme au monde qui ne fût fière d'être madame de Villeneuve : je vous épouserais, moi ! ma fille vous épouserait !... Être madame de Villeneuve !.... mais songez-y donc ?

— Je n'ai songé qu'à me dévouer, de

mon côté, à notre jeune artiste. Ainsi vous me promettez de parler en ma faveur?

— Je vous promets le succès le plus complet ; car elle a pour vous un attachement très-sincère : je m'en suis souvent aperçue...

— Mais si elle aimait quelqu'un?...

— C'est impossible, nous le saurions : cette fille-là ne sait rien cacher.

— Il est vrai ; et voilà pourquoi j'ose lui proposer ma main.

Depuis la mort de M. de Thiais, Léonie avait regardé son nouveau bienfaiteur comme le seul être qui s'intéressât réellement à elle sur la terre. Un instinct puissant l'avertissait que les caresses de madame de Thiais et l'amitié de sa fille, commandées en quelque sorte par l'ordre solennel d'un mourant, leur fournissaient

l'occasion d'étaler la bienfaisance, l'ostentation, et cette espèce d'égalité un peu moqueuse qu'on voit établie, entre les gens riches et ceux qu'ils protègent, comme une chose de bon goût, comme une attitude convenable. La surprise de la jeune artiste fut donc moins grande que son émotion ne fut vive lorsque la veuve de celui qui lui avait servi de père, après les précautions oratoires les plus habilement combinées, lui formula, sans amphibologie, la proposition de M. de Ville-neuve.

— Oui, ma chère enfant, il veut vous donner son nom, sa fortune : c'est un mariage immense ! et je n'ai pas besoin de vous en faire comprendre tous les avantages ; vous devez les connaître : un homme estimé de tout le monde, plus âgé que vous, c'est vrai ; mais cette disproportion est d'usage, et il vaut mieux, en effet, que la femme soit jeune...

Elle s'arrêta : sa voix venait de trahir l'impression pénible que sa pensée avait fait naître ; elle avait senti que sa propre situation, en sens inverse de celle qu'elle engageait la jeune fille à accepter, ni heureuse ni calme, était précisément le mobile de sa conduite en ce moment et le sujet de ses craintes ; mais, voyant l'embarras que Léonie éprouvait à répondre, elle se remit aussitôt de ce mouvement involontaire, comme si elle eût redouté un refus.

— Vous êtes charmée, n'est-il pas vrai ? Je vous ai promise ; j'ai agi pour vous, dans cette circonstance, en bonne mère, comme j'aurais agi pour ma propre fille. Écoutez... écoutez... parlons raison, et surtout ne vous laissez pas émouvoir de la sorte. Le mariage est toujours une chose sérieuse, et les larmes nous battent les yeux, voilà tout. Répondez : n'aimez-vous pas M. de Villeneuve ?

— Oui, madame.

— Eh bien ! vous l'épouserez, vous serez madame la comtesse de Villeneuve, vous aurez une bonne maison, un grand train, et vous ferez des tableaux tout à votre aise.

— Mais, madame....

— Quoi ? Oubliez-vous que vous êtes orpheline ? Si vous ne connaissez pas votre position, ma chère enfant, je dois ici vous la montrer ce qu'elle est. Un jour M. de Thiais vint à moi ; j'allais être mère d'Olympe ; j'avais perdu un fils, j'étais triste, et il me dit avec une émotion que je me rappelle encore : « Je viens vous prier, madame, d'être de moitié dans une bonne action. Une pauvre femme vient de mourir ; c'est la veuve d'un ami sans fortune ; elle laisse une fille au berceau : j'ai promis de protéger cette orpheline ; élevez-la, madame ; ce sera, pour l'enfant que vous portez, d'abord un heureux présage, et,

plus tard, une compagne. » Je fus ravie ; et, depuis ce temps, vous avez fait partie de notre famille. Mais nous ne vous connaissons aucun parent, pas de fortune ; vous avez été élevée avec des habitudes qui vous rendraient l'adversité plus cruelle... grâce au ciel, il n'en sera rien, vous épouserez M. de Villeneuve.

Léonie avait cédé, comme cède toute fille de son âge ; le bruit de ce mariage s'était répandu, avait dépité beaucoup de nobles mères de famille, et les choses en étaient au point où nous les avons vues quand nous avons commencé cette histoire.

CHAPITRE VI.

Le jour de la signature du contrat était arrivé, tout le monde en recevait une vive émotion, à l'hôtel de Thiais, selon la nature de l'intérêt que l'on portait à la jeune artiste, et d'après ses propres sentimens. Rémond la voyait, avec une jalousie secrète, passer entre les bras d'un vieillard;

madame de Thiais se croyait débarrassée d'une rivale redoutable ; Olympe éprouvait, à la seule idée du mariage, une tristesse plus poignante, une sorte de désespoir plus amer ; les amis et les indifférens espéraient des fêtes ; les valets comptaient sur des présens ; M. de Villeneuve et Léonie seuls avaient vu commencer la journée avec une grande sérénité d'âme. La jeune fille s'était rendue au Louvre pour y travailler comme de coutume ; le vieillard, ayant depuis long-temps tout réglé avec son notaire, attendait tranquillement l'heure fixée pour la réunion ; l'une s'ignorait encore, l'autre croyait bien la connaître, et les heures passaient lentes pour ceux-ci, rapides pour ceux-là, quoiqu'en suivant toujours la marche régulière du temps.

Léonie s'ignorait, parce qu'aucune occasion ne s'était présentée pour lui faire con-

naître son cœur : accoutumée à se laisser aller à ses impressions, à ne jamais combattre ses mouvemens, nobles et purs qu'ils étaient, elle absorbait son ame par le travail; et ses rêveries ne l'avaient occupée que par le but et la fonction de l'art dans la vie humaine. Son imagination, encore toute empreinte des idées chrétiennes sur lesquelles on base l'éducation des filles, ne s'était pas détournée, au contact du monde, des vérités morales qu'un pieux enseignement avait déposées en elle pour y féconder les germes du bien, pour étouffer ceux du mal. L'étude de la peinture, prise au sérieux, avait, au contraire, contribué à développer le sentiment religieux; et l'exaltation, toujours excitée par de belles choses, entretenait son ame dans de grandes pensées, sans jamais se produire pour des sensations dangereuses.

Cependant, avant que l'âge ne rompît

l'intimité ingénue et curieuse de la première jeunesse, elle avait reçu d'Olympe, et par son exemple, ces fermens vagues, instinctifs, qui préparent l'erreur quand la droiture de l'ame ou la force de l'esprit ne viennent pas, plus tard, en triompher. Léonie avait eu, ainsi que toutes les petites filles, les défauts inhérens à l'enfance; mais le sentiment les avait anéantis, comme le soleil fait disparaître les givres d'une matinée de printemps.

M. de Villeneuve n'avait pas tort de croire qu'il connaissait le caractère et l'ame de sa pupille : la douceur et l'égalité de son humeur, la franchise de son esprit, avaient expliqué sa vie, autant par la logique de ses sentimens que par celle de ses actions. Jamais on ne l'avait surprise dans la nécessité de déguiser la vérité; jamais son front ne s'était coloré par la crainte d'être blâmée; pas de ces calculs

de bienséance, pas de ces dehors imposans qui trahissent plus qu'ils ne protègent. Le bien, chez elle, ne se bornait pas seulement à la forme ; l'épiderme ne cachait rien de trompeur ; l'hypocrisie ne cherchait pas même à couvrir le seul défaut qu'on fût en droit de lui reprocher, l'orgueil, tant elle avait d'aversion pour le mensonge : elle se montrait ce qu'elle était et rien autre ; son langage était le cristal pur de sa pensée, et son esprit était juste. Aussi passait-elle pour être bizarre, et, comme elle attachait peu d'importance à sa toilette, le désordre qui y régnait souvent appuyait, aux yeux du monde, cette opinion généralement adoptée. M. de Villeneuve riait de bon cœur quand il entendait finir l'éloge qu'il était impossible de ne pas faire de sa beauté, de sa conduite et de ses talens par ces mots :

— Tout cela est vrai. Mais le goût lui

manque : il est dommage qu'une personne si belle se mette si mal ; c'est de l'affectation et de la bizarrerie.

Il était deux heures , la voiture de M. de Villeneuve entra avec fracas , le concierge sonna plus fort que de coutume , tous les valets empressés accoururent dans l'anti-chambre : il se fit un mouvement général. Madame de Thiais, elle-même, ne put s'empêcher d'éprouver une émotion, et, le regard fixé sur Rémond, elle crut le voir se troubler et perdre contenance. Cependant Léonie n'était pas au salon ; Olympe se chargea d'aller la chercher dans son appartement , et, pour la première fois, elle la trouva inoccupée et si entièrement livrée à ses rêveries, qu'elle ne parut pas l'entendre, et que sa voix même ne la tira pas tout d'abord de cet état. Mais, quand elle eut compris, se levant avec brusquerie et comme agitée

à la suite d'une commotion violente, relevant la tête d'un air imposant, elle prit la main de son amie.

— Viens, dit-elle d'une voix fortement accentuée, ma résolution est inébranlable : M. de Villeneuve est là, viens !

Il y avait dans son geste, dans son regard, comme dans sa voix, quelque chose de solennel et de grave : Olympe trembla de la voir et n'osa lui adresser une question. Elle était pâle, calme ; mais le maintien de la femme artiste avait son assurance ordinaire : l'innocence et la vérité pouvaient seules la soutenir dans son projet. Elle s'arrêta à l'entrée du salon, y vit madame de Thiais, M. de Villeneuve et Rémond ; ensuite, après avoir fait une profonde révérence, elle s'avança vers l'ami qui lui tendait la main, prit cette main dans les siennes, et, sans hésiter, elle lui dit d'un ton triste et lent :

— Monsieur, je viens vous faire un aveu.

Les quatre personnages présents éprouvèrent, à l'entendre, quelque chose d'irrésistible, une émotion qu'on n'aurait pu définir, parce que la cause et l'effet en étaient également vagues. Le vieillard eut, à lui répondre, un embarras qui se manifesta par un soupir involontaire :

— Parlez, ma chère Léonie, dit-il.

— Vous voulez mettre le comble à vos bontés en me donnant votre nom ?

— Je veux reconnaître un mérite bien rare, je veux..... Mais expliquez-vous.....

Chacun ressentit une sorte d'angoisse.

— Que veut-elle dire ? pensa madame de Thiais.

Rémond, le cœur agité, attendait avec

une appréhension inexplicable ; Olympe n'osait respirer, tant son anxiété était grande.

— Monsieur, dit Léonie sans se troubler, je ne puis être votre femme.

— Que dites-vous ? s'écria M. de Ville-neuve.

— Songez-vous à ce que vous faites ? demanda vivement madame de Thiais.

— Oui, madame, poursuivit la jeune fille en se tournant d'abord vers la veuve de son bienfaiteur. — Puis, s'adressant au vieillard : — Oui, monsieur ; au moment de vous donner ma foi, je me suis interrogée, je suis descendue dans mon cœur, je n'y ai pas trouvé d'amour pour vous.

Le vieillard, vivement touché de cette confession naïve, la regarda d'un air de bonté, et, après s'être remis de l'émotion qu'il venait d'éprouver, il lui répondit :

— Léonie, mon enfant, avez-vous pensé que je dusse exiger, moi dont l'âge est déjà loin du vôtre, un sentiment bien doux, je le sais, mais qu'il ne m'est plus possible d'inspirer?..... Je n'avais pas attendu cet aveu pour apprécier la candeur et la pureté de votre ame.

— Allons, allons, remettez-vous, mon ange, se hâta de dire madame de Thiais; tous les jours on se marie sans amour, et les mariages les plus heureux ne sont pas souvent ceux que forme la passion : je n'avais pas précisément ce qu'on appelle de l'inclination pour mon mari, eh bien ! on nous a cités comme des modèles de vertu conjugale.

— Bonne fille ! bonne fille ! ajouta M. de Villeneuve en lui caressant la main avec l'affection d'un père ; que ce scrupule ne vous inquiète plus, je ne suis pas inquiet.

Léonie, sans perdre la gravité de son maintien, le visage toujours pâle, toujours calme et froid, dit en baissant la voix :

— Monsieur, j'aime un autre que vous.

Après ces paroles si simples et si simplement dites, en baissant le regard, elle aperçut les témoins de cette scène et se mit à rougir. L'étonnement se manifesta de nouveau, toujours selon les sentiments secrets de chacun : Rémond, dont les yeux avaient rencontré les yeux de Léonie qui se cachaient pudiquement sous leurs paupières, reçut tout-à-coup dans son cœur la conviction d'une douce espérance; madame de Thiais, que la crainte rendait clairvoyante, pâlit du trouble visible de son amant; Olympe, occupée d'eux, devina leur pensée; et, encore une fois, le vieillard et la pauvre artiste, soutenus par la conscience, dans leur conduite, conser-

vaient une attitude analogue à la tranquillité de leur ame. Si l'orage avait grondé dans le cœur de Léonie avant qu'elle se décidât à la démarche qu'elle devait faire, la résolution une fois prise, la paix et la sérénité avaient repris leur empire ordinaire : toujours debout devant son tuteur, la rougeur cessa peu à peu d'animer ses joues, son front redevint blanc, elle releva les yeux avec aplomb, elle regarda M. de Villeneuve.—Il s'était levé, et d'un ton que la gravité de cette circonstance rendait sévère, sans toutefois perdre l'accent de la bonté, il dit avec une sorte de véhémence :

— Vous me devez la vérité, mademoiselle.

— L'aveu que je viens vous faire laisse-t-il croire que je suis disposée à la trahir? répondit Léonie avec sang-froid.

— C'est une explication bien franche

que je vous demande, poursuivit le vieillard ; je l'exige dans votre intérêt.

— C'est une explication bien franche que je suis venue provoquer, répondit encore Léonie, sans que sa voix pût laisser supposer la moindre émotion pénible.

— Mais nous sommes de trop ici, dit madame de Thiais : ni ma fille, ni Rémond, ni moi, ne devons assister à cette confession, nous nous retirons. Tout ceci me semble contenir quelque aventure mystérieuse dont il n'est pas absolument nécessaire que nous soyons instruits : ma fille, venez ; monsieur Rémond, je vous prie de me suivre.

Et, s'adressant à Léonie avec une sorte d'autorité qui décelait le trouble de son ame, elle ajouta :

— Ma chère amie, je ne sais pas ce que vous allez confier à votre bienfaiteur, à

celui qui vous a donné la plus grande preuve d'attachement qu'un homme de son rang puisse donner à une femme, je ne veux l'apprendre que par lui-même. Mais je vous dois cet avertissement : ne vous laissez pas aller à la bizarrerie de votre caractère. Je vous l'ai toujours dit, le seul moyen d'être bien vue dans le monde, c'est de respecter ses usages. M. de Villeneuve et Rémond doivent être de mon avis; réfléchissez à votre situation, et, surtout, écoutez vos amis.

— Je vous suis obligée, madame, répondit Léonie en faisant une profonde révérence.

Quand le vieillard et la jeune fille se trouvèrent seuls, il se fit un moment de silence, pendant lequel M. de Villeneuve parut absorbé par des réflexions pénibles.

— Il n'y a plus personne, dit-il enfin

en faisant un effort pour parler et pour surmonter l'espèce d'abattement qu'il ressentait.

— Tant mieux, monsieur ; il est des secrets que je ne puis confier qu'à vous.

— Vous êtes calme et de sang-froid ; moi je me sens accablé de cette résolution soudaine , de cet aveu auquel j'étais loin de m'attendre. Ce mariage annoncé dans le monde...

— Et vous aussi, vous parlez du monde, monsieur ?

Léonie secoua tristement la tête d'un air de reproche en disant ces paroles. Mais le généreux ami, comprenant, par ce qu'il y avait d'amer dans ce geste , tout ce qui se passait dans l'ame de la pauvre orpheline , se hâta de la rassurer.

— Non, je l'oublie, dit-il, je l'avais oublié depuis long-temps pour vous.

— Sans doute, puisque, bravant les préjugés, vous donniez un nom à la fille qui n'en a point.

— Hélas ! s'écria le vieillard... et, prenant tout-à-coup un air sérieux, il fit asseoir Léonie à ses côtés et poursuivit : Écoutez-moi, ma chère enfant, vous avez un secret à me confier, j'en devine presque la nature ; et moi aussi, je devais vous en révéler un, aujourd'hui, avant notre mariage. Je ne dois plus hésiter à vous le dire. Avant de mourir, M. de Thiais me fit appeler, il vous légua à mon amitié, et il me dit, dans son dernier soupir : Elle est ma fille...

— Ciel ! s'écria Léonie toute tremblante, est-il vrai, monsieur?... Mais pourquoi suis-je étonnée ? ah ! pour mon cœur ce n'était pas un mystère... il m'a nourrie, il a pris soin de mon enfance : oui, c'était mon père... et je l'aimais comme on doit aimer un père.

— Il m'avait remis la fortune qu'il devait à son enfant, car la loi empêchait qu'il lui laissât une part dans son héritage : elle dut passer par des mains étrangères. Le dépôt fut confié à ma garde; deux cent mille francs vous appartiennent, c'est la dot que votre père vous a destinée, me faudra-t-il vous la rendre ?

— De la richesse, à moi ! dit l'orpheline en réfléchissant, à moi ! accoutumée à l'idée de vivre du produit de mon travail...

Puis, s'arrêtant brusquement, elle poursuivit :

— Monsieur, vous ne m'avez point parlé de celle à qui je dois le jour?... elle a cessé de vivre, on me l'a dit.

— M. de Thiais dut le dire quand il vous amena dans sa maison. Mais aujourd'hui que vous pouvez tout entendre, je

vous dois la vérité : votre mère vit toujours...

— Ma mère ! s'écria Léonie avec enthousiasme, ma mère !

— Oui, vous l'avez souvent rencontrée dans le monde, quelquefois vous la voyez encore.

— Ah !... ma mère ! répéta Léonie avec effroi. Et son visage exprima la terreur que ce mystère jetait dans son âme.

— Le nom qu'elle porte, la considération qui l'entoure...

— Ne la nommez pas, monsieur, dit la jeune fille avec une terreur plus marquée; ne la nommez pas ! je ne l'ai pas devinée, je ne veux pas la connaître. Ma mère vivait, et jamais ses caresses ne l'ont trahie à mes yeux, ne l'ont révélée à mon cœur... Et les miennes auraient fait rougir son front ! fruit de l'adultère, j'étais sa honte !

L'exaltation de Léonie semblait l'em-

bellir et donner à toute sa personne un caractère de majesté qui imposa au vieillard. Comme tout homme sensé et surtout sensible, il ne chercha point à tromper le sentiment d'indignation qui s'était emparé de la pauvre artiste, soit par des sophismes, soit par des raisonnemens malheureusement plus justes; il l'apaisa par quelques mots de pitié.

— Et vous, homme généreux, continua-t-elle, vous, monsieur de Villeneuve! vous aviez projeté de partager avec moi le fardeau de la vie!... oh! vous le voyez bien, ce mariage était impossible.

— Vous êtes si digne d'envie! ma chère enfant, répondit-il: oh! le monde où les erreurs se transmettent offre-t-il rien en effet qui compense le bonheur de vivre auprès de vous et pour vous?

—Ma mère! répéta encore Léonie tout entière à cette idée, ma mère! Et je

grandissais sans qu'un seul de ses baisers m'encourageât dans la route qui m'était tracée par l'éducation!

— Elle restait étrangère à tout ce qui vous touche, et votre éducation n'était pas son œuvre, sa pensée, son rêve... L'éducation! l'éducation, ma chère amie, c'est un mot bien grave, c'est une chose bien sérieuse: l'éducation d'une fille commence à celle des personnes qui doivent la guider dans la vie. L'éducation compte ses générations... voilà pourquoi les travers se perpétuent si souvent... voilà pourquoi vous en êtes exempte.

— Monsieur de Thiais et vous m'avez seuls dirigée... oh! mon ame doit se relever sous le poids qui l'accable. Depuis l'enfance n'étais-je donc pas préparée à des combats, à de bizarres événemens? Tout ne me prédisait-il pas ce que j'éprouve aujourd'hui? un instinct prophétique me parlait, et ce n'était pas sans

raison que je voulais un état indépendant qui me permît une vie selon mon cœur, une vie qui ne dût rien au monde : oui, quand je l'eus consacrée aux arts, j'ai dit adieu, un éternel adieu aux usages, à la tyrannie sociale ; je braverai les jugemens de la foule hypocrite et perverse. Que m'importe son opinion ? je me suis faite homme, je veux être libre, je suis artiste !... Une toile, des pinceaux et l'univers, voilà mon domaine ! je suis artiste ! non pas comme ces marchands d'arts qui disent aux riches : Vous faut-il un tableau pour votre boudoir, madame ? j'imitate Boucher. Voulez-vous le portrait de votre femme, monsieur ? je la ferai jeune et belle, et les satins seront à s'y méprendre... Je suis artiste par la pensée, par le sentiment, qui me disent : Les yeux sont les portes de l'âme, il faut exciter dans l'âme toutes les nobles sympathies... Oui, oui, l'art m'élève au-dessus de tout,

je promène sur le monde un regard de dédain, je suis artiste ! monsieur, je suis artiste !

Léonie n'était plus sur la terre, l'inspiration la grandissait, et ses yeux, brillans de larmes et d'enthousiasme, semblaient chercher au ciel des forces nouvelles et peut-être une pensée, peut-être un souvenir, une image pour la soutenir dans la situation que sa volonté venait établir d'une manière irrévocable. M. de Villeneuve, au lieu de combattre, en sa qualité de vieillard et de tuteur, tout ce qu'il y avait d'exagéré et de romanesque dans les idées de la jeune fille, idées qu'elle manifestait pour la première fois, les sentit, et il répondit avec affection :

— C'est ainsi que vous vous attachez ceux qui ont un cœur pour vous comprendre, ma chère enfant.

— Et vous m'avez comprise, je l'espère!... Monsieur, félicitons-nous, car le ciel m'a révélé mon cœur avant que je fusse votre femme; un jour plus tard, nous étions malheureux tous les deux... j'aime! j'aime!.. et je ne sais pas trahir.

— Vous ne voulez donc plus voir en moi qu'un père, qu'un ami, qu'un guide? Eh bien! soyez sincère, expliquez-vous, faites-moi connaître celui qui vous ravit à ma tendresse.

— Il est beau; mais c'est quelque chose de plus puissant que la beauté qui me l'a fait distinguer. Un feu pur nous embrase, un sentiment sérieux lie nos âmes... Oh! que de fois j'ai tremblé en sa présence sans en prévoir le danger! Son image m'a souvent suivie; partout dans mes tableaux j'en traçais involontairement un contour vague qui me la rappelait tout entière. Loin de lui, je me laissais aller au charme de l'espoir; près de lui, j'étais heureuse,

craintive... je ne puis dire ce que j'étais.

— Ainsi, depuis long-temps vous aimiez ?..

— Oui : mais, au moment de m'unir à vous, ce sentiment secret a pris un nom... je m'en suis effrayée... résolue de le bannir de mon cœur et de mon souvenir, j'allais aujourd'hui, pour la dernière fois, m'exposer à voir celui qui l'inspira... Oh! j'avais du courage, et j'aurais été votre femme, pure jusque par la pensée, monsieur, croyez-en Léonie...—C'est dans la galerie du Louvre que, depuis plus d'un an, je le vois chaque jour. Par un hasard singulier, nos études nous rapprochaient; quelquefois aussi nous nous trouvions à copier le même tableau, toujours quelque sujet sévère : l'*Évangéliste* de Rembrandt, par exemple, ou l'*Ecce homo* du Titien, ou quelque portrait de Vandick. Alors il me regardait peindre, ou bien, les yeux fixés sur l'œuvre du maître, il semblait y

attacher son ame pour que j'en prisse quelque chose... C'est un sentiment bien étrange que celui qui naît ainsi de la présence d'un être qu'on ne veut pas voir et qu'on cherche dans sa pensée, dont on respire l'atmosphère, dont on interprète les mouvemens; de cet être qui vous enchaîne malgré vous-même, qui est là, silencieux, attentif, éloquent par le regard, par le geste, respectueux, mélancolique; dont on devine le voisinage et l'absence; qu'on trouve quand on l'espère, qu'on voit venir, qu'on voit s'éloigner, et qui vous dit un bonjour, un adieu dans un soupir perdu pour les indifférens, fussent-ils plus près de vous qu'il ne l'est lui-même... Voyez-vous, monsieur, vivre un an de cette vie mystérieuse, sentir son ame passer tout entière hors de soi pour chercher cette autre qui éprouve les mêmes besoins et les mêmes transports, c'est trouver à tout moment une émotion qui vous

épure, un sentiment qui vous élève, une révélation qui vous dit ce que les siècles ont vu, ce que les siècles verront ; c'est le bandeau qui couvre la laideur du temps présent ; c'est une croyance vive, c'est une espérance intrépide, c'est la vérité transparente où l'on découvre de saintes voluptés ; c'est le ciel où l'on monte deux pour ne vouloir plus descendre... Cette vie, j'en étais jalouse, je tremblais qu'on n'en soulevât le voile ; c'était mon éducation, mon courage, mon talent... Et le Louvre, palais enchanté, où j'ai commencé l'existence du cœur, devant des chefs-d'œuvre, et le Dieu et les saints et les anges, qu'ils rappellent à nos sens, le Louvre, où chaque toile est l'autel où j'ai prié, c'est mon passé, comme c'est le passé de l'humanité... Oui, Raphaël et le Poussin ont tout écrit dans leurs sublimes pages... C'est mon avenir, comme c'est l'avenir de l'humanité. Au jugement der-

nier, les anges sonneront de la trompette comme saint Jérôme l'a vu dans sa vision, ainsi que le Guerchin nous l'a dit... — Eh bien! monsieur, que vous disais-je moi?... — c'est là que je l'apercevais... — Aujourd'hui, il parut, pâle et tremblant; et moi, à le voir, je pâlis et je tremblai. Ils s'approcha de moi, ses yeux étaient remplis de larmes, et il me parla... Ah! je ne l'avais pas encore entendue cette voix qui fait tressaillir, cette voix qui devait décider de ma vie : — Vous vous mariez, me dit-il, je le sais, il faut donc renoncer à vous voir. — Je cherchai des yeux la gouvernante qui m'accompagne; je voulais un être, quel qu'il fût, qui vous rappelât au cœur et au souvenir de l'orpheline... nous étions seuls, oui, seuls!.. les gardiens se promenaient au loin dans la longue galerie. — Soyez heureuse, me dit-il encore... mais ce mot vint détruire le sort brillant que votre bonté me destinait : je

compris qu'il n'y avait pour moi de bonheur sur la terre que par lui, et ma main qui retenait mes pleurs est tombée dans la sienne.

En achevant ce récit, où les idées se heurtaient, tant le cœur contenait de choses, tant il était loin de vouloir rien cacher, Léonie, par l'analogie d'une sympathie bien délicate, laissa tomber une main dans celle du vieillard. M. de Villeneuve la pressa affectueusement dans les siennes; une douce pitié s'élevait en lui, paralysait en quelque sorte tout ce que sa raison lui faisait la loi de tenter pour rendre la pauvre fille à des sentimens, sinon plus nobles et plus vrais, du moins plus en rapport avec notre milieu social; mais comprenant qu'il n'y avait pas de raisonnemens qui pussent agir sur cette imagination exaltée, il remit prudemment le combat qu'il se faisait un de-

voir de livrer à la femme artiste , à un moment plus favorable.

— Léonie, ma fille, lui dit-il, vous le savez bien, mon cœur est à vous; ce qui me reste à vivre vous est consacré.

— Ah! mon ami, s'écria-t-elle en se précipitant dans ses bras et en laissant couler ses larmes, j'étais certaine que vous ne me repousseriez pas.

Alors, cherchant à la calmer par des caresses, il fit entendre de ces paroles vagues qui leurent les âmes fortement occupées; et la préparant ainsi, par des transitions, à ne lui rien déguiser de tout ce qui la plaçait, elle, si jeune, dans une situation si singulière, il en vint naturellement à lui demander quel était le jeune homme qu'elle aimait, et son nom et sa position sociale.

— Je l'ignore, répondit-elle avec un sang-froid remarquable.

— Vous l'ignorez, mon enfant; mais saura-t-il apprécier le sacrifice que vous lui faites? mérite-t-il de vous posséder? est-il digne de vous défendre?

— Pourquoi voudriez-vous penser le contraire? fit-elle en prenant un ton sérieux, en donnant à sa contenance quelque chose de solennel : quand je le quittai, lorsque ses sermens exaltaient mon ame et que je lui promettais d'être à lui...

— Quoi! Léonie? s'écria le vieillard éprouvant une douleur qu'il ne put pas maîtriser.

— Oui, monsieur, poursuivit-elle avec la même gravité, oui, je ne dois être qu'à lui... voyez, à ce doigt, cet anneau, il me l'a donné en échange du mien, et le mien, M. de Thiais, mon bienfaiteur, mon père! l'avait placé un jour, non pas au même doigt, ma main était encore

trop petite... Oh ! ma bague ! ma bague ! la pieuse relique, le don précieux d'un père ! j'y attachais une superstitieuse croyance, je la regardais comme un talisman, je l'ai donnée, ma bague ! en échange de cet anneau. Mais cet anneau c'est l'amour, et l'amour c'est la vie, c'est la puissance de l'artiste : en le recevant, monsieur, je lui dis ces mots solennels, à lui qui ouvre mon existence, qui la complète : Je ne puis aimer qu'une fois, et c'est vous que j'aime ; si vous me trahissez, je mourrai, croyez-le bien.

— Quelle résolution ! ma fille, le mariage est une institution sainte, une garantie nécessaire.

— Dans le mariage, hors du mariage, qu'importe ! aimer, voilà tout.

— Vous ne devez pas parler ainsi, Léonie, le monde....

— Je me suis placée au-dessus du monde.

— Il y a des mots sévères pour ce qu'il désapprouve.

— Il y en a de polis pour ce qu'il devrait blâmer.

— La société a ses lois, il faut les respecter.

— C'est-à-dire qu'elle exige le sacrifice de notre bonheur en retour de sa tyrannie.

— La femme, songez-y bien, n'a de position parmi nous que par celle de son mari.

— Si c'est la loi, je m'insurge contre elle ! Autrefois, la femme fière, qui ne trouvait pas d'homme digne de la posséder et de la défendre, avait un couvent pour refuge ; aujourd'hui il n'y a pas de refuge pour la femme fière : il faut qu'elle subisse la volonté d'un maître ou la proscription du monde.... Et que produit cette injustice ? des crimes !... Ah ! monsieur ! n'ai-je pas le droit de me

plaindre, moi, jetée dans la vie comme une exception ; moi fruit de l'adultère?...

— Calmez-vous....

— On nous impose des devoirs sans nous reconnaître de droits ! Pourquoi donc nous courber sous le joug ? que fait-il de nous, le monde, pour que nous soyons soumises ? quel est notre sort ? pauvres, esclaves du besoin ; riches, esclaves du plaisir ; sans idées à nous, passives, inutiles même par notre influence sur les autres, il faut que nous n'ayons d'existence que par votre protection, et de liberté qu'en vous trompant.... Non, monsieur, non, la femme ne doit pas rester dans cet état... Elle peut marcher seule, elle peut accomplir une fonction ! elle a des facultés, nobles, grandes, pour vouloir et pouvoir.... Rappelez-vous ces temps où, calme et courageuse, elle montait à l'échafaud ; rappelez-vous qu'elle mourait

aussi pour une idée, pour une opinion politique.

— Non, Léonie, mais pour un sentiment.... Revenez à vous, mon enfant, votre raison s'égare peut-être!... Ce que vous dites, vous êtes, je n'en doute pas, capable de l'accomplir, vous!... Mais parlons de votre avenir : vous oubliez que nous sommes plus souvent vos sujets que vos maîtres.

— Dans l'un et l'autre cas, monsieur, l'injustice est la même.

— Je m'étonne de vous entendre : jamais je n'aurais deviné en vous cette force d'imagination, et l'imagination c'est la folle de la maison, on l'a dit avec justice.

— Non, monsieur, c'est la puissance du prophète, c'est la voix de Dieu, c'est la vérité qui viendra.

— Je ne sais comment expliquer ce changement étrange...

— Dites : Léonie n'avait pas reçu l'étincelle qui allume le flambeau de la vie, vous direz vrai ; mes yeux voyaient sans voir, tous mes sens percevaient sans comprendre : le sentiment a tout animé, subitement, d'un mot... l'amour !

— Ainsi je ne dois plus conserver l'espoir de vous ramener à des idées plus simples et plus saines ?

— Non.

— Mais je reste votre ami ?

— Vous êtes l'homme que je respecte le plus au monde.

— Et vous me ferez connaître celui que vous aimez ?

— Je ne veux rien avoir de caché pour vous : vous étiez l'ami, le confident de mon père, vous serez mon confident et mon ami.

— Bien ! bien ! mon enfant, soyez heureuse s'il est possible, vous possédez une

fortune que je dois vous remettre, ainsi que cet écrit de M. de Thiais.

Le vieillard montra aux yeux de la jeune fille un papier cacheté, et le lui présentant :

— C'est la voix de votre père qui parle encore une fois, dit-il.

Léonie posa une main sur son cœur pour en comprimer les battemens.

— Je l'écoute avec respect, répondit-elle, en prenant la lettre.

Puis elle l'ouvrit et lut ce qui suit :

« Léonie, ma fille, l'ami qui a juré de veiller sur vous et de me remplacer dans l'amour que je vous porte, vous remettra ce dernier écrit de votre père. Alors vous serez en âge de connaître le

monde, et peut-être aurez-vous déjà gémi de ses préjugés : souvent injustes, quelquefois raisonnables, ils ont pour origine l'ordre établi par les institutions ; mais, s'ils désolent les individus isolés, ils sont une garantie sociale, et nous devons nous y soumettre. Nous méritons presque toujours nos douleurs sur cette terre, et vous, mon enfant, qui êtes une exception à toute chose, vous qui n'avez, aux yeux de la loi et du monde, ni père, ni mère, ni famille, vous gémirez d'une faute dont vous êtes innocente. Pardonnez-moi votre naissance, ma fille, ma pauvre fille ! c'est mon seul remords au moment de paraître devant le juge éternel. Cependant je vous vois belle et douée de nobles qualités, j'étudie votre enfance, et je pense qu'il eût été dommage de priver le monde d'un être destiné à devenir son ornement : la nature se plaît parfois à réparer l'erreur des hommes.

» Votre mère, mon enfant, a été mon premier amour ; mais les événemens nous ont séparés avant qu'on pût nous unir, et, quand, après de longues années, nous nous sommes retrouvés, elle était mariée. Le charme des souvenirs l'emporta sur la raison, et c'est en l'absence de son mari que vous êtes venue au monde. Léonie, vous êtes restée un secret pour tous les indifférens, mais, pour mon cœur, un précieux gage, un dépôt sacré que je conserve jusqu'à mon dernier soupir.

» Je me suis aperçu trop tard que les années et l'absence avaient fait de la jeune fille que j'avais aimée, de la femme que j'aimais, une femme légère, frivole, couvrant du manteau des convenances le caprice de ses mœurs ; elle vit en vous un sujet d'accusation et de blâme, ma chère enfant, et non le lien de notre amour : je rompis sans murmurer et sans exciter en elle un murmure. Alors, détrompé sans

retour sur les illusions de ma vie, de mon côté, je suivis l'usage, et je me mariaï. Après ce mariage je pus bientôt, à la faveur d'un stratagème bien innocent, vous faire élever dans ma maison, sous mes yeux ; il m'était doux de remplir un devoir d'honnête homme et de pouvoir réparer ainsi le tort que je vous avais fait ; je voulais vous aimer à mon aise et que vous fussiez, par l'éducation et par les caresses, la sœur de l'enfant que j'avouais hautement dans le monde.

» Vous n'êtes rien et vous ne serez rien vis-à-vis de la société que par vous-même, ma chère fille ; si vous ne trouvez pas un mari digne de vous, vous aurez assez d'aisance pour vivre indépendante, et je meurs en emportant la pensée que vous ne maudirez pas la mémoire de votre père. »

Après cette lecture, Léonie baisa le

papier, qu'elle plaça sur son cœur, et s'adressant à M. de Villeneuve, elle lui dit avec une douce émotion :

— Je vous remercie, monsieur, je suis heureuse d'avoir lu cet écrit, j'avais confusément deviné tout ce qu'il renferme ; me voilà forte pour l'avenir, car j'ai la pensée et le souvenir d'un père.

CHAPITRE VII.



Pendant la longue conversation de M. de Villeneuve avec la femme artiste, la femme du monde, représentée par madame de Thiais, cherchait à s'expliquer les craintes que l'incident de la rupture du mariage lui inspirait pour la conservation de son amant ; représentée par

Olympe, elle sentait s'éveiller en elle un feu nouveau, quelque chose d'involontaire qui exaltait les sens : la mère s'ingéniait à trouver les moyens de prolonger ce qui faisait son bonheur; elle sondait avec adresse le cœur de Rémond sur l'intérêt qu'il pouvait porter à Léonie : la fille, seule, enfermée chez elle, ne cherchait qu'à parvenir au but de ses désirs, qu'à faire connaître le trouble de sa raison à celui qui le causait. La liberté d'actions dont jouissait Léonie lui semblait être le comble de la félicité, tant elle était impatiente d'éprouver le moindre soulagement à ses maux, tant elle était agitée de l'espoir du bonheur.

Il faut peu de chose pour tromper la femme qui aime : madame de Thiais ne découvrant aucun trouble dans la contenance de Charles, l'entendant parler du refus de Léonie d'un air indifférent, se rassura.

— C'est une espèce de scandale, disait-il; vous devez avoir beaucoup de monde ce soir, on s'attend à complimenter des fiancés, et tout est rompu sans qu'on puisse en expliquer la cause..... Il est vrai que le monde est parfois si frivole qu'on ne se souviendra peut-être plus du motif de la réunion : ce matin même, un de nos amis intimes me demandait si ce n'était pas aujourd'hui que madame de Thiais mariait sa fille avec M. de Villeneuve.

— Ma fille? demanda vivement Rénée; mais oui, un semblable mariage serait en effet fort convenable pour Olympe, et j'y ai songé plus d'une fois, car il est temps de la marier..... mais ce pauvre M. de Villeneuve est tellement sous le charme!.. je vais le rejoindre, je veux connaître le résultat de l'explication.

Elle avait quitté Rémond avec plus de tranquillité dans le cœur; mais l'amant,

arrivé à ce point de feindre tout ce qu'il n'éprouvait pas, parvenait facilement à cacher ce qu'il éprouvait, et la rupture du mariage de Léonie entretenait en lui une émotion secrète.

— Une jeune fille! pensait-il, tout ce que la beauté a de gracieux et de pudique! ne me délivrerai-je jamais de l'ennuyeuse intimité qui me fatigue, pour donner tout mon cœur à une jeune fille?

Ce rêve était sans cesse sous ses yeux.

— J'espère que Léonie est plus raisonnable? demanda madame de Thiais en entrant au salon.

— Je n'épouse pas Léonie, répondit le vicillard, et je reste son meilleur ami.

— Madame, dit alors la jeune artiste avec simplicité et réserve, je devais au-

jourd'hui quitter cette maison où j'ai vécu heureuse....

— Si votre mariage n'a pas lieu, vous nous restez, voilà tout, ajouta la femme du monde en cachant mal son dépit.

— Non, madame, se hâta de dire Léonie ; je dois, le cœur rempli de reconnaissance pour vos bontés, me créer une existence indépendante, celle d'une artiste...

— Quoi ! vous voudriez vivre seule, loin de nous ?

— Pourquoi pas, madame ?

— Mais vous êtes sans biens.

— Vous n'ignorez pas que mes ouvrages ont quelque prix.

— Oui, parce que vous n'êtes pas obligée de les vendre.

— Rassurez-vous, ma chère Rénée, dit M. de Villeneuve, Léonie possède une fortune qui, sans être considérable, la place au-dessus du besoin.

— Une fortune, à Léonie ! s'écria madame de Thiais, on n'y croira pas ! La pauvre orpheline, élevée par les soins de mon mari, n'avait pas de parens dont elle dût attendre un héritage, tout le monde sait cela, et cette histoire va la perdre à jamais dans l'opinion : Dieu sait tout ce qu'on inventera sur ce texte !

— Mon enfant, dit le vieillard, bas à Léonie, songez-y.

— Une jeune fille, vivre seule et libre ! poursuivit Rénée en élevant la voix.

— La liberté, madame, c'est la vie de l'artiste, c'est l'espoir de l'art... J'aurai près de moi une femme dont l'âge et le caractère imposeront le respect, que des malheurs auront réduite à cette situation subalterne... Il ne faudra pas la chercher long-temps, aujourd'hui, madame.

— Mais ce revenu dont on ne connaît pas la source ? continua madame de Thiais. Cela ne se peut pas, vous dis-je.

Vous ne verrez personne. Vous ne serez pas même respectée des hommes, car ils veulent estimer les femmes qu'ils voient... Puis vous perdrez tout espoir de vous marier...

On vint annoncer le notaire. Cette arrivée fit cesser toute espèce de discussion.

— Madame, vous me garderez votre estime, dit Léonie en s'éloignant.

— Oh ! ma chère, fit la veuve, sans ajouter une parole de plus. — Car, bien qu'elle fût charmée au fond de la résolution de l'artiste, elle l'appréhendait sans s'en rendre bien compte.

— Rompre une union si avantageuse pour vivre en pleine liberté, cela n'a pas de nom, pensa-t-elle, dominée par ses craintes. Mais si c'était une combinaison pour servir une intrigue secrète... oui, sans doute, elle en a fait l'aveu, elle aime

quelqu'un : mais qui ? Rémond peut-être ?.. Ici, exposés à mes regards, à ceux de ma fille, ils sont contraints... elle comprend la nécessité de quitter l'hôtel...

M. de Villeneuve parlait au notaire pendant ce soliloque ; et, tandis que de son côté Charles rêvait, le petit groom lui remit un billet : il l'ouvrit avec une sorte d'anxiété pour y lire ce peu de mots, tracés d'une main qui tremblait sans doute en les écrivant, tant ils étaient illisibles : — *Allez attendre au fond du jardin.* — Qui devait venir ? — L'image de Léonie se présenta aussitôt à l'imagination du jeune homme, et, maîtrisé par une sorte d'ascendant, il se rendit dans le bosquet le plus éloigné de la maison. Alors une femme se glissa dans la timide verdure des lilas : il tressaillit, puis il aperçut à ses côtés...
Olympe !

— Ah ! c'est vous, mademoiselle ? dit-il en balbutiant.

— Ma mère n'est pas dans le jardin? demanda-t-elle avec un embarras extrême.

— Non, non, elle vous attend peut-être dans son cabinet de toilette.

— Je préfère me promener, il fait beau.....

— Oui, très-beau.

— D'ailleurs, poursuivit mademoiselle de Thiais en reprenant courage, on vous a remis un billet?

— Il est de vous? s'écria Rémond au comble de la surprise.

— De qui donc serait-il? Je suis encouragée par votre amitié à vous demander des conseils... n'avez-vous pas témoigné le désir de reprendre une conversation interrompue ce matin? Ne m'avez-vous pas dit de vous prendre pour confident si j'avais des secrets, des chagrins?..

— Des chagrins que votre mère n'est pas appelée à consoler?

— Peut-être serait-elle peu disposée à les comprendre, à les faire cesser.

— Permettez-moi de vous assurer le contraire ; mais j'en cherche vainement la cause.

— La cause ? répéta Olympe en étouffant un soupir : à mon âge en est-il d'autre que ce sentiment involontaire...

Elle s'arrêta et rougit. Rémond eut pitié d'elle.

— Ainsi donc vous aimez ? demandait-il en baissant la voix.

— Oui, répondit-elle, oui, monsieur, je ne saurais plus en douter : dans les livres, sur les théâtres, c'est l'amour qui s'offre à nous, et quelquefois même au sein de sa famille...

Rémond, étonné, voulut lire sa pensée dans ses regards ; mais elle les tint fixés

vers la terre. D'une voix émue il la pria de lui donner l'explication de ses dernières paroles.

— Je veux parler de Léonie, dit-elle.

— Léonie? répéta Charles en faisant un effort pour s'expliquer ce que le nom de cette jeune fille pouvait amener après un tel aveu : Léonie? pourtant ce n'est pas elle que vous avez choisie pour confidente?

— Pourrait-elle me guider de ses conseils? car, monsieur, il faut que vous le sachiez, j'ai pris la ferme résolution de dire mon secret à celui que j'aime.

En disant ces mots, elle releva ses yeux avec tant d'assurance que Rémond ne put en supporter l'expression. Effrayé de cet effort de volonté, il s'écria :

— C'est impossible, mademoiselle, vous ne le devez pas.

— Impossible! dit-elle en portant la tête haute, — et son énergie contrastait avec la pâleur mortelle de son visage : — je vois bien que vous ne souffrez pas comme moi, que vous n'avez pas, comme moi, des nuits sans sommeil et de longues journées noyées de larmes... mais celui que j'aime ne veut pas comprendre mes soupirs.

— Vous me le faites estimer, répondit Rémond d'un ton grave.

Il venait de sentir tout-à-coup ce que sa position avait d'embarrassant, ce qu'il devait, dans cette circonstance, à madame de Thiais; ce qu'il se devait à lui-même, sans se douter le moins du monde qu'il fût l'objet d'une passion si impétueuse. Il vit une jeune personne entraînée hors du cercle des convenances, méconnaissant ses devoirs, surmontant toutes les résistances de la pudeur, décidée à braver

tous les obstacles ; il eut surtout pitié d'elle. A la voir revenir, sans transition, d'une sorte d'audace à la timidité la plus craintive, il comprit quels combats s'étaient livrés dans le cœur de la jeune fille, avant qu'elle arrivât au triste courage de lui parler ainsi d'un tel amour.

Mais Olympe en avait trop dit ; elle ne pouvait plus se taire, elle s'était engagée dans une de ces routes où la retraite est impossible ; il lui fallait atteindre le but : une puissance plus forte que sa volonté l'entraînait, et, bien que l'émotion altérât sa voix, bien qu'elle sentît ses genoux trembler et fléchir, le souvenir terrible de ses ennuis, de ses langueurs, était l'auxiliaire qui servit cette première lutte.

— Mais, monsieur, dit-elle, si son amour était nécessaire à ma vie, si je devais mourir...

— Sans doute son nom , dit Charles en l'interrompant , sa fortune , sa position dans le monde , lui donnent le droit de demander votre main et de l'obtenir.

— Ma mère , monsieur , ma mère ! s'écria Olympe , que ce raisonnement venait d'exaspérer , si ma mère s'opposait à ce mariage ; si ma mère était intéressée à l'empêcher ?

Rémond pâlit : le secret de la jeune fille se révélait entièrement ; — une joie bien timide passa dans son cœur , une terreur subite y succéda. — Le monde brillant dans lequel il était entré sous le patronage de madame de Thiais , dans lequel il se maintenait à présent par l'observation la plus scrupuleuse des usages , par le plus grand respect pour les préjugés , le monde lui apparut sévère , dédaigneux ; et , repoussant avec courage le plaisir secret que l'aveu de la jeune fille lui causait , il feignit de

ne pas la comprendre. Mais, avertie par un instinct secret, forte d'avoir franchi le pas le plus pénible, Olympe continua avec l'aplomb d'une résolution inébranlable :

— Monsieur, avant de sentir battre mon cœur, j'avais des yeux clairvoyans, attentifs ; et le besoin d'aimer n'est devenu si impérieux dans mon ame que parce que j'observais chaque jour ce qu'il y avait de bonheur à aimer. Je guettais les moindres mouvemens destinés à m'éclairer ; j'interprétais un regard, un soupir, l'anxiété de l'attente, l'impatience d'être seuls et les longues heures de tête-à-tête... Oui, monsieur, pourquoi baissez-vous les yeux maintenant, vous, homme, à qui tout est permis?...

— Non, mademoiselle ; il est des devoirs auxquels un honnête homme ne saurait jamais manquer.

— Eh quoi ! monsieur, si, jeune et

belle... on dit que je le suis... je cherchais à faire entendre quel amour mon pauvre cœur éprouve, après tant de combats et de souffrances, je ne serais pas aimée !

— Je ne dis pas cela. Il serait bien difficile de se défendre de partager un si doux sentiment... mais...

— Pourquoi donc le bonheur me serait-il refusé ?

— Votre bonheur est de vous montrer digne de la position que vous devez occuper dans le monde.

— Non, non, le bonheur est d'aimer et d'être aimée ; qu'importe le monde ! on se cache du monde : vous savez bien qu'il n'y a plus de bonheur dès qu'on le divulgue. Mais, répondez, si je parlais à l'homme que j'aime, si je me jetais à ses pieds, dans ses bras...

— Vous ne le ferez pas, Olympe, vous

ne devez pas agir ainsi ; car si cet homme oubliait le respect qu'il vous doit, il n'y aurait pas de mots polis pour le bannir de la société ; il y serait regardé comme un suborneur : on dirait qu'il vous a séduite ; on donnerait à sa faiblesse des noms infâmes ; peut-être croirait-on que votre fortune seule l'a tenté. Ah ! je vous en prie, Olympe, souvenez-vous de vos devoirs, pour n'avoir pas à craindre un jour le regard de celui qui sera votre mari.

En disant ces mots, Charles, en proie à une émotion vraie, qui avait sa source dans la délicatesse du cœur, pressait une main de la jeune fille dans les siennes, mais avec franchise, pour la faire rentrer dans la voie tracée pour elle par les convenances ; et la pauvre Olympe, que ce geste et le son d'une voix émue jetaient dans un trouble inexprimable, garda quelques momens le silence. Ses larmes coulèrent,

et secouant la tête avec mélancolie, elle ajouta :

— Parce que je suis jeune, riche, parce que le monde est là, il faut que je sois privée de bonheur! je ne dois pas inspirer d'amour!

— Ne dites pas cela, Olympe; vous êtes belle et vous serez aimée.

— Mais je veux être aimée de celui que j'aime; je vous l'ai dit, c'est pour moi le bonheur, et, quoi que vous puissiez penser du monde, on y voit souvent des exemples... je pourrais même ici prononcer des noms qui me justifieraient.

— N'accusez personne, mademoiselle, dit Rémond avec vivacité, comme s'il eût craint d'entendre une fille souiller le nom de sa mère : dans la société, telle qu'elle est faite, tout est conforme aux usages; ils y soumettent les filles à des lois sévères; l'éducation qu'elles reçoivent

vent ne leur permet pas de se soustraire au joug de l'obéissance. — Encore une fois n'accusez personne, car le mariage donne à la femme des droits, une grande liberté d'actions, et du moment qu'on n'a pas à blâmer le scandale, le monde se tait.

— En effet, si j'étais mariée, se hâta de dire Olympe, tout serait possible, tout serait permis.

Puis elle se tut. En ce moment madame de Thiais parut à l'extrémité du jardin. Rémond quitta brusquement la fille pour aller rejoindre la mère. Olympe resta pensive.

— Je vous cherche partout, mon ami, dit madame de Thiais ; que faisiez-vous donc au fond du jardin ? Vous y étiez seul?... Vous ne répondez pas?... Peut-être causiez-vous avec Léonie ?

— Non, madame.

— Fort bien. Faisons un tour, j'ai besoin de prendre l'air..... Eh quoi! ne voulez-vous pas m'accompagner un moment?

— Mille pardons : pour être avec vous aujourd'hui... vous paraissiez désirer que j'assistasse à la signature du contrat de mariage... j'ai remis des affaires graves et pressées... et je retourne au palais afin de pouvoir vous consacrer ma soirée... Je n'oublie pas que vous avez du monde.

— A votre aise, monsieur.

Agitée d'un mouvement de jalousie, madame de Thiais n'attendit pas que Rémond la quittât. Certaine de trouver Léonie dans l'endroit le plus solitaire du jardin, elle y courut, et sa surprise fut grande de voir sa fille si profondément préoccupée qu'elle ne l'entendit pas venir. Ce coup imprévu la frappa au cœur ; l'espèce de

trouble et d'agitation qu'elle venait de remarquer chez son amant, la rêverie de sa fille, l'avertirent d'un nouveau danger : elle pâlit et trembla.

— Que faites-vous là, ma fille ? dit-elle d'une voix qu'elle voulait rendre sévère, mais dont son émotion affaiblissait l'énergie ; vous n'étiez pas seule ?

— Si, ma mère.

— M. Rémond n'était-il pas avec vous ?

— Non, ma mère.

— Cependant il vient de me le dire en passant.

— Ah ! il vous l'a dit, ma mère ?

— Oui, mademoiselle ; et pourquoi donc me faites-vous un pareil mensonge ? C'est mal ! le mensonge, surtout dans cette circonstance, doit cacher un secret qu'il m'importe de connaître... je le veux... parlez... ne tremblez pas ainsi... Que vous disait M. Rémond, depuis si long-temps,

dans ce lieu écarté, et que lui disiez-vous vous-même?

— Ma mère... pardonnez, je crains votre sévérité.

— Vous pouvez, au contraire, compter sur mon indulgence ; mais je veux savoir la vérité tout entière : expliquez-vous, ma fille.

— J'étais triste, M. Rémond m'en demanda le motif, et moi, en pleurant, je lui avouai... c'est votre ami, ma mère, vous paraissez avoir en lui une confiance sans bornes.

— C'est vrai, mademoiselle... poursuivez... vous lui avez avoué...

— Que le mariage de Léonie m'avait fait concevoir l'idée du mariage, pour moi, ma mère, et que je serais bien aise d'être mariée.

Madame de Thiais fixa sur sa fille

un regard sévère ; celle - ci baissa les yeux.

— Une telle confidence est fort blâmable, mademoiselle ; elle serait déplacée même avec moi, dit la mère. Vous voulez être mariée ? Mon intention est aussi de vous donner un mari, puisque vous avez atteint l'âge où l'on se marie. Mais vous devez comprendre que votre condition exige de la naissance et de la fortune chez celui dont vous porterez le nom ; et, dans ce moment, je vois peu de jeunes gens qui soient dignes de posséder votre main. Reposez-vous sur moi du soin de votre bonheur, ma fille : je parlerai de tout ceci à M. de Villeneuve, que Léonie refuse aujourd'hui, la folle ! car c'était là un excellent parti.

— Oui, ma mère.

— Ce n'est pas un jeune homme, mais être madame de Villeneuve !

— C'est vrai , ma mère.

— C'est un homme aimable , bon , indulgent , qui , j'en suis sûre , ferait le bonheur d'une femme.

— Je le crois , ma mère.

— Du reste bien conservé , galant encore... Léonie a manqué aux convenances : dans dix ans , veuve et riche , elle eût fait un second mariage.

— Mais M. de Villeneuve ne voulait peut-être épouser que Léonie ?

— Si vous vouliez l'accepter pour mari , ma fille , je me chargerais de le rendre très-heureux , de vous rendre très-heureuse , ma chère enfant.

— Pourquoi le refuserais-je ? je veux me marier , ma mère , parce qu'il faut être mariée à mon âge.

— Vraiment ! fit madame de Thiais , en cherchant la vérité dans la contenance de sa fille ; et ne voyant qu'à travers ses pro-

pres désirs, elle embrassa Olympe, et lui dit : S'il en est ainsi, laissez-moi faire.

Vous avez réfléchi ?

— Oui.

— Vous consentez à l'épouser ?

— Oui.

Le ton d'Olympe en prononçant deux fois le oui solennel ne laissant plus de doute à madame de Thiais :

— Vous faites bien, ma fille, dit-elle ; je vais parler à M. de Villeneuve, il est encore ici.

Léonie cessant d'habiter l'hôtel, sa fille mariée, madame de Thiais ne voyait plus d'obstacle à la tranquillité de son amour. Tout ce que la passion et l'adresse naturelle des femmes du monde pouvaient mettre en œuvre pour la faire réussir dans son projet s'agita dans son esprit ; elle

perdit un moment le souvenir de ses craintes, comme un poids importun pour son cœur : jamais, depuis quelques mois, la vie ne lui avait semblé plus belle et plus légère.

CHAPITRE VIII.

Tandis que madame de Thiais et sa fille faisaient servir les usages du monde à protéger leurs sentimens secrets, Léonie, auprès de son vieil ami, expliquait, sans détours, sans contrainte, les plans qu'elle formait avec la spontanéité ordinaire de son imagination. Cet abandon prêtait de

nouveaux charmes à la femme artiste : la pureté de la pensée adoucissait l'étrangeté des résolutions ; et M. de Villeneuve, tout en les désapprouvant comme homme du monde, n'avait pas le courage de les combattre, tant il acquérait à chaque parole la conviction intime que, pour elle, le bonheur était là, dans cette vie sans reproche au point de vue d'une morale sévère, mais si blâmable, envisagée sous le rapport des convenances sociales. Les habitudes sont une nature de convention, qui ne détruit jamais entièrement ces qualités foncières de l'âme, qu'on retrouve dans les circonstances importantes, qui forment véritablement le caractère ; aussi M. de Villeneuve, malgré l'observance constante de l'usage et le respect des formes, comprenait par le cœur ce qui souvent blessait les formes et l'usage. D'ailleurs, aujourd'hui, après tant de bouleversemens, chacun, plongé

dans l'individualisme le plus complet, devient en quelque sorte excusable de se faire un bonheur particulier, à soi, pour soi seul; il n'y a plus rien de général, plus d'idée commune, plus de but commun, en religion, en politique, et même en modes. Ce chaos, si contradictoire avec le passé de la France, avait trop long-temps affecté l'ame noble de M. de Villeneuve pour qu'il ne regardât pas les bizarreries de sa pupille comme des conséquences forcées; il lui en coûtait sans doute de la laisser maîtresse d'elle-même et s'arranger, seule de son espèce, une vie toute en dehors de la vie ordinaire; mais, en l'écoutant parler, en la voyant heureuse de ses projets, il ne se sentait plus le courage de faire entendre une voix sévère.

— Voyez-vous, mon ami, disait-elle, une femme est bien forte quand elle n'a

pas besoin du mensonge, quand l'hypocrisie n'est pas pour elle une vertu, quand elle ne rencontre personne qui soit en droit de lui faire un reproche, quand elle n'a pas à baisser le regard. Je ne saurais tromper, ni ma mère si j'en avais une, ni mes enfans si j'étais mère. Pour que je vive, il me faut une conscience aussi libre que ma volonté; la lutte avec le devoir me semble une chose impossible. Vous demandiez ma main, un autre m'a demandé mon cœur : j'ai donné mon cœur. Et je suis en paix avec moi-même depuis que j'ai déclaré hautement que je voulais vivre libre. Je vous le répète, mon ami, l'artiste a pour guide son génie, et ce génie n'a pas de sexe. Vis-à-vis de tous, je veux me faire homme, je vous l'ai dit; et je conçois mon existence, avec cette fortune que je tiens de la bonté d'un père, avec mes travaux, entre le protecteur de mon enfance et celui qui seul a mon

amour : tout est là, le sentez-vous? Un appartement modeste à la suite de l'atelier, ce salon de l'artiste! deux places à ma table, et l'on s'y pressera un peu le jour où vous daignerez visiter votre fille, comme on dit que les dieux visitaient jadis les mortels; une causerie sans prétention, dont le cœur fait tous les frais; des jours consacrés à l'étude, des nuits bercées d'heureux songes; et, pour distractions, Paris avec sa foule, avec son bruit, avec la variété de ses fêtes et de ses spectacles; Paris, ville reine par ses arts, par ses féeries; Paris, oublieux de la veille, insouciant du lendemain, s'absorbant tout entier dans le moment qui passe!—Quand le cœur est satisfait, que doit-il attendre du monde? Pour l'artiste, le monde c'est le Louvre avec ses galeries, c'est le concert où Beethoven révèle toutes les puissances de l'harmonie, c'est le livre où le poète épanche son âme, où l'historien

prévoit l'avenir à l'aide des vieux siècles ; c'est encore le monument qui rappelle la gloire du guerrier, ou celle du législateur ; c'est la promenade solitaire au milieu des tombes , pour s'accoutumer à l'idée de la mort , pour se réconforter par l'espoir de l'éternité ; c'est de voir du haut de la pensée toutes les puérités de ces puissans qui gouvernent, qui font les mœurs si corrompues qu'elles les empoisonnent, les usages si petits qu'ils les emprisonnent ; troupe sans libre arbitre , jusqu'à l'abîme où le flot les pousse. — Pour l'artiste , le monde c'est l'imagination, où tout ce qui est positif, matériel et froid , s'idéalise pour un meilleur temps ; c'est aussi l'ami qui vous écoute et qui vous comprend ! Eh bien ! cette vie, je la sens pour la première fois : il était réservé à l'amour de m'en ouvrir les portes, et je saurai la rendre utile... Utile ! oui ! la femme peut et doit l'être ! — Le savez-vous,

c'est une noble mission que celle de parler à l'esprit par le secours des sens : les regards doivent se fixer sur une toile ; que le sujet en soit touchant, qu'il excite dans l'âme une douce sympathie, un mouvement pieux pour le prochain, et l'art est saint et sacré, et le peintre a sa chaire aussi pour l'éducation de la foule. O mon ami ! combien j'envie le talent des grands maîtres, pour justifier mes résolutions par la moralité de mes œuvres, pour convaincre ceux qui fronderont mon indépendance, de la supériorité de l'être laborieux qui prie par son travail, sur les oisifs du monde ! Il y a long-temps que mes yeux sont ouverts sur ce monde et que je prends à tâche de ne pas l'imiter. J'ai vu tant de choses blâmables si habilement couvertes d'un vernis brillant, que je suspecte aujourd'hui quiconque affiche des dehors de vertu ; ce fond des consciences si impénétrable, ces existences

si énigmatiques, ces gens constamment en garde, comédiens fardés, toujours en attitude devant le spectateur, l'artiste ne leur doit que dédain, que mépris. La femme sans force se jette aux genoux d'un prêtre, avoue les fautes dont elle ne veut pas se corriger : l'émotion de ses aveux donne un nouveau charme aux choses défendues; et le mari qu'elle trahit pour l'amant qu'elle songe à trahir, sont, tous deux, les instrumens de ses caprices. Qu'elle soit honorée, cette femme, c'est offenser Dieu et le monde. Moi, je veux une confession publique, un aveu permanent de mes actions, car elles ne porteront préjudice à personne, et je ne tromperai ni le prêtre, ni le monde, ni le souverain juge. Un homme m'a dit qu'il m'aimait, j'ai senti pour lui de l'amour, et je lui ai donné ma foi; qui donc peut blâmer cette action de deux êtres libres? Oui, je l'aime, cet homme, et je lui

consacre mon existence comme il me consacre la sienne ! Oui ! je suis à lui, par le mariage s'il l'exige, sans le mariage s'il le veut. Ma volonté tout entière c'est de vivre avec lui et pour lui ; je le veux : Dieu et le monde m'entendent.

L'enthousiasme soutenait Léonie dans une sorte d'inspiration où l'âme se révélait pour la première fois dans toute sa puissance : M. de Villeneuve, après l'avoir écoutée avec un attendrissement mêlé de crainte, tant sa bonté s'effrayait de la voir suivre une route si hérissée d'obstacles, l'engagea d'un ton doux et timide à réfléchir encore, non pas à leur mariage devenu maintenant impossible, mais aux conséquences funestes qui pouvaient résulter de sa résolution de vivre libre, et de sa manière d'envisager la vie et le monde.

— Ce que vous voulez, je le veux, mon

enfant, lui dit-il ; mais une longue expérience m'a convaincu de cette vérité, qu'on trouve à suivre la voie commune une garantie de tranquillité pour le bonheur : dans un siècle où l'on ne croit plus à rien, où il n'y a plus d'éducation morale, où tout est permis au caprice, l'unité si nécessaire à l'ordre social n'existe plus que par le savoir-vivre ; et le savoir-vivre, par l'observation des usages, n'est que l'art de cacher sa pensée et de déguiser ses vices. Mais, bien qu'il faille convenir de cette triste évidence, il est, malgré tout, la loi protectrice, la sécurité individuelle, le code par lequel tous se rassurent et s'effraient, selon qu'on suit ou qu'on s'éloigne de la règle générale. Vous êtes bien jeune, vous ne connaissez rien de la vie, et vous voulez vous dégager d'un fardeau dont vous ne sentez pas encore le poids ? c'est de l'orgueil...

— De l'orgueil ? interrompit brusque-

ment Léonie : mon cœur s'indigne à cette idée. Serait-ce de l'orgueil, mon Dieu ?

Et son regard inspiré chercha le ciel.

— Non ! poursuivit-elle, le sentiment qui domine mon ame ne saurait prendre ce nom. Je suis pure et calme, je suis prête à sacrifier tout ce qui flatte l'orgueil aux yeux du monde : c'est un dévouement complet que je rêve ; c'est moi seule, mais moi tout entière, que je donne ; je n'enchaîne personne à mon humiliation, si cet étrange orgueil ne promet à mon existence que la honte ; et je cours seule à ma perte, si l'abîme est sous mes pas. Quand j'ai senti l'amour agiter mon cœur, quand mes yeux se sont subitement ouverts à ses félicités, quand j'ai renoncé à l'honneur et au bonheur d'être votre femme et de partager simplement votre vie comme une honnête femme, en portant votre nom, j'ai vu un autre honneur et l'unique

bonheur qui soit réservé à l'orpheline, à l'artiste... Laissez-moi ma liberté, monsieur, je vous en supplie! cette liberté sainte aussi, qui voit le bien et le mal, non pas selon l'acception mensongère du savoir-vivre, mais d'après la morale, seule source de justice, seule règle des rapports dans la vie des chrétiens.

— Ce qui calme mes craintes c'est que votre indépendance est assurée par votre fortune, ma chère Léonie. Mais permettez-moi de la faire valoir, seul, d'une manière absolue; je l'exige dans votre intérêt : vous ne savez pas non plus pour combien les intérêts pécuniaires entrent maintenant dans le bonheur. L'argent c'est tout aujourd'hui; c'est l'innocence quelquefois, c'est toujours la puissance, parce que le grand nombre le convoite et se courbe pour le ramasser. Vous avez dix mille francs de rente, c'est un revenu qui peut vous suffire.

— Oui, oui! tout ce que vous voudrez, je ne sens pas encore le besoin d'être riche.

Après cette nouvelle explication, M. de Villeneuve la laissa seule; et, seule, n'étant plus entravée par les objections du raisonnement et des intérêts, son imagination prit un nouvel essor pour entrer dans les détails les plus minutieux de son rêve. Pendant qu'elle arrangeait ainsi, dans sa pensée, la demeure qu'elle devait se choisir, selon son goût d'artiste, attachant le prix d'une idée à toute chose, la femme du monde saisissait au passage le bon vieillard, l'ami sincère, l'homme généreux qui se faisait une loi de comprendre chacun.

— Devinez ce qui se passe, mon cher ami, dit madame de Thiais; je gage que vous en êtes à mille lieues.

— Parlez, vous m'effrayez...

— Il n'y a pas de quoi. Aviez-vous remarqué depuis quelque temps qu'Olympe était triste ? Non ! Pourtant elle l'était, et je viens d'en connaître la raison à l'instant même.

— Eh bien ! dites-la-moi : si je puis la consoler, la pauvre enfant, je l'essaierai.

— Certes, vous le pouvez. Mais, voyons, avant toute chose, parlez-moi franchement : je vous le demande au nom de mon mari que vous aimiez tant et qui vous aimait de même, aviez-vous de l'amour pour Léonie ?

— Non, je vous le répète, je l'aimais comme je puis toujours l'aimer, comme ma fille, en second père. J'ai promis à votre mari de veiller sur elle, et je n'ai aucune peine à tenir ma parole.

— Vous alliez l'épouser, et maintenant vous restez garçon ?

— Que voulez-vous , ma chère amie ? mes héritiers en seront moins inquiets.

— Cependant vous mettiez une sorte d'importance à vous marier : l'idée du ménage ne vous déplaisait pas ?

— C'était un moyen de consacrer au bonheur d'une femme les trois ou quatre années qui me restent encore à marcher librement ; je comptais aussi sur mon cœur comme un auxiliaire , il n'est pas tellement glacé qu'il ne batte encore et qu'il ne conserve quelques illusions , un vieux fond de jeunesse.

— On est tellement accoutumé à l'idée de voir en vous le mari de l'orpheline , dans notre monde , que personne ne songerait à vous proposer une autre femme.

— Par la raison qu'on me trouve trop vieux.

— Vous êtes , sur ce point , le seul de votre avis : il y a peu de fille à marier

qui ne soit flattée d'être madame de Villeneuve, je vous l'ai déjà dit.

— J'enrichirai mes neveux.

— Allons, ne vous désespérez pas ; car, si quelque jeune personne bien née, jolie et riche peut-être, venait vous dire, en vous tendant la main : Soyez mon Mentor, mon mari?...

— La supposition n'est pas admissible.

— Mais si elle était vraie?...

— Elle ne l'est pas... Vous me parliez d'Olympe, continuez...

— Écoutez donc, vous dis-je : je vous parle de ma fille en ce moment, sans que vous vous en doutiez... Je dois vous l'avouer maintenant, on le peut : Olympe était jalouse de son amie, elle enviait son bonheur; elle s'était même flattée un moment de l'emporter sur elle, d'obtenir la préférence.

— C'est une plaisanterie.

— C'est une chose sérieuse ; elle me l'a

confié tout-à-l'heure; elle m'a dit qu'elle ne voyait pas dans le monde d'homme qui lui convînt autant que vous, qu'un mariage avec vous lui semblait ce qu'il y avait de plus convenable... Et moi, au nom de l'amitié que vous aviez pour le père, je viens vous proposer la fille; en vertu de l'attachement que vous nous portez, je vous donne sa main. Vous le savez bien, monsieur de Villeneuve, notre tranquillité, notre bonheur dépendent d'une union selon les convenances... vous vouliez rendre Léonie heureuse; Léonie s'y refuse, épousez Olympe.

— D'abord...:

— Quelle objection avez-vous à faire? aucune. Ma fille sera digne de sa position dans le monde, et votre caractère lui est trop connu pour lui faire craindre un repentir; ma fille est la femme qu'il vous faut, elle le désire, j'en serai toute fière; tirez-vous de là si vous le pouvez... Ah!

ah ! vous pensiez ne plus faire de passion !

— Ma chère Rénée...

— Pourquoi riez-vous ? je vous parle bien catégoriquement , surtout bien sérieusement , et , pour faire cesser votre incrédulité , nous allons voir Olympe .

Elle sonna ; un valet parut , elle demanda sa fille , et quelques minutes après Olympe entra .

Sa démarche était assurée , son regard serein : elle avait l'attitude d'une femme heureuse de ce qu'elle allait apprendre .

— Ma chère enfant , lui dit M. de Vileneuve , votre mère me dit des choses...

— Vraies , et que tout le monde approuvera , ajouta madame de Thiais .

— Vous me voulez pour mari ?...

— Répondez , ma fille .

— Non, ma toute belle, poursuit le vicillard, je ne puis ajouter foi à ces paroles : vous avez entendu Léonie m'avouer avec candeur que je ne pouvais plus, à mon âge, réaliser les rêves du vôtre, Olympe, imitez-la; ne vous exposez pas à des regrets, et je vous estime trop pour penser que je puisse jamais en craindre pour moi-même.

— Léonie et moi, monsieur, répondit la jeune fille avec gravité, n'avons pas le même caractère, ni la même manière de voir les choses, ni la même position dans le monde; et si l'on m'avait proposé de vous épouser, si vous demandiez ma main...

— Vous la donneriez, ma fille?

— Oui, ma mère : le bonheur de la vie dépend des convenances.

— Ah ! de grâce, s'écria M. de Ville-neuve, terminez une scène où mon pauvre

vieux cœur a besoin de courage... Quoi! vous consentirez...?

— Eh oui ! mille fois oui , dit madame de Thiais. Vous connaissez ma fille autant que vous connaissiez Léonie , elle vous connaît de même , elle vous apprécie..... Vous savez ce que possède Olympe ; je me tue à vous dire que je regarde cette alliance comme une certitude de bonheur pour mon enfant ; voyons , que vous faut-il de plus ? Nos amis doivent se réunir ici , ce soir , pour vous féliciter sur votre mariage avec une orpheline pauvre , ils vous complimenteront sur votre mariage avec une riche héritière... Allons , votre main , voici celle d'Olympe , c'est une chose arrangée. Courez chez le notaire , un contrat est bientôt rédigé , nous le signerons ce soir au lieu de l'autre.

— Non , je vous demande le temps de la réflexion...

— Monsieur de Villeneuve, cela n'est pas d'un gentilhomme français.

— Mais c'est pour Olympe que je le réclame.

— Monsieur, ma main est à vous, dit Olympe en feignant une émotion qu'elle n'éprouvait pas.

Léonie en entrant dans le salon entendit ces dernières paroles.

— Venez, venez, ma fille, lui dit le vieillard : pour me consoler de votre refus, mademoiselle de Thiais se sacrifie, et veut bien devenir madame de Villeneuve.

La jeune artiste sauta au cou d'Olympe :

— Je n'ai pu me dévouer à son bonheur, dit-elle, c'est à toi de me remplacer auprès de l'ami de ton père.

M. de Villeneuve, voyant dans ce mariage ce qu'il avait rêvé pour ses vieux jours, la société d'une femme qu'il regarderait comme le but de ses soins, qui éloignerait l'isolement et la monotonie de la vie d'un vieux célibataire, céda d'autant plus volontiers qu'après Léonie Olympe était la jeune fille qu'il aimait le plus au monde. Il ne trouva donc plus un mot à dire, et, tout tremblant, tout ému, comme un amoureux de vingt ans, il prit la main de mademoiselle de Thiais et la baisa.

— Vous serez donc madame de Villeneuve, dit-il.

— Sans doute, vous voilà fiancés, répondit madame de Thiais.

Olympe fit une profonde révérence, et Léonie, tout entière à sa joie, pleurait en examinant cette scène.

CHAPITRE IX.



Au lieu de dîner à l'hôtel de Thiais, selon son habitude, Rémond prétextâ une affaire, écrivit pour s'excuser, et s'enferma chez lui jusqu'à l'heure où il ne pouvait se dispenser de paraître à cette soirée préparée pour le mariage de Léonie. Il avait besoin de solitude et de réflexion ;

il éprouvait, pour la première, fois le besoin de se poser vis-à-vis de lui-même avec un maintien plus sérieux, de vivre en paix avec sa conscience. L'action de la femme artiste avait produit cet effet sur son ame; il avait compris toute l'honnêteté, toute la délicatesse de cette rupture, quelque bizarre qu'elle dût sembler aux yeux du monde: le courage de l'orpheline se présentait donc à son esprit comme un exemple à suivre, et, avec l'exemple, l'image de celle qui l'offrait faisait battre son cœur. L'entraînement involontaire qu'il avait si souvent éprouvé vers Léonie venait de prendre tout-à-coup plus de force, et cependant la pensée d'Olympe, l'aveu que cette belle jeune fille lui avait fait entendre faisait vibrer des cordes bien sensibles: la vanité de l'homme exotique, implanté sur le sol du monde, se repaissait de l'espoir d'y montrer cette conquête, avec tant de plaisir et d'avidité, qu'elle

paralysait la douce influence d'un sentiment pur.

Rémond, à vingt-quatre ans, vieux de calculs, de prudence, de sang-froid, d'observation, de manège, d'habileté, des mille nuances dont tout se colore, avait sauté de l'ingénuité de la jeunesse à l'aplomb de l'âge mûr; de même il avait passé d'une situation précaire aux habitudes de l'aisance, sans transitions, sans s'arrêter à tous les échelons, sans acquérir, dans chaque état intermédiaire, cette expérience progressive qui forme une connaissance approfondie de la vie, une raison à l'abri de tout retour vers l'imagination. Il en devait être ainsi dans l'intimité d'une femme passionnée qui avait, peu à peu, pris son parti de chaque chose, et qui, malgré ses bonnes intentions pour son amant, l'avait amené elle-même, de degré en degré, à regarder la commu-

nauté des sensations comme l'excuse naturelle de la communauté de biens. Arrivant sans y songer à une position sociale où un avenir se présentait devant lui, il avait oublié le point de départ et les vicissitudes de sa première existence ; il avait dénoué les liens de famille sans les rompre ; et comme le monde, indifférent à ce qu'il ne voit pas, à ce qu'il n'est pas intéressé à savoir, n'avait jamais eu l'occasion de soulever le voile du passé, il s'était arrangé dans sa conscience une sorte d'histoire imaginaire, devenue maintenant une vérité dont il ne pouvait plus douter. Magistrat, il interrogeait les prévenus avec le calme et le sang-froid d'un homme qui n'avait pas dû baisser le regard, et dans le monde il avait, sinon la sévérité d'un homme sans reproche, du moins cette espèce d'indulgence qui en est le masque. Fier, vis-à-vis de lui-même, du chemin qu'il avait fait si rapi-

dement, il attribuait à son propre mérite ce qu'il ne devait qu'à l'amour. L'orgueil le conduisant à l'ingratitude, la gêne que lui causait la passion de plus en plus vive de madame de Thiais, lui faisait chercher tous les moyens de s'y soustraire : il pensait donc qu'un pareil esclavage était indigne de lui. Cette disposition, depuis long-temps, contribuait à développer le sentiment secret qu'il éprouvait pour Léonie, et devenait aussi tout-à-coup, par la vanité, un puissant auxiliaire pour Olympe.

Il y avait chez Rémond deux individus bien distincts; celui que la société avait affublé, à vingt-quatre ans, d'une toge, qui était appelé à juger du haut d'un tribunal, qui sacrifiait ses penchans, ses sympathies à l'intérêt de sa position et de son avancement; puis celui que la nature avait doué d'une intelligence peu com-

mune, dont la fierté active avait triomphé de l'abjection sous laquelle des êtres vulgaires avaient voulu d'abord courber sa vie, et qui, placé entre les deux routes, avait, plus tard, choisi la moins honteuse. Mais, quelque distincts que fussent ces deux hommes, il y avait des momens où, étroitement unis et amalgamés, ils ne formaient plus qu'une anomalie difficile à expliquer. C'est ainsi que pour la première fois, sous l'influence du sentiment, il rêvait l'indépendance, et qu'étonné de lui-même il repassait sa vie depuis le point de départ, sans se dissimuler ses erreurs, rougissant de tout ce dont il ne pouvait nier la vérité, la justice de sa conscience.

— Pourquoi ce retour vers le passé? pensait-il en baissant tristement la tête; pourquoi suis-je aujourd'hui si humble vis-à-vis de moi-même? qu'ai-je donc

ressenti pour retourner ainsi à ma nature? Est-ce donc l'exemple d'une action noble, est-ce la conduite de Léonie qui me fait envisager la vie sous une autre face, qui m'impose un respect involontaire et comme un désir secret de ne plus capituler avec moi-même? Orpheline et pauvre, elle a dû à la pitié sa vie et son éducation; mais elle ne s'est pas vendue pour avoir du luxe, un bien-être, des honneurs. Elle est pure : en face du monde, sans craindre de blesser ses usages, elle a rompu un mariage avantageux pour rester une femme artiste, libre d'elle et de son cœur; et moi, je me suis dégradé par une lâche complaisance; tout ce qui pouvait servir mon ambition m'a semblé bon, je ne me suis élevé qu'à force de bassesse. Quand la corruption m'a tendu les bras, je ne l'ai pas repoussée; je n'ai dit non pour rien; et parce que l'audace et le mystère me garantissaient

l'impunité, j'ai vécu jusqu'ici sans remords, trouvant, à chaque degré, dans une marche ascendante, une sorte d'absolution du passé, ou plutôt, étouffant tout souvenir importun par le besoin de monter plus haut. Qui m'a fait prolonger avec Rénée une intimité où mon cœur n'entre plus pour rien?.. Et l'ai-je aimée jamais?.. N'ai-je pas toujours vu mon intérêt au fond de cette passion que j'ai feinte, que j'ai excitée avec tant d'art et de persévérance? Des plaisirs commodes et sûrs; le salaire du professeur, sans l'ennui du métier: voilà ce que j'ai considéré dès le premier jour. Et, depuis, chaque instant n'a-t-il pas été une méditation profonde pour faire tourner chaque chose à mon avantage? Je suis arrivé à une situation où mon orgueil commence à se complaire; je suis bien vu du monde, et quand l'avenir s'éclaire, mon cœur se révolte, je rougis. Pourquoi suis-je acces-

sible au charme de la vertu ? La femme à qui je dois tout , qui peut tout encore pour moi , m'apparaît dans la vérité de son âge et de ses exigences , n'offre plus à mes sens que l'image d'un triste devoir... Il faut rompre... il faut faire cesser cette relation , elle me fait horreur maintenant... Je ne saurais plus feindre , mes forces se sont usées à ce manège. Si je descends au fond de mon cœur , j'y trouve un seul espoir , un seul besoin , c'est l'amour , mais l'amour avec le dévouement , avec le sacrifice ; l'amour qui régénère , qui purifie ; l'amour tel que Léonie l'éprouve et l'inspire , tel que je le sens peut-être... Oui , je ne puis songer à elle sans tressaillir ; je tremble quand je l'aperçois , et son image me suit... C'est elle que je vois et que je cherche , oui , lorsque Rénée...

Il jeta un cri , se frappa fortement la tête

avec ses deux mains, et parcourant la chambre à pas précipités, il voulut apaiser l'esprit par l'agitation du corps.

— Suis-je bien moi? se dit-il lorsqu'il eut calmé son exaltation; moi, décidé par calcul à n'envisager impitoyablement que mon avancement dans ce monde, à faire concourir toute chose et tout individu à mes intérêts? Je ne serai donc pas une triste exception, je subirai la loi de notre nature. Ce sentiment paralyse les projets arrêtés par l'esprit, et développe ce que le cœur humain donne de vague à l'existence; et, maître encore de mes sens et de ma raison, je ne me soulève pas contre cette disposition secrète pour l'étouffer! Elle me procure, au contraire, une jouissance douce et paisible, une sérénité dont je n'avais pas l'instinct; il me semble que Dieu se révèle à moi; je me sens heureux d'obéir à cette impulsion divine, et je

suivrai la route du devoir! et je n'aurai plus rien à cacher aux yeux des hommes! ma conscience ne sera plus l'autre mystérieux que nul ne pouvait sonder!.. Tout cela, c'est la vertu telle qu'elle est possible dans le milieu où je me trouve placé; tout cela, c'est le bonheur. Madame de Thiais gémira peut-être... Mais cette considération doit-elle suspendre ma réforme? elle ne m'a jamais aimé que pour elle, cette femme; j'ai été l'instrument de ses sensations et non le but de son dévouement; comme toute femme du monde, elle a, sous des formes sentimentales, le positif de ses volontés: il lui fallait des émotions vives, et c'est moi seul qui les ai fait naître. Mais je suis libre, et je brise ma chaîne au nom de la morale.....

C'est par de pareils sophismes que Rémond se préparait à l'ingratitude; avec l'oubli de tout ce qu'il devait à sa maîtresse,

il cherchait à se réhabiliter à ses propres yeux : soit ; mais Rénée l'avait sorti de la misère ; la honte des accusations qu'on avait fait planer sur lui et les siens n'avait pas affaibli le sentiment que la femme honorée lui vouait ; elle avait mis à détruire toutes les impressions funestes qu'il avait reçues au contact de gens dégradés , une persévérance dont l'amour le plus dévoué rend seul capable. Elle avait fait son éducation loin du monde ; elle l'y avait introduit après l'avoir formé , après l'avoir fait ce qu'elle voulait qu'il fût ; la générosité la plus délicate , la sollicitude la plus constante , enfin tout ce que l'âme inspire , tout ce que l'esprit suggère , tout ce que l'habitude du monde sait faire passer , avait constamment accompagné ses actions , et , pour récompense , l'égoïste méditait , en prononçant les mots de morale et de vertu , de la plonger dans le désespoir ! Mais il ignorait , le pauvre Charles ,

— dont il faut plaindre la destinée, tout en applaudissant à la bonne intention de ses projets, aux mouvemens de son cœur, — il ignorait qu'il n'est pas toujours possible d'effacer ses souillures; que le passé, comme un ennemi acharné, ne permet d'obéir à la voix du devoir qu'après une lutte opiniâtre, et que, pour acheter le droit de songer à soi, il faut s'être dévoué aux autres. S'il eût été maître de lui, s'il eût pu se juger comme il jugeait ceux qui comparaissaient devant son tribunal, qu'aurait-il pensé de lui, en écoutant les reproches que Rénée était en droit de lui faire entendre? Sans doute il était beau de se frayer une nouvelle route, celle où l'âme nous soutient; mais le premier pas devait-il en être marqué par l'ingratitude la plus noire? Elle méritait l'indulgence, celle qui avait été si indulgente; elle pouvait compter sur de la pitié, après en avoir tant éprouvé pour l'être qu'elle

avait sauvé d'une situation déplorable. Si Rémond n'était pas dans une disposition d'esprit à comprendre cela, le hasard se chargea de lui en donner une sorte d'avertissement.

Neuf heures sonnèrent, c'était le moment d'aller se mêler à la foule, dans les salons de l'hôtel de Thiais; Charles appela son valet de chambre.

En le voyant paraître, il reçut, sans que rien en expliquât la raison, une de ces pensées humiliantes qui blessent l'orgueil. Cet homme appartenait à la maison de madame de Thiais : attaché spécialement à la personne de M. Rémond, par habitude, il l'avait suivi quand celui-ci dut quitter l'hôtel. Mais qui payait les gages de ce valet ? Charles rougit involontairement.

— Donnez-moi ce qu'il me faut pour m'habiller, dit-il.

— Monsieur mettra-t-il l'habit neuf que le tailleur vient d'apporter, il y a peu d'instans?

— Oui. Il a murmuré sans doute? demanda Charles avec un peu de mauvaise humeur, en songeant qu'il était fort en retard avec son tailleur, et que celui-ci l'avait déjà importuné plusieurs fois par des demandes d'argent.

— Non, monsieur, au contraire, répondit le valet de chambre, il m'a chargé de faire à monsieur mille remerciemens de la somme que monsieur lui a envoyée; cela l'a tiré d'un mauvais pas, le pauvre homme! aussi a-t-il voulu que monsieur eût pour ce soir un habit neuf.

— Mon tailleur payé! pensa Charles en se troublant malgré lui; c'est à ma Rénée que je dois cette nouvelle obligation, elle

est toujours prévenante, elle aime encore !

Quand il fut prêt à partir, il demanda une voiture de place.

— C'est inutile, monsieur, dit le valet de chambre : madame a envoyé chercher monsieur, avec Gaucher : la voiture est en bas.

Rémond soupira.

Quand il fut au pied de l'escalier, il reconnut la voiture, il y monta en sentant un embarras dont il ne put se rendre compte, et les chevaux partirent.!

— Pourquoi m'envoyer cette vicille calèche dont on ne se sert plus ? pensa-t-il encore : c'est celle où elle monta la première fois que je la vis, il m'en souvient ; depuis ce temps, pour lui donner une

preuve d'amour, j'ai, comme un enfant, exigé qu'elle ne vendit jamais cette voiture, et elle me l'a donnée, si j'ai bonne mémoire : est-ce donc avec l'intention de m'humilier, en me rappelant ainsi et l'origine de notre intimité et ce que je lui dois, qu'elle agit ainsi? A-t-elle deviné que tout doit être fini sans retour entre nous, et commence-t-elle déjà le sarcasme?... Qu'importe, je saurai tout braver. Je veux vivre en homme indépendant; je veux être digne de mon titre de magistrat... Et si la vengeance d'une femme contrariée me poursuit, j'aurai du courage... Je suis plus fort qu'elle aujourd'hui; elle a trop fait pour moi, elle ne peut tenter de me nuire, elle y perdrait son honneur, sa réputation... Non, je ne serai pas plus long-temps courbé sous son joug...

Comme il saturait son cœur de cette

idée, comme il s'essayait à une volonté ferme, inébranlable, la calèche entra dans la cour de l'hôtel de Thiais, où tout annonçait une grande réunion; et un valet de pied, qui semblait attendre son arrivée, lui dit, quand il fut descendu, que madame le priait de monter un moment dans son cabinet de travail, qu'elle avait à lui parler.

Cette espèce de tête-à-tête réclamé d'une manière si pressante, avant qu'il se montrât au salon, lui fit craindre une explication, une scène de reproches et de fureur; il monta l'escalier avec la docilité de l'esclave pris en faute; son cœur cessa de battre, son courage l'abandonna; il hésita un instant sur le parti qu'il avait à prendre; mais, avant qu'il sortît de cette alternative, il aperçut Rénée qui venait à sa rencontre. Elle ouvrit le cabinet sans dire une parole, et quand ils furent entrés,

se mettant devant la porte, elle joignit les mains, et le regarda d'un air mélancolique! — Jamais, depuis long-temps, Rémond ne l'avait vue plus à son avantage. ses beaux cheveux noirs, parfaitement lissés sur ses tempes, lui donnaient l'apparence d'une jeune fille; ses épaules nues étaient fraîches et blanches, et la simplicité de ses vêtemens en faisait apprécier le bon goût.

— Qu'avez-vous? dit-elle d'une voix émue et tremblante, que signifie votre conduite? Vous me délaissez dans un jour où j'ai besoin de vos conseils et de votre protection! Si vous avez des chagrins, pourquoi ne les confiez-vous pas à votre amie?... Charles, c'est mal d'en agir ainsi avec moi.... Depuis votre départ, je n'ai songé qu'à vous, qu'au sujet de votre sauvagerie, malgré les tracas et les affaires dont je suis accablée. Vous n'êtes pas sorti

de chez vous, je le sais, et vous y étiez seul... Cependant vous avez pris un prétexte pour y rester... Que se passe-t-il? Parlez, mon ami, n'ai-je plus votre confiance? Que vous manque-t-il?... N'êtes-vous plus satisfait de votre position?... Vous gardez le silence?... Charles!... Charles!...

Accablé de cette bonté, à laquelle il était si loin de s'attendre, il laissa tomber sa tête sans force, et des larmes roulèrent dans ses yeux. La pauvre Rénée ne modéra plus ses caresses, et ses baisers parcouraient la tête de son amant.

— Tu pleures? Mon Dieu! quelle est donc cette peine que je n'ai pu deviner et qu'il me cache?... Charles, tu m'aimes, n'est-ce pas? Tu m'aimes, bien sûr? Dis-le-moi, que je n'aie plus rien à craindre de ce côté, et que je sois tout entière à

tes chagrins. Ton amour, c'est ma vie!... Mon amour, c'est le dévouement le plus complet, tu n'en peux douter... Ah! parle! parle!

— Pourquoi t'alarmer, Rénée? répondit Charles : j'étais triste sans sujet, abattu sans raison, et je n'ai pas voulu qu'un visage sombre vînt augmenter le trouble de cette journée.

— Je te crois, je te crois, je suis heureuse, se hâta d'ajouter madame de Thiais. En ce moment je ne veux rien entendre de plus, je retourne au monde... Et toi, pauvre ami, sèche tes larmes; laisse-moi les baiser... Vous avez les yeux rouges, monsieur, restez un moment dans cette chambre; cependant n'oubliez pas que je vous attends : je ne me plais dans cette foule que quand je vous y vois.

Elle disparut avec une légèreté incroyable, et, lui, stupéfait, sans mouve-

ment, sans avoir la liberté de la pensée, anéanti de ce qu'il venait d'éprouver, se sentant rattaché de la sorte, malgré sa volonté, à cette chaîne qu'il voulait rompre, étonné de l'ascendant que cette femme exerçait encore sur lui, il ne songea plus qu'à la suivre. Et, en descendant l'escalier, remis de ses émotions, il sentit le remords pénétrer dans son cœur.

— Je suis un égoïste, se dit-il; je suis indigne des bontés qu'elle a pour moi.

Il entra dans le salon sans qu'on l'annonçât, comme on'en agit avec une personne de la maison; la première personne qu'il aperçut fut Olympe, au milieu de quelques jeunes filles, mais préoccupée, inquiète, les yeux tournés vers la porte, guettant quelqu'un. Rémond s'approcha d'elle.

— Que vous venez tard, monsieur! lui

dit-elle en reprenant tout-à-coup sa sérénité ; et, avec l'air évaporé d'une jeune personne qui aime la danse , elle continua : Je n'oublie pas que je vous ai promis de danser avec vous, nous vous attendions pour commencer.

Elle tendit la main, Rémond, en la prenant, sentit qu'elle contenait un papier.

— Vous lirez cela, lui dit-elle sans le regarder.

Madame de Thiais était au piano, Charles se plaça près d'elle afin de pouvoir lui adresser quelques paroles ; mais le billet qu'il venait de recevoir d'une façon si mystérieuse l'occupait au point de lui ravir toute présence d'esprit. Aussi, dès que le quadrille fut terminé, dès qu'il vit madame de Thiais causer avec quelques

personnages de distinction, il s'échappa pour aller lire la lettre d'Olympe, et, traversant le premier salon, il entendit M. de Villeneuve dire, en présentant Léonie au duc *** : — C'est la femme que j'estime le plus au monde.

Seul enfin, Rémond ouvrit le billet d'une main tremblante et y lut ces mots : « Demain, mon contrat de mariage avec M. de Villeneuve sera signé à deux heures; on achètera les dispenses, et tout me fait espérer que, dans dix jours, je serai mariée : c'est un siècle à attendre. »



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2154
A53F45
1838
T.1
C.1
ROBA

